

CHRISTOPHE HONORÉ

Ton père

TRAITS en PORTRAITS



MERCVRE DE FRANCE

Traits et portraits

Collection dirigée
par Colette Fellous

OceanofPDF.com

CHRISTOPHE HONORÉ

Ton père

ROMAN



MERCVRE DE FRANCE

OceanofPDF.com

*« Les hommes comme vous
ne devraient pas avoir d'enfants ;
si vous n'étiez pas père,
je n'aurais aucun reproche
à vous adresser, lui dit d'un air
pensif Mlle Schéerer. »*

Léon Tolstoï

OceanofPDF.com

1.

Je m'appelle Christophe et j'étais déjà assez âgé quand un enfant est entré dans ma chambre avec un papier à la main. Il a agité le papier. Il a agité une punaise dans l'autre main. Il a continué et rapproché ses mains et les a éloignées et un courant magnétique a semblé circuler entre ses bras.

— J'ai trouvé ça sur la porte d'entrée.

Il était neuf heures moins le quart.

— J'ai le droit de dormir un peu plus longtemps un dimanche non ?

J'étais nu sous la couette et je ne bougeais pas. L'enfant avait gardé son blouson. Il se balançait d'un pied sur l'autre comme un petit garçon qui se retient et il me fixait ; je me suis baissé péniblement vers le parquet, plus péniblement j'ai ramassé mon caleçon, sans ménager mes soupirs, décidé à ne rien prendre au sérieux de si bonne heure, et lui s'inquiétait.

— Alors ?

— C'est moi qui suis inquiet. Tu devrais faire attention avec cette punaise parce que tu vas te blesser.

— Tu ne veux pas lire ?

— Non et je ne veux pas que tu te crèves un œil.

— Pourquoi ?

— Je n'aime pas qu'on abîme mes affaires, vois-tu !

J'ai souri peut-être. Je suis regardé gentiment. L'enfant s'est assis sur le lit. Un peu plus tôt, il s'était réveillé et, criant depuis sa chambre, m'avait proposé de descendre nous acheter des pains au chocolat. Je m'étais rendormi pendant la dizaine de minutes que dura son absence.

Qui étions-nous ?

Je pesais quatre-vingt-quatorze kilos et l'enfant était ma fille depuis dix ans déjà. Il est assez mesquin d'associer mon poids à l'âge de ma fille, pourtant je n'oublie jamais que je pesais vingt kilos de moins quand elle n'était pas là.

Que faisons-nous ?

Rien d'exceptionnel vraiment, nous ouvrons l'œil, sans se douter pour ma part que la journée allait être aussi malcommode. Deux personnes autour d'un lit, cheveux bruns et blancs, cheveux châtain clair, et la plus grande des deux qui fait l'effort de soulever son corps et de venir caler son bassin contre le dos de la plus petite. Geste de consolation. Mais qui consoler de quoi ? Le blouson de ma fille sentait le froid et le dehors. Nos mains se sont touchées. Ma fille avait les ongles sales. Intuition du papier. S'emparer au ralenti du billet... J'ai grimacé. Une série de petites grimaces ont signifié qu'il m'était difficile de déchiffrer une écriture aussi...

— C'est quoi cette écriture de cochon ?

— « Guerre et Paix : contrepèterie douteuse. »

Ma fille a lu ça avec sérieux. Insistant sur le « teuse » de « douteuse ». Puis petit mouvement de tête vers moi. Haussement d'épaules. Elle a demandé ce qu'était une contrepèterie.

Mes poumons ont pris chaud brusquement. Je me suis penché vers la fenêtre. Les persiennes laissaient tomber une lumière bleue où j'ai retourné le billet dans tous les sens.

Pourquoi avoir punaisé ce billet sur ma porte ? Pourquoi ne pas le glisser au-dessous ? Pourquoi s'attacher à l'afficher ? Pourquoi ce désir de proclamer ce que l'on a tenu à me dire ? Mais tenait-on à me dire quelque chose ou plutôt à me signaler ? Cette blague était plus communiquée que partagée. A-t-on craint

que je la dissimule et que je la taise, cette blague qu'on me faisait ? Était-ce si important de la montrer au grand jour qu'on ait fait le choix de la placarder ?

J'ai réfléchi à la punaise. À l'organisation que cela réclame. On ne se promène pas avec des punaises dans les poches. L'affaire a été préméditée. Quelqu'un a su où j'habitais et a décidé de m'écrire ça et a fouillé dans un tiroir et parmi cent choses a débusqué une boîte de punaises ou plus possiblement une punaise solitaire et oubliée là depuis un temps indéterminable. Quelqu'un a accueilli la victoire au moment où la pulpe de son doigt a rencontré la surface froide et courbe de la tête de punaise. Il l'a attrapée à l'aveugle et, circonspect, l'a calée entre son pouce et son index. Quelqu'un a eu le plaisir de la ressortir du tiroir et son soupir qui a suivi a dit la joie de l'affaire bien entamée. Le punaiseur était un individu satisfait et méticuleux. Le billet était plié en son milieu, un quart de feuille A4 découpé à la main, mais on avait pris soin de plier la feuille plusieurs fois pour maîtriser la déchirure. L'écriture négligée qui gâchait l'application de l'ensemble était vraiment surprenante.

J'ai réfléchi à ma nuit. J'ai tenté un moment de me souvenir d'un bruit inhabituel venu du palier. Je ne me souvenais plus si j'avais bien dormi mais je savais que j'avais dormi seul.

De quoi me traitait-on au juste ? De gay et de père. On me traitait de ce que je ne m'étais jamais caché d'être. Quel était le problème ? Comment me sentir insulté de porter mon identité ? On a tenu à me faire savoir qui j'étais. Ou bien on a tenu à me dire qu'on savait qui j'étais. Ou bien à avertir le monde de qui j'étais. On a tenu à m'emmerder un peu. Espèce de père gay que tu es ! J'étais gay et j'étais père. Et la contrepèterie était douteuse. J'ai peu à peu buté sur le « douteuse ». Le mécanisme qui avait transformé le gay que j'étais en père était douteux. On ne le considérait pas comme une combinaison biologique acceptable mais seulement un jeu de mots. Que je sois père appartenait au monde du langage et pas au monde réel. Je prétendais me faire appeler père

alors que j'étais gay. Je n'étais pas légitime à prétendre à ça. Le mécanisme était douteux. On a pu le soupçonner. Je suis un père douteux. Je suis un adulte douteux. On doute de moi comme père. Des voisins ou des inconnus. La contrepèterie est douteuse et on me l'a précisé et on l'a souligné parce que je pourrais ne pas bien entendre ce que l'on a à me dire. Je suis tellement orgueilleux. Il faut me mettre le nez dedans. On m'a agressé.

— C'est grave, a demandé ma fille ?

J'ai tendu les bras vers elle. Nos mains se sont nouées. J'ai soulevé la couette et allongé mon enfant contre moi. Je l'ai entraînée à l'abri dans mon lit.

« Guerre et paix : contrepèterie douteuse. »

J'ai réussi à me convaincre que c'était le geste déplacé d'un ancien amant qui s'amusait à mes dépens. Un homme à qui j'aurais tu mon statut de père apparaissait comme bon suspect pour un punaiseur méticuleux. Un homme qui se serait déshabillé dans mon appartement tenait aujourd'hui à m'informer qu'il en savait plus. Voilà c'était tout.

« Hé hé j'en ai appris des belles sur toi. Hé hé tu ne m'avais pas dit que tu étais père... Je passais dans ton quartier et comme il était tard je n'ai pas osé sonner. J'ai écrit un petit mot que j'ai punaisé sur ta porte. Oui j'avais étonnamment conservé le code de ton immeuble. Oui j'avais étonnamment une punaise dans ma poche. Avais-tu déjà entendu cette contrepèterie ? Personnellement je la trouve douteuse. Mêler la guerre et la paix à la paternité des gays me semble malvenu. Cela pourrait signifier que la paix est assurée tant que nous restons gays. Mais nous devons nous préparer à la guerre si nous devenons pères. Gay = Paix. Père = Guerre. La contrepèterie est douteuse et je la qualifie de tel. Je suis de ton côté. Je ne te reproche rien d'autre que ton petit mystère. Je ne signe pas car j'imagine que tu sais qui je suis. Nous ne devons pas être si nombreux à nous déshabiller dans ton appartement... »

L'enfant a passé ses bras autour de ma tête et calé son cou contre mon cou. Ses doigts dans mes cheveux, à me serrer le crâne. L'enfant a mes yeux où la sclère l'emporte sur la partie teintée. Les sourcils noirs en chapeau de gendarme. Il a mes cernes bleus. Il a mes cuisses larges et mes épaules rondes et tombantes. Il a une mère dont je n'ai jamais été amoureux mais dont je suis l'ami. L'enfant est élevé en foyers séparés. Mardi et jeudi et samedi il dort chez sa mère. Lundi et mercredi et vendredi chez moi. Le dimanche est en alternance. Ce système de répartition établi depuis sa naissance est souple. Il s'aménage selon les obligations de nos vies professionnelles respectives. Sa mère et moi passons la majorité de nos vacances ensemble. Notre situation n'est pas clandestine. Nous n'avons jamais pensé qu'il serait nécessaire de nous cacher.

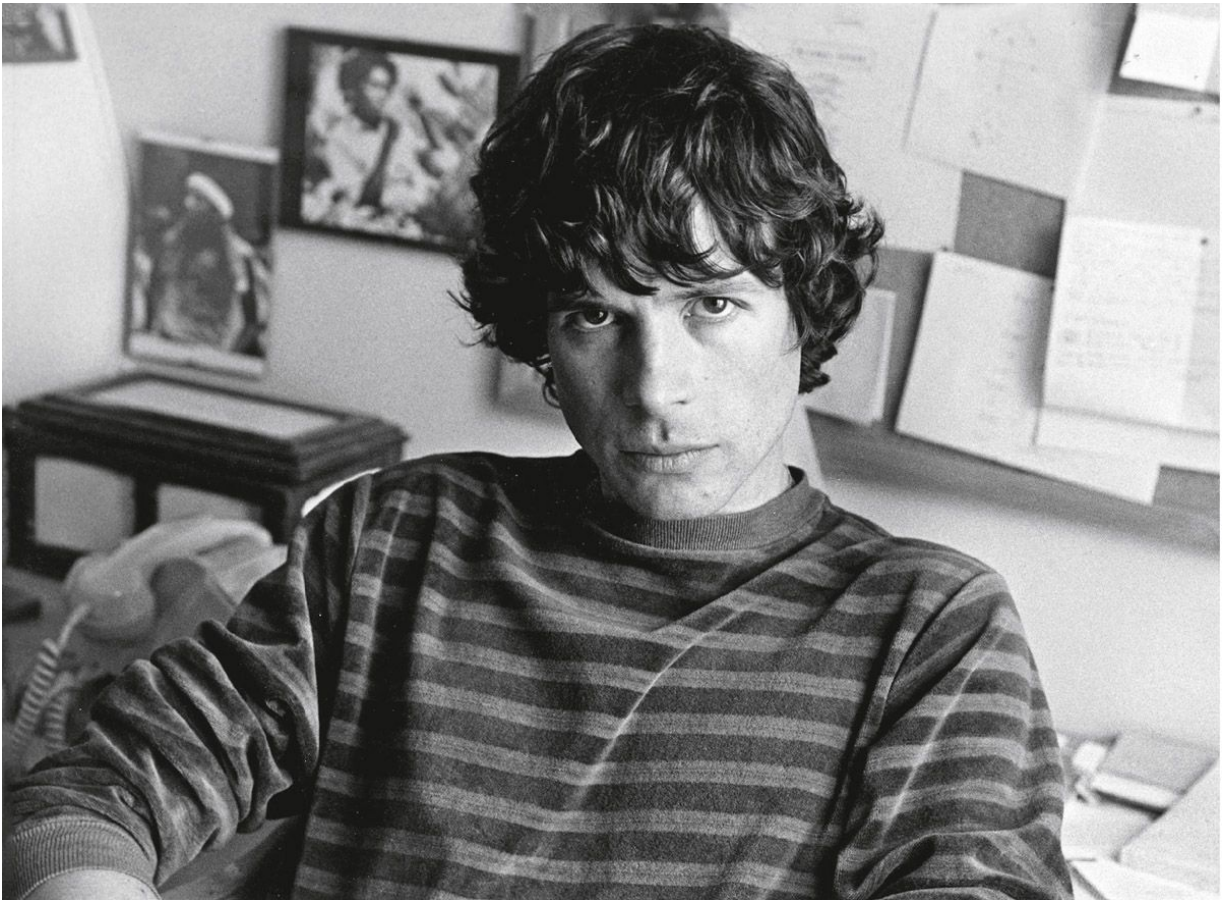
La chambre de l'enfant est la plus grande pièce de l'appartement que je loue. Située au bout d'un petit couloir. Je prends soin de fermer la porte de ce couloir quand l'enfant n'est pas chez moi.

Ce n'est rien. Ce geste n'a aucune importance. Il m'a été adressé par quelqu'un de méticuleux mais sans malveillance. Ce n'est qu'une blague punaisée sur une porte. Il n'y a pas de raison d'y accorder une attention particulière. Je serais fou de l'interroger, ce geste anodin. Que vais-je encore m'imaginer ? Quel besoin ai-je de ruminer cette histoire ? Ce n'est pas une histoire. Ça ne fait pas une histoire. C'est mon problème si je prends tout mal en ce moment. Prendre tout mal. Je prends tout mâle. Je mens tout pâle. Je ne sais même pas comment cela fonctionne exactement, une contrepèterie.

— On y va. On se lève. On va manger tes pains au chocolat. Debout. Laisse-moi m'habiller. Allez file. Je ne vais pas m'habiller devant toi. Enlève ton blouson. Tu veux boire quoi ? Un jus d'orange ou du lait de soja ? On va déjeuner sur la table du salon. Enlève ton blouson je t'ai dit. Attends je vais déchirer le paquet. Mets-toi bien au-dessus du papier pour manger. Regarde tes mains. Pas sur ton pantalon. Les mains en l'air. Allez direction la salle de bains. Nettoie ta bouche aussi t'en as partout. Tu as vu la longueur de tes ongles ? La

crasse logée dessous ? Quand tu es sortie chercher les pains au chocolat dis-moi... Tu as aperçu quelqu'un ? Tu as pris l'ascenseur ou les escaliers ? Tu n'as croisé personne dis-moi ? Le billet tu l'as aperçu dès que tu es sortie ? Et tu l'as détaché tout de suite ? Tu as eu du mal à le détacher ? La punaise n'était pas trop enfoncée ? Et dans la rue ? Est-ce que tu as croisé quelqu'un qu'on connaît dans la rue dis-moi ? Non ? Non ?

Nous vivions désormais en compagnie d'un punaiseur méticuleux. Je savais que j'aurais dû lutter mais j'ai laissé l'éventualité de sa présence s'installer avec nous. C'était quelqu'un. Quelqu'un savait quelque chose de nous. Il savait mon enfant. Il savait mon adresse. Il savait quand nous étions chez nous. Un homme nous envahissait et nous détruisait peu à peu. Sa présence régnait sur notre dimanche matin. Sur l'enfant qui était sorti dans la rue aujourd'hui. Qui avait longé le trottoir et avait dépassé l'opticien et la Caisse d'Épargne. Quelqu'un avait pu regarder l'enfant qui marchait dans la rue jusqu'à la boulangerie. Quelqu'un avait pu l'attendre appuyé contre la porte de l'immeuble. Ne pas se pousser quand l'enfant s'était approché pour taper le code d'entrée. Ne pas le laisser passer. Quelqu'un avait pu de sa main cogner dans le sac de boulangerie que l'enfant tenait contre lui. Quelqu'un avait pu être là. C'était facile pour celui qui savait mon adresse et mon enfant et ma sexualité. Quelqu'un cognait dans le sac de boulangerie. Tranquillement il demandait : « C'est pour ton pédé de père les croissants ? » Puis il se mettait à hurler. Hurler pour rire. Hurler sur l'enfant et ricaner de la peur qu'il lui procurait.



OceanofPDF.com

2.

Le lundi je devais travailler. Je devais écrire. C'était durant cette période de ma vie où je me répétais que je devais écrire et où je n'écrivais pas. Je n'ai pas écrit depuis des années. Cette action perdue, qui occupe une grande partie de mon temps, creuse dans ma vie des oubliettes. L'autre partie, je fais des films. Il serait tentant de dire que moins j'écris, plus je fais des films mais ce serait faux. Je consacre un temps bien plus conséquent à ne pas écrire qu'à faire des films. Je gâche avec discipline des heures nombreuses, dans un fauteuil, l'ordinateur portable sur les genoux. Et ahuri, je regarde ces heures, ces journées entières, s'assembler les unes aux autres dans un projet dont je ne me sens que vaguement propriétaire.

Ce lundi-là, je me suis dit que la peur me ferait peut-être écrire. J'avais l'espoir que cette piètre et absurde affaire servirait à quelque chose. Mais je me suis aussi dit : est-ce qu'en tant qu'homosexuel tu as combattu les discriminations qui pèsent sur les homosexuels ? Puis : est-ce que tu te considères comme un modèle d'homosexuel ? Es-tu aux yeux des autres avant tout un homosexuel ? Te sens-tu membre d'une communauté d'hommes et de femmes partageant avec toi leur homosexualité ? Est-ce que d'autres homosexuels se sentent représentés par ce mot « homosexuel » lorsque tu l'utilises pour toi ? Autant de questions péremptoires qui ont saboté avec joie la matinée que j'avais destinée à l'écriture. Ensuite il était l'heure de déjeuner et j'ai cuisiné un merlan pané aux

tomates séchées et piment d'Espelette, accompagné d'un riz pilaf. J'ai lutté pour ne pas m'endormir après le repas, j'ai perdu. Il était seize heures. Il me restait trente minutes avant d'aller chercher ma fille à l'école. Je ne pouvais rien entamer de sérieux en trente minutes, je me suis rassis dans le fauteuil. Là j'ai dû affronter une nouvelle salve de questions : est-ce que le cinéma détruit l'écriture ? Puis : est-ce que l'écrivain métamorphosé en cinéaste peut revenir à son état d'origine ? Existe-t-il une malédiction touchant tous les écrivains qui se laissent tenter par le cinéma ? Pourquoi la pratique de l'écriture scénaristique abîme-t-elle autant l'action d'écrire ? Que signifie écrire vite ? Il était temps de me mêler à la sortie des classes.

L'école de ma fille est sur la même avenue que notre immeuble, la boulangerie, le kiosque à journaux ; deux ou trois centaines de mètres où je la laisse circuler sans surveillance. Je profite des journées où j'échoue à écrire pour l'attendre sur ce trottoir en compagnie d'autres parents d'élèves dont je peine année après année à distinguer les visages familiers de ceux inconnus. Comme d'habitude, ma fille est sortie dans les derniers et elle s'est avancée vers moi avec des yeux tristes. J'ai paniqué aussitôt, craignant que l'histoire du punaiseur ne l'ait suivie jusque dans l'école.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Est-ce que je peux aller chez Emma faire mes devoirs ? On doit préparer un exposé sur « Louis XIV »...

Depuis quelques mois j'en ne brillais pas dans l'analyse des expressions du visage de ma fille, j'étais défaillant. Je prenais pour de la tristesse la supplique, pour de l'humour la détresse. Vexé, je lui ai fait remarquer qu'elle aurait pu me prévenir ce matin, cela m'aurait évité de me déplacer, je prenais sur mon temps de travail pour venir la chercher, je savais bien que ni elle ni sa mère n'accordaient beaucoup d'importance à cette idée de mon temps de travail, il n'empêche, je travaillais... Elle m'a répondu qu'il n'y avait pas de problème, si je ne voulais pas, elle rentrait avec moi. Une conversation minuscule parmi les dizaines de conversations minuscules qui, comme par obligation, crépitent sur

les trottoirs devant les écoles, et se sabotent sans surprise avec la promesse menaçante du « on verra ça à la maison ». Un adulte s'est approché de nous. Une femme, la mère d'Emma j'ai pensé, mais je dois admettre que son visage ne me disait rien, elle aurait pu être la mère d'Antoine ou de Raja ou de Lazare... Elle m'a fait un signe de tête difficilement interprétable lui aussi : était-ce un simple bonjour, un « tiens vous êtes là pour une fois » ou « un je vous préviens je n'ai pas le temps »... En tout cas ce n'était ni avenant, ni sympathique. Elle s'est accroupie devant ma fille.

— Est-ce que ton papa est d'accord ?

Cette femme était suffisamment proche de mes jambes pour détecter des taches suspectes sur mon jean, j'aurais trouvé logique qu'elle s'adresse à moi plutôt qu'à ma fille mais je n'ai pas voulu m'offusquer pour si peu.

Ma fille m'a regardé, j'ai souri et elle a confirmé à la mère d'Emma que oui, elle venait. La mère d'Emma s'est relevée.

— Parfait les filles, on va goûter comme des ogresses !

J'étais laissé en plan par une bande qui refusait de me considérer comme un membre éventuel, néanmoins j'ai pensé que j'avais le droit à une dernière recommandation.

— Tu rentres à pied, dix-huit heures trente maxi.

La mère d'Emma a sursauté, et une nouvelle fois, elle s'est adressée directement à ma fille pour régler son problème. Accroupissement, voix traînante.

— Tu es sûre, Orange, tu ne vas pas avoir peur ? Il fera nuit tu sais...

Je voyais bien que ma fille se demandait si cette femme plaisantait ou non, elle lui a fait un petit sourire inquiet et se retournant vers moi me proposa de prendre du pain au passage.

— Non, non pas question ! Je ne vais pas te laisser toute seule dans la rue, je te raccompagnerai, n'est-ce pas Emma, on raccompagnera Orange, je préfère, oh là je ne voudrais pas être responsable d'une mauvaise rencontre que tu ferais, ma chérie. Allez les filles, on file ficelle ! Dis au revoir à ton papa, Orange.

Bien évidemment, ma fille ne s'appelle pas Orange, mais j'étais troublé par autre chose : et si la mère d'Emma était mon punaiseur ? Je la regardais descendre l'avenue tenant fermement la main de mon enfant, l'emportant avec elle, convaincue qu'il était en sécurité désormais, qu'elle l'avait sauvé, je regardais cette femme victorieuse qui ne me considérait pas comme un père recevable, et je maugréais, me disais oui, me disais non, l'imaginais difficilement quittant son domicile conjugal un samedi au milieu de la nuit et venant punaiser une saloperie sur ma porte. Je n'étais pas recevable à ses yeux, soit, peut-être que son mari ne l'était pas plus. Peut-être que cette femme considérait tous les hommes comme inaptes face aux enfants, c'était son domaine à elle, qu'on ne vienne pas l'envahir, chacun à sa place. Elle se moquait de savoir que des hommes se déshabillaient dans mon appartement, elle tenait juste à organiser tranquillement des goûters. J'étais un homme inopportun, incompetent, je n'étais pas un père douteux. Jamais elle n'a laissé entendre une chose pareille. Quel besoin avais-je de faire d'elle un auteur de billet anonyme ? Ce n'était rien, rien qu'une femme résolue que les hommes épuisaient, les hommes en général, les homosexuels autant que les autres, pas plus. Ce n'était rien.

Je pouvais me calmer, m'asseoir à la terrasse qui fait l'angle de rue de la Fontaine-au-Roi et commander un whisky, même s'il était à peine dix-sept heures, puisque j'avais envie d'un whisky, une cigarette, ne pas rentrer chez moi et ne pas écrire, mais être là au bord de l'avenue, assis en terrasse, enfermé dans mon manteau, dans le froid de février, fumant, buvant et me demandant sur combien de « ce n'est rien » j'avais construit ma vie.

Combien de dénis d'intensité diverse s'étaient accumulés, année après année, bâtissant autour de moi une enceinte minable, inachevée, une suite de ruines, d'avant-postes à peine échafaudés et abandonnés ? Les centaines de constructions que j'avais interrompues, appliquant méthodiquement un principe d'essoufflement à toute pensée querelleuse, toute peine réveillée, une

fatigue perpétuée que j'imposais à toute colère, faisaient soudain ma vie inaccomplie et imprécise. Combien de « ce n'est rien » m'avaient permis de croire qu'il n'y avait pas de danger, je n'étais pas menacé, je n'étais pas victime d'homophobie, le mot solennel, je ne devais pas me défendre. Allons, allons, personne ne m'a attaqué, quel autre grand mot malvenu que « se défendre », quel manque d'humour ! N'ai-je donc rien vu venir ? Ce n'était pas grand-chose d'écouter mes amoureuses du lycée me confier leur pensée sur « les garçons dégueulasses », elles parlaient sans savoir. Rien d'avoir le cœur battant la nuit sur un lieu de drague ni de détalier pour échapper à des casseurs de pédé, je n'avais qu'à pas traîner là. Rien de supporter les cris d'une grand-mère au téléphone qui me menace d'appeler les flics si je cherche encore une fois à la joindre tellement mon vice la dégoûte, elle était devenue gâteuse. Rien de faire face à des gens qui hurlent « les pédés au bâcher », la rime importe plus que le sens. Rien de lire que je suis un metteur en scène « guidé par sa queue dès qu'il filme son acteur fétiche », les critiques écrivent ce qu'ils veulent. Rien, ce n'était rien et je n'ai rien vu venir.

Je vais reprendre un whisky.

« Deux hommes s'enculent dans un bois, l'affaire faite, l'un d'eux se plaint de maux de ventre, il s'inquiète, se demande s'il ne va pas avoir un bébé. L'autre se moque de lui, lui dit qu'il n'y a pas de risque. Mais le premier continue à se plaindre, et s'agenouille dans l'herbe, halète, répète qu'il va accoucher, je t'assure, je sens que ça vient, ça vient, je pousse, je pousse, voilà ! Oh regarde, j'ai fait un bébé, il est tout petit, je t'avais bien dit, regarde notre bébé. Mais non imbécile, lui répond l'autre, tu vois pas que t'as chié sur une grenouille ! » Quel est le premier qui a raconté cette blague, mon père, une amie de ma mère, ma sœur, un oncle ? Qui a mis le ton à chaque phrase du dialogue ? La bouche en cul-de-poule, la voix qui dérape dans les aigus, l'accent folle qui convenait. Et le poignet cassé, les fesses cambrées, déhanchement, battement des mains devant des yeux qui se lèvent au ciel, idiotie ventilée ? C'était moi qu'on désignait, c'était moi agenouillé dans un bois, c'était ma

bouche, ma voix, mon poignet, mes fesses, et j'étais conforme à l'image que ces adultes répandaient, je comprenais qu'ils savaient tous quelque chose de moi qui les autorisait à rire et à en tirer du mépris. Combien de fois ai-je dû rigoler à des blagues de pédés ? Et combien de fois en ai-je raconté ? Le « bébé grenouille » était dans mon répertoire au collège. J'en faisais profiter les autres, puisque ce n'était rien, je ne devais pas me faire si mal que ça en répétant les mots, les gestes, le ton. Imbécile, t'as chié sur une grenouille. Maintenant me voilà avec l'enfant que je mérite, couvert de merde aux yeux de certains. Et c'est maintenant seulement que je prendrais peur ? Mais la peur n'a-t-elle pas toujours été là ? Je n'ai pas attendu d'être père pour avoir peur. Je n'ai pas souvenir d'une époque de ma vie sans un sentiment permanent de peur qui m'ait tenu en alarme et démolé. Peur de mon père, peur de la folie de la famille de ma mère. Peur de mes faiblesses physiques. Peur d'être repoussé, de la laideur, du dégoût. Peur des riches, du savoir, de la culture. Et, souveraine, peur du noir, le soir qui montait des quartiers de la ville de mon enfance. Le noir ne tombait pas du ciel, il s'élevait des sols goudronnés, des pelouses encadrées de murets, de la rue Olivier- Perrin, rue du cabinet médical, lotissement des Espaces Verts. Le noir s'emparait de tout dans des odeurs de fumées et de pommes pourries, et il me privait de mes parades, il me condamnait à l'oubli, m'éclipsait. Il revenait jour après jour me rappeler que ce monde n'était pas fait pour moi, ma place était dans les bois avec les grenouilles.

— Je vous confie votre fille ?

Je relève la tête vers la mère d'Emma, une petite fille dans chaque main, triomphante ; elle aime tant les hommes comme moi, prévisibles. Il fait nuit. Elle me tient tout entier dans son poing, elle me regarde gigoter, me débattre péniblement, agitant mes petites affaires, déjà debout, prêt à partir, réglant ma note, lui souriant, et balbutiant.

— Bien sûr, oui, il est déjà dix-huit heures trente ?

Elle pourrait partir mais elle tient à profiter encore quelques instants du spectacle de ma médiocrité. Homme et Whisky à la sortie de l'école. Je n'ai pas moyen de lui échapper. Je ne peux que lui tendre la main, et la remercier, et promettre à charge de revanche, la prochaine fois le goûter d'ogres sera chez moi.

— Cela ne nous dérange pas du tout d'accueillir Orange, c'est aussi bien comme ça.

Et elle embrasse ma fille, une dernière caresse sur sa joue, c'est un encouragement, une force qu'elle lui communique, elle embrasse ma fille, elle la dévore, elle tient à me montrer qu'elle la possède totalement.

— On est parties Emma ?

Mère et fille parfaites dans avenue parisienne. Intimité, complicité, joie qui se faufile dans les lumières des phares. Nous, homme et enfant distants, résignés, sombres. Le froid alourdit nos démarches.

— Alors « Louis XIV », bon ou mauvais roi ?

— Despote éclairé.

— Puis-je savoir depuis quand tu t'appelles Orange ?

— C'est l'année dernière, on s'était donné des surnoms. Emma c'était Pamplémousse et moi Orange. Sa mère croit qu'on les utilise toujours...

— Tu pourrais peut-être la prévenir que ce n'est plus le cas.

— Non, ça a l'air de lui faire tellement plaisir de m'appeler comme ça.

— Je sens un peu d'agacement dans ce que tu dis...

— Tu ne peux même pas imaginer comme elle est pénible, Emma prétend que sa mère est folle, moi je pense qu'elle est juste conne.

— On va s'arrêter prendre du pain et on achètera aussi des éclairs au chocolat, ma petite cocotte !



OceanofPDF.com

3.

Peut-être douze ans auparavant, je suis avec ma sœur dans la nouvelle maison de notre mère. Un week-end de Pâques ou un week-end de mai. Cela doit être Pâques puisqu'il me semble avoir conservé l'image de ma sœur dans l'encadrement d'une fenêtre où flottent des branches de glycine en fleurs. J'assortis mal pourtant le tempérament de ma sœur aux couleurs de la glycine. Son visage est en contre-jour. Elle est penchée vers un *Ouest-France* déplié sur une toile cirée. Elle grignote des BN parce qu'elle est trop paresseuse pour se beurrer une crêpe ou un morceau de pain. Elle doit boire un bol de thé et porter un tee-shirt de lycée aux coutures craquées. Main et avant-bras et coude collant la toile cirée et de son corps avachi en position de lecture ne pointe que son nez dans ma direction. Je suis assis sur un banc face à elle et au jardin et à la lumière. Je viens de lui annoncer que je cherche à faire un enfant avec une amie et que si tout se passait comme cela se passe quand un homme et une femme cherchent à faire un enfant, « eh bien je vais être papa... »

— Pas tout de suite.

Ses yeux sont fixes et sa bouche se coince sur un demi-sourire. La tête guidée par le menton fait un haut, bas, deux fois, rapidement. Les paupières se sont closes et la bouche a armé les lèvres. C'est un ordre qui a la tactique de l'abandon. Oui bien sûr mais pas tout de suite. Ne nous fais pas ça et ne m'oblige pas à prendre au sérieux à la minute ce que tu viens de dire, me laisse

entendre ma sœur tandis qu'elle croque dans l'oreille du BN. Regarde comme je m'éloigne et comme je disparaîs sitôt tes mots prononcés : tu ne veux pas me voir disparaître ? Tu tiens encore à ta vieille sœur ? Oui ?... Alors s'il te plaît arrête ça ! Arrête immédiatement. Le sourire galope. L'affaire est entendue. Nous pouvons passer à autre chose. Ma sœur est passée à autre chose. Ce qui a été dit avant a disparu dans le trou de la promesse concédée. Oui et d'accord mais pas tout de suite. Contrat signé. L'acquiescement contre le report. Le trou : comme il lui semble amusant à ma sœur de se débarrasser de mes idées impossibles. Mes idées d'enfant et d'irresponsable. La conversation a basculé et nous ne sommes plus deux adultes qui échangent mais l'un qui sait et l'autre qui divague. L'autre n'est pas sérieux n'est-ce pas ? Tu n'es pas sérieux n'est-ce pas ? Elle m'enferme de force en enfance, au temps de la grenouille couverte de merde, de l'inconséquence. Parce que entre nous qui nous connaissons depuis le début de nos vies : ça ne se fera pas ! Je ne te reproche pas de te déclarer et je comprends que tu aies ce désir de m'informer mais n'insistons pas. Ne prenons pas au sérieux cet échec prévisible. Ne nous confortons pas dans l'idée de la catastrophe à venir. Ce ne sera pas catastrophique que ça ne se fasse pas puisque nous venons de la balayer, ton idée. La balayer d'aujourd'hui si facilement qu'elle est tombée dans le trou. Il n'est pas dit qu'elle nous revienne un jour en tête. La voici rangée dans les idées négligeables et même pas dans les idées qui réclament un certain combat pour être effacées et pour être chassées de nos esprits car non la voici dans le trou de tes idées idiotes. Tu es un idiot. Nous sommes d'accord là-dessus ? J'aimerais que nous soyons d'accord sur autre chose. La main et l'avant-bras et le coude de ma sœur se décolle de la toile cirée et les doigts se mettent à tripoter le nez.

— Tu en as parlé à maman ?

Comme je fais signe que non et avant même que je ne puisse faire signe que non pas encore :

— J'aimerais que tu n'en parles pas à maman.

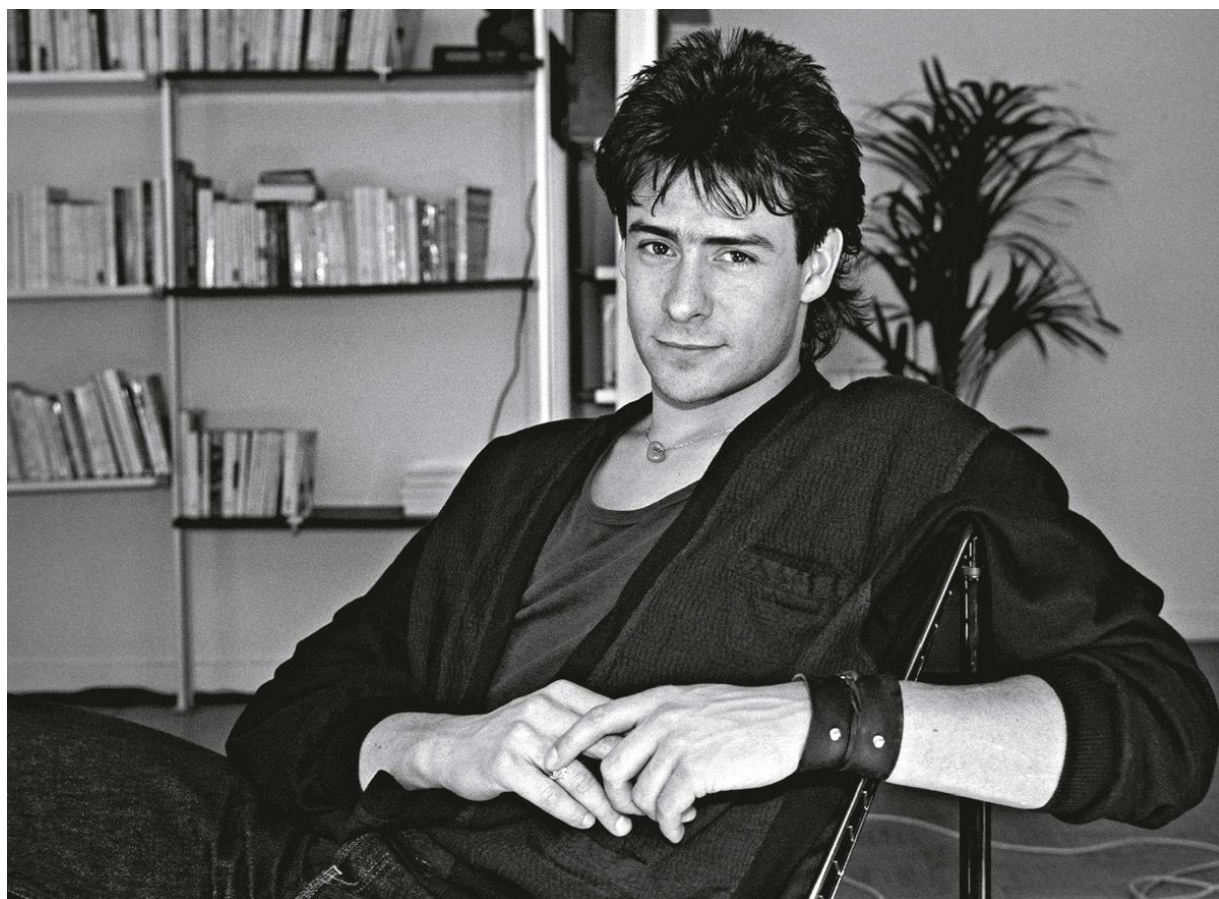
Ses yeux convoitent l'expression de mon obéissance. Elle m'impose le silence. Cette fois elle est très sérieuse. Sa voix s'est déguisée du ton chantant, prétentieux, d'une gamine de sept ans mais je dois comprendre l'ironie de son chant. Je dois reconnaître les notes qui montent et composent la mélodie tenace. Le petit air qu'elle vient d'élaborer rien que pour moi est comme corrompu. L'air tient bien. Il a la force d'un alexandrin mal récité. Le « tu » suspendu est un sort qu'elle me jette. Et je me tais et y réfléchis tandis que je regarde la main de ma sœur abandonner son nez et retomber sur la table. Je suis très sérieuse. Crois-moi. Maman ne doit rien entendre de tes idées d'enfant. Jamais. Comme elle prend du temps à détacher ses yeux de mon visage. Elle ne regarde pas mon visage, seulement ma bouche. Elle détruit ma bouche. Comme elle prend du temps pour me dire tout le mal que je n'oserai pas faire en parlant de ça à notre mère. Elle me met au défi de la contredire. Lenteur et affront. Oser intervenir le temps que les yeux de ma sœur abandonnent ma bouche et retournent à la lecture du journal. Oser dire quelque chose qui soit à la mesure du cancer de notre mère. Voilà ce qui sonnait comme avarié. Parce que bien sûr c'est la mélodie gâtée du cancer de notre mère que vient de chanter ma sœur. Comment ai-je pu ne pas reconnaître cette mélodie particulière dans le petit air ? Notre chanson de famille depuis quelques mois. Comment ai-je pu oublier notre chanson de famille ? Ma sœur lit le journal et me laisse comprendre que son « pas tout de suite » signifiait un « pas question ». Mes enfantillages en plein cancer. Pas question. Comment ai-je pu me permettre d'oublier le cancer de notre mère ? Pas question ! Une nouvelle preuve. Elle ne manque pas de preuves pourtant. Nouvelle confirmation pour elle que je suis bien le frère décevant qu'elle imagine. Le frère dégueulasse qui s'invente une paternité tandis que notre mère crève d'un cancer. Pas question ! Comment ai-je pu lui annoncer ça maintenant ? Je n'ai aucune pudeur. Je suis tellement obscène avec mes histoires de pédale qui se rêve père de famille. Et dans l'assurance que cette fois la conversation est close et sans répercussion éventuelle, elle se remet à lire. Ma sœur préfère lire que m'entendre inventer une vie avec enfant. Ma sœur

préfère s'assurer avec le cancer de notre mère que c'est une affaire réglée, mon histoire de paternité. Soleil et glycine. Je me lève du banc, une marche lente jusqu'à l'évier où je vide ma tasse à moitié remplie de café froid. Ma sœur n'a pas tourné une page de ce journal. Quel article d'*Ouest-France* pourrait réclamer une lecture aussi longue et appliquée ? Elle attend que je quitte les lieux pour crier sa joie. Elle me dégoûte mais je la comprends. Devant l'évier, je tiens toujours ma tasse à la main. Je ne suis pas un briseur de vaisselle... Non, je dépose ma tasse au fond de l'évier et je reviens vers la table où ma sœur lit. Je me glisse de son côté dos à la fenêtre. Je m'approche. Elle se concentre d'autant plus sur sa lecture. Cette conne fait semblant de lire les pages sport d'*Ouest-France* ! Je m'approche et ses épaules pointent comme un cintre. Elle prépare ses muscles tandis que je déboutonne mon jean et le baisse et mon slip aussi, jusqu'à mi-cuisse et m'avance contre la table où je dépose ma bite et mes couilles sur les pages du journal. Ma sœur n'a pas le temps de sursauter que je me suis emparé de son poignet, je le tords, guide d'une main brutale la main affolée de ma sœur vers mes couilles où mon autre main a pris la peine de relever mon sexe afin qu'elles soient plus accessibles. Ma sœur résiste et hurle « maman ! » tandis que sa main effleure la peau fine et les poils. Je pousse un gémissement que j'enchaîne sur une phrase qui me semble réécrite par ma mémoire : « Il va falloir te faire à l'idée qu'être pédé ne signifie pas être stérile », alors je la libère et la laisse me bousculer tandis qu'elle se sauve en répétant le « mental » de « tu es un malade mental ! »...

Notre mère ouvre à ce moment la porte de la salle de bains qui donne sur la cuisine. Elle n'a qu'un œil maquillé qui cligne devant l'image de son fils pantalon baissé, sexe à l'air et les hurlements de sa fille qui font trembler sa petite maison. Elle demande si elle peut savoir ce qui se passe. Nous ne répondons pas.

— Je n'ai quand même pas de veine. J'aimerais bien savoir ce que j'ai fait pour mériter des enfants pareils ? C'est pas les miens, c'est pas possible que vous soyez les miens.

Puis elle s'enferme dans la salle de bains pour terminer l'autre œil.



OceanofPDF.com

4.

Hier, vingt février, la journée n'était pas belle, cependant on devinait le reste d'un bleu brillant dans l'air qui faisait penser à celles qui le furent la semaine précédente. J'avais passé la matinée à filmer des castings dans un bureau de production près du métro Rambuteau. J'étais à la recherche d'un acteur pour un rôle d'étudiant breton homosexuel. Je l'espérais joli et habile, je ne rencontrais que des prétendants ternes et endormis. Dépit, je décidai de rentrer chez moi et consacrer mon après-midi à l'écriture. Rue Vieille-du-Temple, je me suis mis à suivre un garçon qui portait un blouson de velours beige avec un col en fausse fourrure. Le blouson était cintré et court, fermé, il flottait autour de la taille étroite, surplombait les hanches, cadrant d'une manière étudiée des fesses bulles qui bombaient la toile claire d'un jean épuisé. Je ne doutais pas que le garçon en question soit tout à fait conscient de ses choix de mise en scène, je ne doutais même pas que se faire bientôt déculotter soit son projet. Je doutais en revanche qu'il ne se souciât pas de notre différence d'âge. Je restais prudemment à distance, implorant mes dieux bretons pour qu'ils fassent ce garçon s'arrêter, me sourire, me prendre la main, la poser sur son cul et déclarer sur l'honneur qu'il ne se laissait toucher que par des hommes vieux, gras, mal coiffés, mal habillés, maladroits et orgueilleux. Ou bien même, je m'en serais satisfait, que par jeu il dégrafât quelques boutons de sa braguette, et tout en marchant, les mains creusant dans les poches, glissant le tissu sur ses

cuisses, l'air de rien, chantonnant, s'arrangeât pour que le jean se dégage de ses hanches saillantes ; après un petit effort, se stabilise à mi-fesse, me découvrant la naissance de sa fente ombrée, le troublant contraste avec sa peau blanche et rose et tout ça danserait gaiement dans le froid rien que pour mes yeux, une présentation soignée, une audition réussie, un garçon qui veut se faire regarder pleinement, l'étudiant breton homosexuel idéal qui se révèle à moi dans les rues du troisième arrondissement, bon à filmer, il serait mon trésor et mon allié, l'ange annoncé, ma nouvelle vie. À force de feux rouges, de changements de trottoirs, de poussettes, j'ai perdu sa trace Cité Dupetit-Thouars.

Je suis revenu avenue Parmentier la tête pleine d'idées hypocrites à propos de mon âge, mon poids, ma coiffure, mes habits, ma timidité et mon orgueil. Immeuble, cinquième étage, j'avais faim. Dès que j'ai ouvert les battants de l'ascenseur, j'ai aperçu l'enveloppe cartonnée déchirée déposée devant ma porte et dessus : une merde. Il y avait aussi une enveloppe blanche, une quittance de loyer.

J'ai dit : putain ! Je l'ai d'abord dit à voix haute puis exactement pensé, formulé, en associant l'injure à ma vie avant de fermer les yeux. Et ce n'était pas par légèreté, ni par grandiloquence, mais par abattement sincère, comme un premier soupir, inachevé, adolescent, la préparation au pire. J'aurais dû rire, cela m'aurait sauvé.

Dans le temps qui suivit, alors que le bruit de l'ascenseur rappelé au rez-de-chaussée, et une chanson de Maître Gims dans les étages, et depuis la cour intérieure les aboiements du chien de la gardienne et des dizaines d'autres événements s'accordaient à l'heure de ce déjeuner d'hiver de semaine où rien n'importait vraiment sinon savoir de quoi l'après-midi serait faite, comment la remplir au mieux, regagner le temps perdu du matin, penser aux enfants assis dans les cantines, aux parents à qui on devrait téléphoner le soir, alors que la vie se déployait sans surprise ; moi, assis sur une marche d'escalier, une main plaquée contre ma bouche et mon nez, je me soumettais à tout, laissais tout m'envahir,

pendant de longues minutes d'effacement je me pliais, m'efforçais d'appartenir à l'apparence de la vie sans surprise, me voulais comme tous, noyé dans la tendresse, noyé dans la propreté, noyé dans l'inexactitude, de longues minutes je m'échappais, je refusais d'être celui différent, devant chez qui on venait de mettre une merde. Et j'avais froid.

L'enveloppe avait été déchirée et les deux livres qu'elle contenait sortis, étudiés puis reposés dessus : André Gide, le *Journal*, tomes un et deux. J'ai eu peur soudain que quelqu'un descende des étages et de devoir me justifier, me plaindre, raconter, reprendre l'histoire depuis le début – existait-il un début, pouvais-je sérieusement me présenter comme victime d'un complot ? – et cette peur a laissé place à une fatalité incongrue, je me suis senti prêt à me comporter comme si j'étais un voisin dégueulasse qui venait de chier devant sa porte, prêt à céder à tout, qu'on me dénonce, qu'on en finisse et vraiment, je n'arrivais plus à bouger, peur et fatalité avaient fait mon corps incapable, je ne me décidais à rien. Personne n'est venu. J'ai mis un temps considérable à détailler le mal qu'on m'avait destiné et pris une photo, les bouts de mes chaussures apparurent en bas du cadre. Je me suis accroupi finalement pour vérifier que ce n'était pas un gadget de farces et attrapes mais non. La merde avait dû être ramassée dans la rue et portée jusqu'ici. Ou bien un chien s'était faufilé dans l'immeuble, était monté dans les étages, avait joué avec mon courrier, de la gueule l'avait déchiré, puis avant de partir s'était assis dessus pour le souiller, un chien doit pouvoir faire ça, pas une personne. Un chien qui saurait lire, qui prendrait le temps de sortir deux livres d'une enveloppe cartonnée, un chien qui connaîtrait Gide, qui aurait des idées sur le contenu du *Journal* de Gide, un chien à la morale puritaine, qui aurait visé le milieu de la couverture pour marquer son désaccord, son opinion tranchée sur ce genre d'écrits.

Pourquoi toute cette obscénité ne m'a pas mis en joie ? Pourquoi mes pensées ont-elles viré vers la déduction sinistre ? Un punaiseur puis un chien, à deux semaines d'intervalles, me faisaient signe, m'apprenaient que j'étais à leur

merci. Deux masques pour un unique ennemi, je m'en suis vite convaincu, le même ennemi qui renouvelait sa parade devant ma porte d'entrée. Oui, il était solitaire, celui qui m'intimidait, il n'était pas l'ambassadeur d'une unanimité contre moi. C'était un ennemi personnel. Quelqu'un qui tenait à se venger du mal que je lui avais fait. À qui ai-je fait du mal ? En quelle occasion ? Était-ce dans mon travail où je pouvais admettre que je perdais de plus en plus patience, devenais parfois brutal face à des collaborateurs dont j'estimais la compétence fragile, l'implication trop légère ? Était-ce l'un de mes amis qui aurait été blessé par une remarque déplacée de ma part, qui aurait estimé que j'avais dépassé les bornes, qu'il fallait me remettre à ma place ? Était-ce un amant à qui j'aurais joué la comédie de la désinvolture, du célibat revendiqué et qui aurait pris pour du mépris le fait que je ne réponde plus à ses textos ? Mais pourquoi un collaborateur, un ami, un amant viserait en moi l'homosexuel ? Non, c'étaient deux affaires séparées, deux plaisanteries non concertées, je me suis convaincu à tort. On me connaît, on punaise une contrepèterie sur ma porte pour me faire rire et on ne me connaît pas, on a dix ans et on s'amuse à salir mon courrier avec une merde de chien. Une affaire drôle et une autre puérile, aucune agressivité là-dedans, allez, lève-toi, ouvre cette porte, ce n'est rien.

Je ne me suis pas levé et je suis devenu fou sur ce palier. Minute après minute, de plus en plus inapte à percevoir le monde qui m'entourait, je ne détectais désormais que des signes, j'inventais des formes, je m'assurais qu'un autre monde, que je savais créé par mon imaginaire – mais en même temps comment pouvais-je en être assuré ? –, me menaçait. Un monde qui ne voulait pas de moi, où désormais me serait révélée régulièrement mon absence désirée. J'étais mis à la porte. Une heure j'ai participé à ma perte.

Ensuite, j'ai bu. Je ne sais plus combien de verres j'ai bus. J'ai bu avec discipline assis à la table de la cuisine, les livres de Gide et la quittance de loyer dans un sac poubelle à mes pieds. J'ai bu des heures durant et j'ai voulu joindre

quelqu'un par téléphone sans réussir à décider qui. Et pour dire quoi ? Qu'on complotait contre moi ? J'écris « j'ai bu » mais je ne cherche pas d'excuses, sans boire peut-être que j'aurais fait la même chose, peut-être que la peur, non je n'avais plus peur, j'étais mal, j'étais noyé, c'est trop facile de réduire ça à la peur, je me soupçonnais, voilà, je me suis rempli d'une angoisse qui m'a mis en doute, elle a atteint chez moi un point d'affaiblissement qu'aucune détermination ne pouvait protéger, un point où ma raison tremblait en vain, comme une douleur obsédante qui nous fait tout accepter dans l'espoir d'en être débarrassée, arracher la mâchoire, ne pas soigner la dent, tout démolir mais que ça finisse cette solitude, voilà, j'étais seul, terriblement seul et l'alcool a profité de ma solitude, il m'a donné l'élan fou, il a appliqué la sentence et organisé l'exécution.

Je réalise aujourd'hui que j'ai vécu des heures de solitude, de nuit totale. Nous sommes le vingt et un février, il pleut, c'est la fin d'après-midi, ma fille est dans sa chambre et je m'efforce d'écrire ce que j'ai fait hier après avoir poursuivi un blouson de velours beige dans les rues du troisième arrondissement et c'est encore dans un état perplexe, comme ces périodes instables qui succèdent à des très courts sommeils et où on est incapable de distinguer ce qui fut vécu de ce qui fut rêvé. J'aimerais être honnête, rendre compte avec précision de mes actes, mais je suis impuissant à exprimer les idées insensées qui me firent alors rester debout, agir, persévérer.

Après avoir bu, je me suis tenu un long moment devant ma bibliothèque et j'ai d'abord pleuré, des larmes exagérées sur mon sort, sur mon temps, une protestation véhémement et alcoolisée, j'ai pleuré de solitude puis j'ai retiré des étagères l'un après l'autre chacun des livres de Reinaldo Arenas, W. H. Auden, François Augiéras, James Baldwin, Neil Bartlett, Mathieu Bermann, Jean-Louis Bory, Stéphane Bouquet, Scotty Bowers, Anthony Burgess, Renaud Camus, Truman Capote, Constantin Cavafy, Claude Michel Cluny, Jean Cocteau, Ilan Duran Cohen, Cyril Collard, Dennis Cooper, Copi, Charles

Dantzig, Serge Daney, René de Ceccatty, René Crevel, Michael Cunningham, Jean-Baptiste Del Amo, Henry de Montherlant, Olivier de Vleeschouwer, Christophe Donner, Arthur Dreyfus, Guillaume Dustan, Tony Duvert, Bret Easton Ellis, Didier Eribon, Rainer W. Fassbinder, Dominique Fernandez, E. M. Forster, Michel Foucault, Matthieu Galey, Federico García Lorca, Jean Genet, André Gide, Allen Ginsberg, Witold Gombrowicz, Julien Green, Jim Grimsley, Hervé Guibert, Pierre Guyotat, Joseph Hansen, Jean-Luc Hennig, Pierre Herbart, Alan Hollinghurst, Christopher Isherwood, Henry James, Max Jacob, Thomas Jonigk, Marcel Jouhandeau, Bernard-Marie Koltès, Tony Kushner, Denis Lachaud, Jean-Luc Lagarce, Jérôme Lambert, Gilles Leroy, Guillaume Le Touze, David Leavitt, Mathieu Lindon, Édouard Louis, Stephen McCauley, Nick McDonell, Thomas Mann, Christopher Marlowe, Armistead Maupin, Daniel Mendelsohn, Yukio Mishima, Yves Navarre, Fabrice Neaud, Dominique Noguez, Rachid O., Andrew O'Hagan, Nicolas Pages, Pier Paolo Pasolini, Petrone, Robert Pinget, Platon, Marcel Proust, Olivier Py, Erik Rémès, Arthur Rimbaud, Umberto Saba, Olivier Steiner, Pier Vittorio Tondelli, Fernando Vallejo, Paul Verlaine, Jules Verne, François Villon, Oscar Wilde, Edmund White, Tennessee Williams, Walt Withman. L'un après l'autre je les ai laissés tomber sur le plancher, et parcourant les rayons de manière alphabétique, je marchais sur mes livres, les sentant s'affaïsser ou résister sous mes pieds, tandis que mes yeux à l'affût détaillaient les dos de couverture. Je ne voulais en oublier aucun. Tous ces livres qui m'avaient fait lecteur homosexuel, dont j'avais traqué dans les textes le petit moment à adorer, la caresse et le sourire, ces livres qui m'avaient un moment embrassé à une fin de page, derrière un chapitre tenu serré dans leurs bras, qui s'étaient adressés à moi dans un murmure parce qu'ils savaient que je pouvais trembler d'un mot par eux tenté, un mot suffit pour se sentir tremblant et aimé, et c'est ce que j'entends par lecteur homosexuel, ce sont des livres dont j'espérais l'éventualité d'un sentiment amoureux, et tous j'avais le souvenir qu'ils m'avaient aimé, et je les regroupais en tas à mes pieds parce que j'avais décidé alors que nous devions

nous séparer. Je ne les reniais pas, je n'en avais pas honte. C'était plus simple et fort que ça : je voulais m'en défaire. Je voulais à la fois admettre que j'étais devenu cet intellectuel homosexuel qui avait partagé les désirs d'autres intellectuels homosexuels, mais qu'il était temps d'en finir, dépasser le statut de lecteur homosexuel, ce n'était plus sérieux à mon âge, je devais espérer autre chose qu'être aimé par un livre. Et si j'ai pensé ainsi, ce n'était pas en réaction, du moins je l'ai cru, ce n'était pas une solution offerte au punaiseur et au chien, ce n'était pas une obéissance, un renoncement après leurs mises en garde, mais la simple et forte conséquence que je croyais joyeuse de ce petit événement surgi devant ma porte d'entrée. Le chien avait chié sur Gide, il avait désigné l'intellectuel homosexuel comme la part de moi qui méritait l'ordure, le sale, la merde. Eh bien soit, il n'y avait pas de raison pour que je sois plus malin que lui, me disais-je, accordons-lui une intelligence que je n'aurais pas, et admettons que cette part sans mériter la merde, ne mérite pas tant d'attention, de considération. Ce ne sera pas si mal de quitter la fête, la nuit tombe, mes désirs n'illuminent plus grand monde, je peux me défaire, m'alléger, je les ai lus ces livres et j'ai été aimé par eux, je n'ai plus besoin de ça. Je n'ai plus besoin d'amour. Ces livres peuvent sortir de chez moi, je vivrais mieux sans eux, voilà ce que j'ai conclu.

Aujourd'hui je suis effaré par le caractère lâche de mon geste, je me suis comporté comme un coupable qui devance la peine, croit pouvoir racheter sa faute, faire place nette, effacer les preuves. On me reprochait mes livres ? Je pouvais m'en séparer. Inutile d'insister, je comprenais, m'exécutais. Lâcheté et bêtise. Pourtant, hier j'étais convaincu que je n'agissais que par une déduction étrange, comme on se met à suivre soudain un conseil qu'on nous donne, histoire de voir. Hier j'étais convaincu que le chien n'avait pas eu tort, qu'il était temps pour moi d'oublier mes mauvaises habitudes de lecteur homosexuel, je pouvais prendre le risque de suivre son avis, vivre sans, ce n'était pas un effort insurmontable qu'il attendait de moi, c'était pour mon bien après tout, pourquoi ne pas essayer ?... Et je l'ai fait, j'ai essayé.

J'ai enfermé les cent dix-huit livres dans une valise et un grand sac de sport.

La valise n'a pas de roulette, et quand je m'empare de la poignée, elle me reste dans les mains, je dois la charger sur mon épaule, là où la sangle du sac de sport frotte et pèse déjà sur ma peau. Ainsi harnaché, il est impossible de rentrer dans l'ascenseur, il faut prendre l'escalier. C'est une torture, marche après marche, je cale à chaque palier ma hanche contre la rampe pour me soulager un peu du poids, je m'essouffle, mais je ne cède pas. C'est un jeu dont je dois respecter les règles. Je joue le jeu. Parvenu au rez-de-chaussée, il faut prendre la direction de la porte qui mène aux caves, et descendre de nouveau un étage. Je pourrais tout balancer depuis le haut de l'escalier vers la terre battue du sous-sol, mais je tiens à vivre chaque moment de mon calvaire. Les marches sont étroites, rendues glissantes par l'humidité. Je suis prudent, j'ai mal aux genoux, au cou. J'avance maintenant vers la porte de ma cave, elle est verrouillée par un cadenas que j'aperçois et je me souviens, il est à numéros, et je me souviens, je ne sais plus lesquels. Je ne vais pas me mettre à chercher ça ce soir, prenons-le comme un signe, mes livres n'ont rien à faire ici, il ne s'agit pas de les dissimuler à ma vue, ni de les conserver sous mes pieds, il s'agit de s'en débarrasser ; alors demi-tour, reprenons le petit escalier, sortons des caves et direction la rue. Valise et sac, l'effort réclamé en lutte permanente contre la douleur. Avenue Parmentier, la nuit est là, peu de voitures, je n'ai aucune idée de l'heure qu'il peut être mais pas une seule poubelle ne traîne sur les trottoirs, le camion est déjà passé. Je m'appuie contre la vitrine de la pharmacie. Si j'abandonne ma valise et mon sac près du parking à Vélib', ils risquent d'être éventrés, les gens les fouilleront, mes livres n'intéresseront personne, ils seront dispersés sur le bitume, aux yeux de tous, or je ne dois pas m'exposer, il s'agit d'être discret, de n'incommoder personne, il s'agit d'être radical.

Je suis une mule heureuse qui descend la rue du Faubourg-du-Temple, je sais où je vais, sur les berges du canal Saint-Martin, je vais les noyer. Je suis fier de ma résistance physique, je me prépare à être bientôt récompensé. Et une

jeune fille que je croise, qui ne m'a pas vu, concentrée sur son téléphone, me bouscule et s'excuse et de la main touche mon épaule pour répéter qu'elle est désolée, et je perds l'équilibre, trébuche, entraîné par le poids de la valise qui s'effondre sur le trottoir tandis que je m'étale à mon tour. La fille a poussé un petit cri, elle se penche vers moi, tient à m'aider, veut me relever mais je lui gueule de dégager, que c'est une folle, j'ai pas besoin de son aide, qu'elle se tire avec son téléphone de merde puisqu'elle ne regarde pas où elle va, et comme je gueule vraiment fort et qu'il n'y a personne d'autre que nous dans la rue, elle se sauve en me traitant de connard.

Je me suis assis sur les marches du Palais des glaces. J'ai traîné jusque-là la valise et le sac. Je peine à récupérer mon souffle. Mon corps est comme tranché par l'énervement, l'alcool et la souffrance. Je suis trempé de sueur. Avec la fatigue, ma tête se remplit de chansons et c'est Michel Sardou qui s'impose : « Ne m'appellez plus jamais France », et cela devrait me faire rire, mais je m'écoute avec attention, m'attache démesurément aux paroles, j'interprète chaque mot comme une sage révélation : « La France, elle m'a laissé tomber. » Cette chanson en boucle ne s'est pas mise à régner dans ma tête pour me faire gagner du temps. Elle ne retarde pas ma mission, elle la révèle. Il n'importe pas que le temps s'amasse sur ce bord de trottoir, il me faut raisonner. Je m'écoute et je me comprends. Michel Sardou m'instruit. Je me relève, je suis décidé. Je vais reprendre ma route, mais pour remonter chez moi. Ces livres m'appartiennent, ils me portent, ils ne m'ont pas laissé tomber. Et je recharge la valise sur mon épaule et je l'assure, c'est en chantant que je rebrousse chemin, je chante si fort, sans honte, sans précaution, absolument embarrassant, je chante : « C'est ma dernièreee volontééé » !



Une fois chez moi, j'avais tellement mal au dos et à l'épaule que je me suis resservi à boire. Il était trois heures vingt du matin quand j'ai terminé la bouteille dans la cuisine. J'étais redevenu calme. En bavant, je me répétais que c'étaient des enfants. Ils étaient montés dans les étages, ils avaient choisi un palier au hasard. La gardienne avait déjà déposé mon courrier. Un des enfants a proposé d'ouvrir l'enveloppe cartonnée, ce serait plus amusant de crader ce qu'elle contenait, et cela tombait bien, c'étaient deux livres, un présentoir idéal pour la merde qu'ils avaient enveloppée dans un mouchoir en papier, il ne restait plus qu'à la faire tomber au milieu de la couverture, c'était parfait, très réussi, les enfants pouvaient dévaler les escaliers en poussant des cris vainqueurs.

Dans la nuit, je me suis réveillé plusieurs fois, rendormi, passé les mains sous l'eau dans l'évier, les deux paumes éraflées par ma chute, elles avaient saigné,

rassis face à la petite table de la cuisine où j'ai allongé une joue, les bras protégeant ma tête. Puis je me revois, il ne faisait pas encore jour, je suis à genoux sur le parquet dans l'entrée et je ressors l'un après l'autre les livres de la valise, du sac de sport. Je les tiens délicatement dans mes mains, je murmure « pardon » et je les porte à ma bouche, un rapide baiser sur la couverture avant de les empiler par colonne de dix contre le mur sous le portemanteau. Une cérémonie. Une sincérité. Un manège dont je doute encore tandis que j'écris ces lignes douze heures après. Pourtant les livres sont là, rangés dans l'entrée, je peux les voir, je l'ai donc fait. J'ai fini par trouver mon lit, j'ai réussi à me déshabiller. Plus tard, il faisait jour, je tournais et retournais mon oreiller à la recherche de fraîcheur et de sommeil.

Il est dix-huit heures et j'ai encore mal au crâne. J'ai envoyé ma fille acheter notre dîner au Monoprix. Je lui ai dit de choisir le menu. Avant de quitter l'appartement, alors qu'elle attrapait son blouson, elle a remarqué les piles de livres. Elle m'a demandé si je voulais m'en débarrasser, elle m'a proposé de les prendre pour la bibliothèque de l'école.

- Ils ne sont pas vraiment de l'âge des lecteurs qui traînent dans ton école.
- Tu vas les jeter ?
- Depuis quand est-on autorisé à jeter un livre ?
- C'est toi qui m'as toujours dit ça. Que les livres mauvais, qui nous ennuiant, il ne fallait pas craindre de les balancer, hop, par la fenêtre...
- Ce ne sont pas de mauvais livres.
- T'es sûr qu'il n'y a aucun livre pour enfants dans le tas ?
- Ils sont irrémédiablement pour adultes.
- J'en vois un qui s'appelle *Voyage avec deux enfants*...
- Ne fais pas ta concierge.
- Ne les laisse pas dans l'entrée si tu veux pas qu'on les remarque.
- Rends-toi utile au lieu de raisonner et va chercher notre repas.
- Tu les ranges en attendant ?
- Je fais ce que je veux.

— Ils prennent la place de nos chaussures.
— Cette conversation de palier doit-elle encore durer longtemps ?
— Ce sont tes livres secrets ? Ceux qui me sont interdits ?
— Je t'ai interdit aucun livre, mais là je suis très fatigué.
— Il y en a cent dix-huit.
— Comment tu sais ça ?
— Je les ai comptés. Tu me les confieras à ma majorité ?
— Dehors ! Du balai ! Je ne veux plus voir votre petit air de fouine reporter !

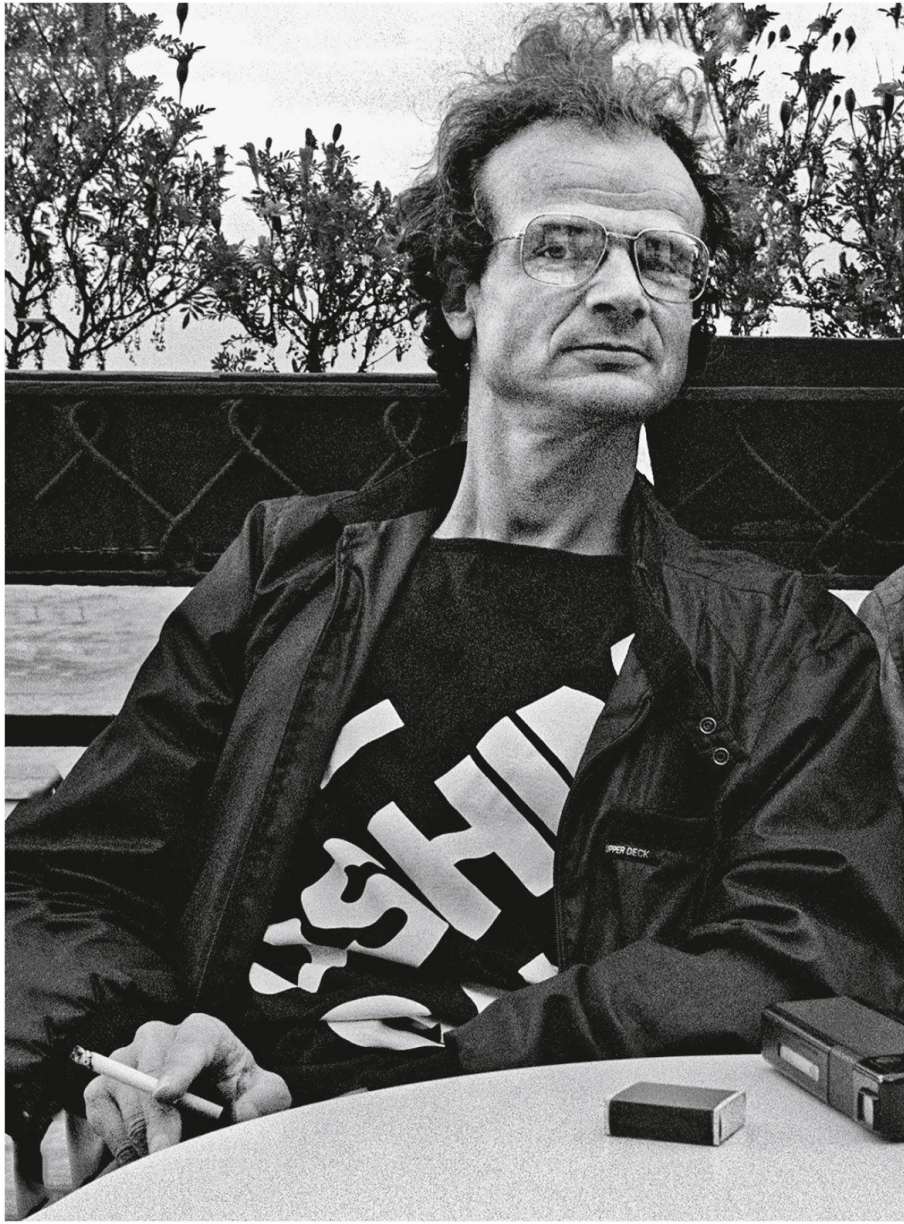
Ma fille dort. Qu'elle dorme une semaine, j'ai besoin d'une semaine. Le temps nécessaire pour me décider et informer la police. Déposer une main courante. Prévenir la gardienne. Enquêter dans l'immeuble. En parler à sa mère. Régler l'affaire. Que ma fille disparaisse un moment, qu'elle se suspende. J'ai besoin de retrouver mon assurance passée. Du temps où je n'étais pas père et où je ne risquais que de me perdre moi-même. Le temps tranquille de la norme : j'étais le copain et le frère et le collègue pédé. La norme racontait que je devais sortir plus qu'eux. Je devais baiser plus qu'eux. Je devais m'amuser plus qu'eux. Mais la tristesse aussi qu'on me supposait. L'égoïsme. La vacuité. La laideur vicieuse. Et l'inquiétude que j'inspirais : je finirais par choper un truc à coucher avec autant de monde. Je me ferais démonter la gueule à traîner la nuit dans ces endroits sordides, à accueillir chez moi des inconnus. Je perdrais un jour mon travail à cause d'une affaire. Aujourd'hui, c'est l'affaire. Et père et gay, j'échappe à la norme. On ne s'inquiète plus pour moi et c'est moi qui effraie.

Ma fille dort. Qu'elle dorme une année entière parce que aujourd'hui, j'ai peur que quoi que je dise, on ne me croie pas.

5.

Chaque hiver la neige imposait quelques jours de silence au lotissement des Espaces Verts, neuf maisons autour de la gendarmerie de Rostrenen, Côtes-du-Nord, mais les vacances se ressemblaient tant ces années-là que je ne me souviens plus si la neige tombait en décembre ou en février. Pourtant j'entends encore la voix du fils Bélin, maison d'en face, et celle du fils Le Borgne, maison après le virage, et ma mémoire peut faire revivre la blessure du froid sur la peau de mon cou et les pommettes brûlantes, je revois la couleur de nos anoraks, on portait tous des bottes de pêcheurs trop larges où la neige s'engouffrait. On ramassait la bouse fraîche dans nos gants en laine, il s'y était formé une croûte glacée qui nous donnait l'impression de conserver nos mains propres. Les vaches dans le pré derrière chez moi étaient plus ou moins abandonnées par un idiot qui travaillait la semaine à l'entretien du village, il ne les rentrait à l'étable que le week-end. La bouse récoltée, on la glissait avec précaution dans des sacs de papier qui avaient servi à emballer les mandarines, les pommes, les oignons et qui traînaient ensuite sur les étagères des sous-sols près de l'endroit où on rangeait les chaussons, loin des chaudières à mazout. Le dosage était notre grande préoccupation. Il fallait que la bouse plombe suffisamment les sacs mais ne les détrempe pas. Ensuite, on plantait dedans trois allumettes, bout inflammable vers le haut, et on fermait le tout en réalisant une torsade avec le papier. On fabriquait des munitions pour dix maisons, mais souvent un seul sac

accomplissait sa destinée. Nous descendions vers la déviation, là où des maisons isolées étaient habitées par des vieilles petites dames, il ne fallait pas prendre le risque d'être reconnu. Le fils Bélin devait faire le guet, le fils Le Borgne enflammer le papier avec le briquet volé et moi sonner. J'étais pour sonner avant que Le Borgne n'enflamme le sac, lui préférait que j'attende. Quand tout se déroulait comme prévu, une vieille petite dame sortait de sa maison en chaussons, s'effrayait de voir sur son perron le commencement d'un feu et tapait dessus avec son pied pour l'éteindre au plus vite, écrasant la bouse qui éclaboussait ses collants opaques. Mais la plupart du temps elles entrouvraient à peine leur porte, glissaient un œil méfiant, et ne voyant personne, pas même le sac qui se consumait sans flamme à leurs pieds, elles s'enfermaient chez elles avec précaution. L'échec et la frustration provoquaient alors une colère qui nous faisait perdre toute prudence, nous armions nos bras avec les munitions encore disponibles puis nous les fracassions sur les façades en crépi, détalant ensuite avec des cris outrés. Un hiver, nous avons cassé un carreau et craint la prison et décidé de nous ranger, nous faire oublier. Le printemps suivant, nos parents ont commencé à nous acheter des mobylettes.



6.

On s'en foutait que je sois homosexuel, on ne voulait pas que j'approche des enfants. Ce n'était pas l'homosexuel Gide qu'on m'avait désigné, c'était le pédophile, celui qui caressait les bras des jeunes Italiens durant son voyage de noce, celui qui organisait l'enlèvement d'un jeune Algérien, celui-ci et pas l'auteur du *Corydon*, on s'en foutait du *Corydon*, c'était oublié, mais le procès pour pédophilie, on le gardait en mémoire, heureusement que certains n'oublient pas, ni les punaiseurs ni les chiens n'oublient. Ils veillent, s'organisent, ils se sont désormais installés dans ma tête, je les entends s'y déplacer. Ils ont creusé des tranchées, posté des sentinelles. Ils savent ce qu'ils ont à me dire. Ils parlent sans s'arrêter, ils dominent, autorité énervée, ils ressassent. Une vermine au travail. Ils sapent. Je peux difficilement m'empêcher de rire quand c'est à moi qu'ils s'adressent, ils se mobilisent alors, me somment de les contredire, me tiennent en joue. Mon rire n'est pas une contradiction valable, mon rire est une aggravation, il alourdit les charges qui pèsent sur moi, il me porte au plus haut degré de leur dégoût. Ils hurlent : *Gide-pédophile ! Honteuses Lettres Françaises, repère de dépravés, un Nobel, il serait temps qu'on lui retire son prix d'ailleurs, le masque de solennité ne trompe plus personne, le procès a eu lieu...*

— Mais quel procès, quand ?

... On ne sait pas bien quand, quand il a été décidé que d'uraniste Gide était devenu pédophile, cela s'est joué dans les années 70, les années de votre enfance, les artistes pédophiles peu à peu dévoilés, placés en quarantaine et condamnés, pas tous malheureusement, l'art protège, les élites complotent, mais les procès ont lieu, le vrai jour des pédophiles, l'exposition, loin des étiquettes, des paravents fabriqués par le « travail artistique », hors des caches, des cadres, sur un socle, voilà où doit trôner leur identité, à la barre enfin la sexualité fatale. Vive notre temps où l'on peut nommer, classer, éclairer la marque du vice, un temps où faire résonner le cri de votre infamie. Entendez-vous ce mot qui s'ouvre d'une manière incertaine, comme un bégaiement, mais vite le mot s'affirme, il intime, il hurle, le « do » de pédophile sonne comme le « do » de « je t'ordonne », il braque la lumière sur les secrets abjects, il libère la vérité nue puis se termine bouche pincée, dégoût sifflé, il contient son propre commentaire écœuré. Gide est ce mot, et ne venez pas interroger ce mot, le mettre en doute, ne venez pas déclarer qu'il s'agissait de « jeunes » Italiens, de « jeunes » Marocains, des garçons pubères, pas des enfants, comment ça pas des enfants, à partir de quand n'a-t-on plus le droit d'être un enfant ? Dans quels pays grandirait-on plus vite qu'ailleurs ? Vous vous permettriez de dire ça ? Quelle époque justifierait ces crimes atroces ? Oser douter c'est s'associer au meurtre, parce que vous le savez, le pédophile est meurtrier et il est toujours homosexuel, il vient de ce terrain-là, vous le savez, tous les homosexuels le savent, mais vous nous le cachez, vous êtes dans ce camp-là, celui des meurtriers, vous êtes des pédophiles qui se retiennent, vous vous retenez à peine, à la moindre opportunité vous céderez à votre désir, il faut appliquer des principes de prévention, vous tenir à l'écart de l'enfance, un périmètre de sécurité, un contrôle aux frontières, amusez-vous entre vous dans le Marais, refilez-vous vos maladies dans les bordels, grand bien vous fasse, mais ne venez pas fréquenter les sorties d'écoles, les réunions de parents d'élèves, vous n'êtes pas fiables en accompagnateurs de groupes scolaires, sinon c'est la porte ouverte au prosélytisme, puis aux attouchements, puis aux viols, est-ce si difficile à comprendre qu'on ne doit pas accueillir de loup dans une bergerie, est-ce homophobe que de protéger nos enfants de vous ? L'homosexuel est toujours pédophile, vous pouvez bien avancer avec votre livret de famille à la main, déclarer à la mairie tous les enfants que vous voudrez, cela ne fait

qu'aggraver votre affaire. Être père vous permet d'avoir accès aux enfants, votre enfant est un cheval de Troie, il vous aide à franchir les remparts, il est votre costume de normalité dans les squares, les colonies de vacances, les goûters d'anniversaire. Bientôt il vous servira pour proposer à des enfants de venir passer le week-end dans votre appartement. On n'est pas dupes. On veut vous informer qu'on vous a à l'œil. On vous soupçonne et on vous surveille et on dépose une merde devant votre porte d'entrée. Inutile de vous étonner, ridicule votre étonnement, incrédulité totale. Vous ne regardez pas les enfants comme il faut les regarder. Vous êtes sournois. Qu'aviez-vous besoin de faire un enfant ? Vous étiez tranquille, homosexuel, artiste, parisien, vous étiez à l'endroit idéal pour vivre votre vice pleinement, joyeusement, avec éclat même vous pouviez, cela ne nous concernait pas, cela restait entre vous, mais là, père de famille, parent d'élève, vous êtes au milieu de nous, vous vous mêlez à la vie normale des gens normaux, vous semblez indétectable, vous êtes dangereux comme jamais. On ne vous laissera pas faire. On va vous rendre la vie impossible. On va vous faire retourner à l'endroit qui vous convient, entre adultes homosexuels parisiens, dans vos cercles, votre pénombre, dans le vide de la vie qui est votre sort. Vous l'avez choisi ce sort, personne ne vous a forcé. Il fallait juste respecter la règle : pas d'enfant. Vous l'enfreignez ? Vous nous trouverez toujours sur votre route. Avec des pancartes bleues et roses et des enfants dans chaque main, et des discours sur la nature, l'identité immuable de la famille, un papa, une maman. L'éducation, la filiation, les repères, l'ordre du monde, et, tremblante derrière nos religions et nos colères, notre peur, la peur solide : qu'on touche à nos enfants. L'homosexuel est un insatiable pédophile, loup moderne, toujours les histoires de bois sombres, confiture, masque, grand-mère, dévoration. L'enfant est menacé lorsqu'il est en présence des loups. Parce que c'est dans votre nature, comme le scorpion de la fable sur le dos du crapaud. Vous pouvez bien jacasser autour du progrès social, de l'émancipation, de l'égalité des droits, les mots ne nous feront pas oublier vos mâchoires prêtes à broyer, les mots se fracasseront toujours contre le mur de la peur solide. L'homosexuel avec enfant a une idée derrière la tête qui concerne les enfants des autres, nous n'en démordrons pas. C'est la pureté de nos propres enfants que vous convoitez lorsque vous bâtissez la fiction de vos familles dégénérées. Vos enfants sont à plaindre, les nôtres sont à protéger. Quand vous étiez clandestin, célibataire et folle, vous nous

dégoûtiez plus que vous ne nous terrifiez, nous acceptions de nous amuser avec les plus drôles d'entre vous, ils pouvaient prétendre être nos amis. Mais affirmé, père et comme nous, vous devenez à nos yeux un danger permanent. Vous êtes douteux et on vous suspecte et se rapproche le jour où vous ne pourrez plus vous en sortir. Première ! Deuxième ! Troisième génération ! Nous sommes tous des enfants d'hétéros !

Nous sommes tous des enfants d'hétéros.

Nous sommes tous des enfants français de race blanche.

Nous sommes tous des enfants chrétiens.

Nous sommes tous des enfants de l'instinct.

Nous sommes tous des enfants acteurs.

Nous sommes tous des enfants avec racines.

Nous sommes tous des enfants d'Astérix.

Nous sommes tous des enfants immuables.

Nous sommes tous des enfants abusés.

Nous sommes tous des enfants avec enfants.

Nous sommes des enfants d'homos.

Nous sommes des enfants étrangers.

Nous sommes des enfants dionysiaques.

Nous sommes des enfants de la réflexion.

Nous sommes des enfants lecteurs.

Nous sommes des enfants fleurs coupées.

Nous sommes des enfants de Warhol.

Nous sommes des enfants immuables.

Nous sommes des enfants excités.

Nous sommes des enfants sans enfants.



OceanofPDF.com

7.

Dès que je gare mon scooter devant le petit immeuble où habite Amina avec sa mère, le groupe des amies de ma fille apparaît au balcon ; elles le forment à trois, dont je connais les prénoms, je pourrais difficilement les rattacher à des visages : Amina, Syrille, Emma. Elles se penchent par-dessus la balustrade, mais je n'ai pas le sentiment que c'est pour mieux me voir, elles se penchent pour se pencher, parce que l'une l'a fait et les autres suivent, de la même manière elles me parlent chacune leur tour, des voix qui tombent, se succèdent, mais sans élan, il n'est pas certain qu'elles s'adressent à moi. Elles me parlent de ma fille, qu'elle est prête, a pris son petit déjeuner, habillée. Elles n'ont plus rien à me dire, elles ont toutes un téléphone portable dans la main. Les amies de ma fille ont un style convenu, cela m'incite à la prudence, je ne les relance pas. Ma fille fait son entrée, elle n'est pas du tout habillée, elle tient contre elle un sac à dos où elle bourre je ne sais quoi, elle s'étonne que je sois là, me fait remarquer que je ne suis pas en retard – non, et donc je t'attends. Je me dépêche, soupire-t-elle.

La mère d'Amina n'apparaît pas, peut-être espérait-elle que je monte les trois étages pour la remercier d'avoir accueilli ma fille à cette « pyjama party », peut-être est-elle un peu vexée, ou peut-être qu'elle s'en fout. Le groupe de filles a abandonné le balcon et ce sont de longues minutes de lumière sale, de massifs de mahonia, d'oiseaux qui se pèlent dans le froid. Cigarette.

Ma fille sort de l'immeuble ; tandis qu'elle s'approche je remarque le fard sur ses paupières, mais je me tiens, pas une allusion, je lui tends son casque, la laisse monter derrière moi, je me retourne vers elle alors qu'elle regarde vers le balcon désert. Ses amies ne manifestent aucun intérêt pour ce départ en scooter.

— Leurs portables sont plus intéressants que nous.

— T'as raison, elles ne m'ont même pas répondu quand j'ai dit au revoir.

— *Les portables sont des laisses dont les parents imposent l'utilité à leurs enfants pour mieux les dominer et il me...*

— ... Je sais et je ne suis pas d'accord.

— Vous vous êtes couchées tard ?

— Pas tellement.

— Avant ou après minuit ?

— Heureusement après minuit !

— T'as mis tes gants ?

— Il est loin le cinéma ?

— Une petite vingtaine de minutes. T'as oublié tes gants ?

Les mains enfoncées dans les poches de mon blouson, ma fille m'apprend qu'elles ont passé une partie de la soirée à jouer au bowling de la rue Saint-Maur et je l'envie de ce samedi soir au bowling à dix ans. Moi à son âge, un samedi soir réussi c'était quand il y avait de l'araignée avec de la mayonnaise à dîner et que je pouvais regarder « Champs-Élysées » jusqu'à vingt et une heures trente. Nous descendons les avenues Gambetta, République, la rue de Turbigo. Nous traversons la Seine. Nous nous parlons un peu de Syrille qui doit bientôt déménager, des devoirs pour lundi, nous nous demandons si nous avons froid. Je gare le scooter devant l'église Saint-Germain, direction le cinéma.

— Et donc vous vous êtes maquillées ?

— Pas vraiment.

— Si je te donne un mouchoir mouillé par ma salive, tu le frotterais sur tes paupières ?

— Ça t'embête que des gens me voient les yeux maquillés dans cette salle de cinéma ?

— Pas vraiment.

Il s'agit de l'avant-première d'un film adapté d'un roman pour enfants que ma fille et moi adorons. Je connais la femme qui l'a écrit, et nous la saluons après être entrés dans la salle. Les organisateurs ont prévu une sorte de petit déjeuner avec des viennoiseries et du chocolat chaud ; les enfants sont invités à se rendre sur scène devant l'écran pour se servir. La femme écrivain propose à ma fille de rejoindre la cohorte qui est en train de renverser des gobelets et ruiner le velours des fauteuils du premier rang. Ma fille quête un assentiment dans mon regard, je hausse les épaules comme je hisserais un drapeau rouge, elle fait semblant de comprendre que je lui laisse le choix, elle opte pour le mauvais et descend s'empiffrer. Je reste discuter avec mon amie écrivain, nous parlons un peu nombre de copies, retours presse, et vite nous nous accordons pour éviter les stations habituelles des conversations de sortie de film, nous nous laissons entraîner par des idées plus encourageantes, remède aux angoisses perpétuelles, nous feignons de croire qu'un événement peut advenir, il se prépare, une bienveillance incomplète, dispersée et secrète, tapie dans des rochers bretons, des landes alsaciennes, des fougères basques, une foule d'esprits vaillants qui attendent le bon moment pour se manifester, l'événement est capable d'éclairer l'âme des populations voisines, de les guider, il leur révélera le plaisir d'être les spectateurs confidents d'un film, qu'il y a un film, dans le noir d'une salle, qui ne changera peut-être pas leur vie, mais la rendra plus vive, douce, drôle, et nous nous laissons porter mon amie et moi par un lyrisme mélancolique qui déguise durant quelques minutes notre fraîche certitude qu'au fond, personne n'attend rien nulle part et certainement pas nous.

— Je t'ai ramené un croissant.

— C'est malin de ta part.

— Je te conseille de le manger avant que le film ne commence si tu ne veux pas t'énerver contre toi-même.

— On ne peut pas regarder correctement et faire marcher ses mâchoires en même temps.

— Je connais la leçon, alors dépêche-toi.

— Avant d'avoir la bouche pleine, je te préviens qu'aux parents en retard qui seront prêts à n'importe quoi pour faire asseoir leur enfant, il n'est pas question que nous proposons que tu montes sur mes genoux pour libérer ta place.

— Ce n'était pas mon intention.

— Je préfère prendre les devants. Il va être bon ce croissant ?

— Il m'a bien plu à moi.

Je n'ai pas tant de fois été assis à côté de ma fille dans une salle de cinéma. Pourtant, avant sa naissance, j'avais établi un programme idéal, un corpus de films complexe et inattaquable qui serait comme un viatique, l'assurance pour elle de pouvoir toujours réinventer sa vie grâce au cinéma. Les cinéastes éligibles à ce club restreint ne prétendraient pas être les meilleurs au monde, mais les plus aptes à la soutenir ; il faudrait écarter des œuvres aimées en se disant qu'elles pouvaient attendre, qu'elles n'étaient pas essentielles dans la constitution du socle, des fondations. Keaton serait préféré à Chaplin, Ozu à Tati, Burton à Spielberg... chez Burton j'attaquerais par *Sleepy Hollow*, puis *Edward aux mains d'argent*, puis *Batman Returns* et je me passerais de *The Nightmare Before Christmas*, il ne serait pas question des *Quatre Cents Coups*, je privilégierais *L'Enfant sauvage*, que j'enchaînerais avec Kore-eda, *Nobody Knows* puis *Alice dans les villes* que nous reverrions tous les deux ans, jusqu'au jour où nous pourrions le coupler avec Doillon, *La Vie de famille*, et *Paris, Texas*, mais il aurait d'abord fallu passer par Ford, surtout pas de *Moonfleet* avant *The Searchers*, *The Life Aquatic with Steve Zissou* pas avant neuf ans et demi, l'âge idéal pour un double programme Fellini / Allen, *Amarcord* et *Radio Days*, la trinité Epstein,

Vigo, Cocteau non négociable ; à partir de quatre ans, un Noël sur deux, un Bresson, nous débiterions avec *Au hasard Balthazar*, puis *Mouchette*, puis *Procès de Jeanne d'Arc*, puis *Le Diable probablement* ; chez les Coppola, je sélectionnerais la fille, particulièrement *Somewhere...* Il restait trois places : *Yaaba* et *Le Fleuve*, et *Harry Potter and the Goblet of Fire*, on ne pouvait pas se priver du Harry Potter de Mike Newell... J'avais monté des plans, envisagé des arborescences, rien ne devait défiler devant ses yeux avant ses treize ans sans mon accord. Mais cela n'a pas fonctionné comme prévu. Très vite, dès que j'ai eu le dos tourné, sa mère, ses grands-parents, ses instituteurs se sont ligüés contre mon projet, et ils ont bombardé ma fille de *Kung Fu Panda*, *West Side Story*, *Le Petit Nicolas*... Quand j'ai dû admettre qu'à son entrée en primaire ma fille avait déjà vu *Les Demoiselles de Rochefort* alors que personne n'avait pris la peine de lui faire regarder avant *Les Girls* de Cukor, j'ai lâché l'affaire.

(Je réalise que je n'ai fait figurer dans cette liste qu'un seul cinéaste homosexuel. J'étais prêt à confier ma fille à Renoir, Wenders, Ozu mais pas à Fassbinder, Pasolini ou Almodóvar, qui sont pourtant des cinéastes essentiels de ma propre cinéphilie. Lorsqu'il a fallu définir vingt noms, j'ai écarté l'air de rien les homosexuels, l'air de rien je me suis plié à la vieille interdiction, comme un aliéné, sans le penser j'ai fait avec un « il ne vaut mieux pas », « autant éviter », « ce n'est peut-être pas une bonne idée », « attendons quelques années », incapable de me débarrasser de la vieille interdiction ; les vingt adultes étrangers qui pouvaient se pencher sur le berceau de ma fille étaient presque unanimement blancs, mâles et hétérosexuels. Mon club idéal était le club le plus académique, conventionnel, attendu, respectable qui soit. Un club qui ne m'aurait jamais accepté comme membre.)

Il suffit de quelques minutes pour comprendre qu'on est bienvenu dans un film, qu'il va nous accueillir, ouvrir ses portes, offrir sa compagnie agréablement deux heures durant. Et partager ce moment avec un enfant fait le plaisir plus précieux, les heures plus rares et marquantes. Je sens ma fille qui

ondule sur son siège, une herbe qui se déplie dans l'eau et se laisse entraîner par les courants, il me semble comprendre ce qu'elle voit sur l'écran, c'est son collègue, son prof d'histoire, la jeune actrice a son nez, sa vie... et voilà qu'elle me donne un coup de coude parfaitement indélicat au moment où l'héroïne apprend que le frère de son amie « n'est pas très fille », ma fille tient à me montrer qu'elle est ravie que je sois aussi dans ce film, je lui plais à treize ans, avec un corps mince, guitariste dans un groupe de collégiens, et je dois avouer qu'à cause de la complicité tiède qu'elle installe entre nous, de la manière délicate dont le film regarde ses personnages, je me remplis d'une émotion à la con qui me fait pleurer à fréquence régulière et chaque fois je tente de me tripoter le visage discrètement pour que ma fille ne s'en aperçoive pas. Je redoute le retour de la lumière, ma dignité n'est pas prête à fléchir pour cause de larmes de cinéma. Quand nous sortons au grand jour, nous nous prenons la main pour rejoindre le scooter. Nous retraversons Paris avec des sourires que nous ne nous décidons pas à lâcher.

— C'était bien hein ?

— Non mais t'as vu, c'était vraiment bien !

Deux lampes allumées, elle et moi allongés sur le tapis du salon, derrière les fenêtres qui dominent les toits la nuit s'est posée ; nous travaillons doucement avant le bain du dimanche soir. Elle sur des exercices de mathématiques, moi qui écris ces lignes, qui tente de rendre compte de notre vie ordinaire, témoigner du monde qui nous a regardés, transmettre une question, sur nous, sur le pays de nos deux enfances. Réunir dans un même appel la joie et la douleur, hors de la plainte, hors de la revendication, examiner pourquoi notre musique ruine l'idée même de musique aux yeux de certains. Il existe une question qui s'adresse conjointement à moi et à eux, à nous qui sommes chacun convaincu d'être le destructeur de l'autre. Mais je ne parviens pas à la formuler, cette question. Je préfère penser qu'avec les restes du poulet d'hier midi, je vais cuisiner des croquettes : pommes de terre, feta, œufs, chapelure, citron ; et je

ferai une sauce tomate maison. Il faudrait descendre au *Huit à Huit* acheter une botte de coriandre et des mandarines pour le dessert. J'en profiterai pour fumer.

OceanofPDF.com

8.

Lui et moi allongés sur un tapis, le tableau pourrait être peint, œuvre d'imagination, parce que, même si je me méfie de ma mémoire affaiblie, je peux affirmer que cela n'a pas existé. Un dimanche soir en sa compagnie, lui dans un fauteuil devant la cheminée, moi dans le canapé, « Stade 2 » à la télévision, lunettes aux verres fumés pour les deux Robert, toux de cancéreux, poule A, poule B, rugby à treize, escrime, slalom géant, mais à quel moment mon père se soucie de ce qu'il va me faire à manger ? À quel moment s'assied-il à mes côtés dans un cinéma ? Lui allongé, moi assis, c'était sur sa tombe ; ces soirs-là je m'en souviens. Des soirs d'hiver puis de printemps, l'air change, il vire au vert puis au bleu, mais il fait toujours froid à cause du vent. Le cimetière, je m'y rends en mobylette, je passe par la ruelle qui longe le jardin du kinésithérapeute, je me gare à l'arrière, franchis la petite grille, je n'ai jamais de fleurs dans les mains. La pierre de la tombe est de granit rose, mais très vite elle a pris l'allure d'une tôle rouillée. Au-delà du muret, je peux apercevoir les bâtiments de l'abattoir. J'ai seize ans, est-ce que je prie ? Ce n'est pas vers le ciel que je regarde mais en bas, plus bas que terre. Je lui parle, nous nous parlons comme nous ne nous sommes jamais parlé, nous nous racontons nos vies, nos regrets et je lui demande parfois d'intercéder en ma faveur auprès de je ne sais trop qui, de la mort bienveillante qui l'a assis à ses côtés, j'aimerais moi aussi m'échapper d'ici, qu'on me laisse partir à Paris, faire ma vie, je

préviens que je ne tiendrai pas longtemps, je le menace puis me radoucis, je lui demande comment il va, s'il n'a pas trop froid, s'il a rencontré les autres morts de l'année, ceux dont les noms sont gravés sur les tombes d'à côté, je m'inquiète de le savoir seul, abandonné, je ne veux pas l'abandonner. Je veille sur lui, je le parraine dans la mort, c'est ma fonction, mon héritage.

Pourtant, aujourd'hui, si je m'interroge, avec calme, sans sournoiserie, débarrassé de tout regard sentimental, si je me penche au-dessus de moi et m'efforce, non, sans effort, si j'attends que reviennent les mouvements de mes premières années, les jours avec lui, quand il traînait pas loin de moi dans la maison du lotissement, qu'il me surprenait enfant, nous nous dévisagions et, toujours, son visage frappé par l'inquiétude, son regard fatigué d'avance ; il était préparé, il s'était fait une idée de moi, l'opinion qu'il avait de moi, il n'en changerait pas, toujours une lassitude et un agacement et un silence, je dis « bonjour », « papa », « je vais mettre le couvert », « j'ai eu dix-sept en allemand », il me fait face, il ne s'approche pas, ses yeux ne prennent pas la peine d'accompagner un minuscule sourire, toujours, souveraine, l'impression qu'il me méprise. Il ne me répond jamais vraiment, il ne m'accueille pas dans sa vie et déjà, à quatre ans, à huit ans, à treize ans je pensais, un jour je vais le tuer.

Aujourd'hui, sans terreur, je peux l'écrire, je peux admettre que je ne fus adoré par mon père qu'une fois qu'il a été mort. Il a été par moi aimant, fier, proche, complice de son fils ; hors de moi distant, honteux, dédaigneux, étranger. Et il ne m'a fallu que quelques mois pour métamorphoser son mépris en amour. Quelques soirs où je lui rendais visite, nos conversations imaginaires, la solitude de mon corps à la perpendiculaire du sien ont effacé des années d'hostilité, d'incompréhension, d'espoir réciproque de voir l'autre disparaître. Avant qu'il meure, jamais je n'aurais pu imaginer qu'il était capable d'aimer un fils homosexuel. Son effacement perpétuel m'a permis d'oublier l'enfant douteux que j'avais été à ses yeux. Je suis devenu l'enfant qui veille, l'enfant sur

qui il pouvait compter, devenu exemplaire. J'ai pu imaginer que de nulle part où il était, il avait cessé de me surveiller pour me protéger. Il savait tout de moi désormais, il lisait mes pensées, assistait à mes intimités, mais il était impuissant à me menacer, impuissant à me battre, m'interdire, m'humilier. Il était une lumière nouvelle dans mon âme, il m'appartenait, je l'ai fait passer de mon côté, dans mon corps, ma vie, il participait à mes pensées, à mes intimités. Nous persévérions ensemble, ensemble nous désirions.

Mes tournées au cimetière inquiètent ma mère, accablent ma sœur, elles racontent un lien dont elles ne s'étaient pas aperçues, elles inventent l'histoire d'un fils et d'un père unis dans la fierté, elles font croire à des bonheurs qui n'eurent jamais lieu sous leurs yeux, elles imposent la réécriture d'une mémoire familiale. Et je n'ai absolument pas conscience du travail que j'accomplis, je dicte la légende, je fais exister l'amour là où il n'y avait rien, mes phrases dominant, elles prennent d'assaut notre petite famille qui ne sait plus où elle va. Ma vie débute, elle prend son élan, elle choisit son sens. J'ai seize ans et je fais illusion.

J'ai seize ans et je vis dans la certitude d'être un poète. Peau fine déposée sur des muscles plats, goûts musicaux peu assurés ; j'ai une très grande vitesse d'éjaculation et la sagesse délicate des gens qui occupent la place de maître du monde ou une fonction du genre. Je suis arrivé au lycée de Carhaix trois jours après la mort de mon père. Depuis la rentrée, j'étais interne au lycée Renan de Saint-Brieuc, là-bas j'étais amoureux, autonome, exalté. Ici, je comprends que je ne serai rien, donc pas un mot sur mon premier jour dans cette minuscule caserne au milieu des champs, ce premier jour où j'ai cru mourir de chagrin, pas un mot parce que j'entre dans des pages que j'espère privées de larmes. Je me défie de ma mine pâle, de mes manières flasques d'orphelin complaisant. Donc, rien sur les premiers jours et débutons par un manifeste : quel formidable mois que novembre !

Je débarque dans un lycée cerné de verdure, ma réputation m'a précédé, on m'attend pour me plaindre. Mais non. Je ne suis pas un enfant malade. Je débarque, j'ai seize ans, regard noir et bouche rieuse, en quelques heures je suis pour toutes le nouveau garçon à embrasser. Ça tombe bien, j'ai la langue joueuse.

On m'épie, je me place dans les lumières orange du préau. C'est novembre, ne l'oublions pas, c'est la Bretagne, l'ai-je précisé ? C'est donc lumière électrique permanente tant le ciel est dense et la pluie. Cet éclairage qui tombe sur nos cheveux mouillés, nous fait à chacun des couronnes scintillantes. Il suffit de relever le menton pour que ce soit tout le visage qui baigne dans des reflets de sodium. Je feins de m'intéresser au plafond, d'inspecter : c'est une activité raisonnable et crédible pour un nouveau. On chuchote autour de moi, on me cherche un prénom, certains disent qu'ils me connaissent, et puis au bout d'un moment, ils ajoutent, mais je ne sais plus d'où. D'autres répliquent qu'ils ne m'avaient jamais vu mais que c'est comme s'ils m'avaient toujours connu. On se rapproche. Des intermédiaires s'interposent, font une barrière, une douane autour de moi. Je garde les yeux au plafond, le visage illuminé, y a-t-il eu un jour un être plus brillant dans ce préau-là ? On veut me toucher, mais les intermédiaires gardent mon corps, on se serre contre moi, odeur de manteaux mouillés et de cigarettes. Certains s'énervent, ils voudraient avoir au moins un prénom. Un prénom, je suis d'accord, lequel veulent-ils ?

— Bonjour, je m'appelle Salopard... Et je souris, instantanément le préau s'enflamme, et au-dessus de nous retentit la sonnerie de la reprise des cours, les trompettes de ma renommée. J'ai l'impression que je m'élève, ou que les autres s'agenouillent, une différence de niveau se fait, un rapport s'établit, une prière commune règne, tous ne désirent désormais qu'une chose : me plaire.

Par exemple :

Une fille brune m'aborde dans la cour du lycée une semaine après mon arrivée. Nous sommes dans la cour du lycée pour cause d'accalmie des précipitations.

— Je peux te parler ?

— Oui.

— C'est pas pour moi.

— Ah ?... C'est pour ta sœur ?

— Non, c'est pour Emmanuelle.

— Qu'est-ce qu'elle veut Emmanuelle ?

— Ben, tu devines, non ? Sortir avec toi.

— Moi ça ne me dit rien. Dis-lui que je suis pas libre.

Nous nous asseyons sur un banc.

— Justement, on se demandait si tu sortais encore avec Elsa...

— Je ne suis jamais sorti avec Elsa.

— C'est pas ce qui se dit...

— Je m'en fous de ce qui se dit... Mais Emmanuelle, elle sort pas avec Olivier ?

— Si, mais elle pense qu'elle va casser.

— Et toi ? T'es amoureuse ?

La fille fait semblant d'hésiter, ou peut-être hésite-t-elle vraiment. Elle s'abaisse maintenant, avec les yeux, puis le visage, elle se cache.

— Tu sais très bien...

— Très bien quoi ?

— De qui je suis amoureuse...

Et la sonnerie des cours répercute l'hymne de ma nouvelle victoire. Tout doux trompettes, tout doux, ne versons pas dans le lyrisme glorieux.

J'ai seize ans, j'ai la langue de mes seize ans et je rêve d'une poésie de rondins, lisse et pure et magistrale, mais mes textes ne sont que des fagots où traînent les branches disparates des livres que j'ai lus, chansons que j'ai entendues, fulgurances que j'ai prises inconsidérément au sérieux. Rien de gracieux, sinon parfois une idée ébauchée, un soudain art de brindilles qui me prend et que je rejette, indigne de mes aspirations. Mais je m'obstine, écris tout le temps, dans ma chambre et en cours. Ma production demeure légère cependant, j'écris

beaucoup et peu, rarement plus de quarante secondes à suivre, ne redoutant rien tant que d'être un ouvrier laborieux. Autour, le lycée s'affole pour me lire. Je ne suis pas sous verre, régalez-vous, il est impossible que vous me compreniez. Les garçons en deviennent silencieux et admiratifs, les filles excitées et envieuses. Et bientôt à force de petits mots, de dissertations lues à voix haute, de déclamations péremptoires, une nouvelle demande se crée, qu'ils n'osent formuler, mais je les vois se frotter dans mes jambes comme des chats : on me réclame des lettres. On veut des bouts de moi à éparpiller dans le monde, talisman plié dans la poche, coquillage de papier abandonné sur une table de chevet, bible tenue sur des genoux, au matin, dans le bus glacé. Je m'exécute – pourquoi leur déplaire ? – et distribue mes bibelots souvenirs, je n'ai pas vocation à être un poète avare. Évidemment une lettre est interceptée, une professeur la lit, elle s'en émeut, elle la passe à la CPE qui la passe au proviseur qui me convoque. Il parle d'une voix retenue :

— Jeune homme...

— Monsieur le proviseur.

— C'est une sorte de révolution que votre arrivée chez nous, vous en êtes conscient ?

— De quoi parlez-vous ?

— Modeste jeune homme... Qualité rare chez les poètes... Et oui, ne faites pas l'étonné, vos vers ont été entendus jusqu'à mon bureau.

— Je vous prie de m'en excuser.

— Je n'accepte pas vos excuses, aucun pardon ne vous sera accordé.

— Aucun pardon, monsieur ?

— Non, car c'est une grâce que je vais vous réclamer.

— Que dois-je faire ?

— Vous tremblez jeune homme...

— C'est-à-dire que je ne comprends pas bien ce que vous attendez de moi... Je suis viré ?

— Ici on ne vire pas la poésie.

— Ah ?

— Nous prenez-vous pour des barbares ?

— Du tout.

— Le corps enseignant serait tellement fier que vous écriviez pour l'établissement, dans notre journal par exemple, mais nous pensions, peut-être qu'une pièce...

— Une pièce ?

— Oui, pour la troupe... Vous écrivez, nous trouverons les meilleurs acteurs du lycée pour vous jouer, un professeur qui a fait des stages dans des compagnies professionnelles mettra en scène. Ce sera la fête de fin d'année. Ce sera magique...

— Une pièce ?

— Bien sûr si vous avez besoin de temps, vos professeurs pourront vous libérer de quelques heures de devoirs, peut-être même vous soulager d'une matière... La biologie peut-être ?... Vous n'êtes pas très biologie, si ?

— Une pièce de théâtre ?

— Exactement, écrite par vous... Vous êtes notre Claudel, jeune homme, dans vos poches traîne certainement un *Casque d'or*.

L'homme me raccompagne, il me serre la main comme s'il venait de m'embaucher. Me voilà changé en artiste officiel. Et là, sur le seuil de son bureau, je prends conscience que je peux me faire un bon tas de fric, que les artistes officiels ne travaillent pas sans revenu, que c'est une commande qu'il vient de me faire... Mais alors que je m'apprête à retourner dans son bureau pour discuter contrat et échéances, une fille me tape sur l'épaule, je la dévisage, je ne la connais pas mais elle a l'âge d'être en terminale.

— Je peux te parler ?

— Oui.

— C'est pas pour moi...

Comme je souhaite n'appartenir à personne, je me donne à tout le monde. Enfin, il ne s'agit pour le moment que d'activités de bouches avec apposition

des mains. On me voit un matin devant les grilles, les paupières embrassées par Mickaëlle, durant une projection de diapositives en histoire-géo, Armelle me baise les paumes, à midi lors d'un déjeuner en tête-à-tête avec Valérie, elle glisse sous la table pour bécoter mes pieds, Corinne me raccompagne avec sa voiture chez moi, elle fait des détours pour pouvoir mordiller mes tétons sur la banquette arrière. Et Elsa, Nadine, Laëtitia, les sœurs Kerbellec, Sophie... Puis le soir tombant, toutes mes petites amours me téléphonent, elles sont inquiètes. Elles me demandent si je sors toujours avec elles.

Aucune n'ose me faire de reproches sur mes infidélités, d'ailleurs ce ne sont pas des infidélités puisque c'est au grand jour que j'agis. Ni mesquinerie, ni tromperie, je ne permets pas le vaudeville. Il y a bien des jalousies, des rivalités, peut-être des bagarres, mais mes petites amours ont l'élégance de ne m'en rien conter. De son côté, ma mère se plaint que je monopolise la ligne du téléphone. Je fais remarquer que je n'appelle pas, que ça ne lui coûte rien, qu'elle ne peut pas se plaindre, qu'elle devrait prendre ses cachets, retourner se coucher et elle se fâche, crie des insultes, que je n'ai pas à lui parler comme ça, qu'elle exige que je raccroche immédiatement ce téléphone, je ne cède pas, elle attrape une bûche près de la cheminée et me la lance à la figure, je l'évite sans problème, la regarde affligé, elle hurle, je ne raccroche pas, ma sœur s'est réveillée, elle se met à pleurer. Alors je prends mon blouson et je sors de la maison. Il fait nuit, fine pluie glacée, je marche dans le lotissement des Espaces Verts en fumant. Contemplation de mes chaussures sur goudron luisant. Attention légère aux lumières des fenêtres alentour. Le bruit d'un chien. Une odeur de feu de bois. Un ensemble austère, humide et froid, traversé de sons familiers. Campagne qui menace. Fête des intersignes. La nuit aussi noire que péché mortel. Et ce n'est même pas encore l'hiver. Trois cigarettes plus tard, je rentre me coucher.

« Les intersignes annoncent la mort. Mais la personne à qui se manifeste l'intersigne est rarement celle que la mort menace. »

« Les intersignes sont comme l'ombre, projetée en avant, de ce qui doit arriver. »

La Légende de la mort, Anatole Le Braz.

Dès potron-minet, ma cour est réservée aux terminales, elle est réservée aux possesseurs du permis de conduire. Le lycée est caché à vingt kilomètres de la maison familiale. Le ramassage scolaire se déroule à des heures où il n'est pas raisonnable d'être déjà levé. Il me faut donc des chauffeurs. Ils se proposent à tour de rôle pour passer me prendre en bas de chez moi. Je suis à peine sorti de la douche qu'une voiture est déjà là, je l'aperçois par la fenêtre de la salle de bains, garée à l'entrée du lotissement, tous phares éteints. Le conducteur ne se permettrait pas un coup de klaxon pour me faire accélérer. Je néglige ma coiffure, je néglige mon habillement, je néglige mes chaussures, pendant que tremblant, il gèle.

Souvent la voiture est pleine, on me garde la place de devant. Matin nocturne, ça grille des cigarettes en écoutant la bande FM. Des chansons mal accordées à la nature qui défile devant le pare-brise. Trop de couleurs et de rythmes quand dehors arbres, routes, champs de terre se dessinent comme de sévères gravures sur bois. Sur bois foncé. Chêne. Avec vernis foncé peint en double couche. Nous quittons Rostrenen pour Carhaix, nous quittons Rostrenen de nuit, nous la retrouverons onze heures plus tard, toujours de nuit, comme si le jour n'avait pas pris la peine de se lever là. Mais il faut se reprendre, distraire la compagnie de la voiture du jour. Il faut croire en l'été, ne pas le mépriser, l'honorer comme un totem auquel se sacrifier. Il faut donc hurler :

— J'ai envie de sable au fond de mes baskets !

La conductrice s'appelle Hélène. Très angoissée par les examens de juin. Très douée pour arriver exactement à l'heure qu'il faut devant les grilles du lycée. Depuis ma déclaration sur le sable et les baskets, elle s'est enfoncée dans son siège, plus taiseuse que la mort, et son pied droit appuie progressivement sur la pédale de l'accélérateur. Je la guette, elle espère que personne ne va

relever mon cri de guerre. Naïve... Derrière, la cour s'agite déjà. Ça dit « Hein ? Quoi ? On file à la mer ? »... Ça se plaint du devoir de maths qui les attend, des exercices d'anglais qui ne sont pas faits, du radiateur trop faible, des haut-parleurs pourris. Je laisse la rue s'échauffer.

— Qui a décidé que nous devions étudier tous les jours ?

— Dans une heure, on pourrait voir la mer.

— Qui à part nous étudie tous les jours ?

— On ne nous demande pas d'étudier, on nous enferme simplement pour la journée.

— C'est de l'asservissement.

— On craint de nous voir dehors.

— Il faut nous enfermer, nous ranger.

— Nous faisons partie du lycée... comme les tables, les livres du CDI...

On exige de nous que nous soyons à notre place.

— Mais t'as l'essence pour faire cent vingt kilomètres ?

— Cent vingt kilomètres ?

— L'aller-retour ! On va revenir non ?

— Je veux mon jour off.

— Le mieux, ce serait d'aller voir la CPE pour la prévenir.

— Très chère Solange, nous partons à la mer...

— Et pas d'inquiétude, le lycée ne va pas s'écrouler, rien n'explosera à cause de ça... Juste pour nous...

— Remarque il pleut...

— Oui, allons le dire à Solange, j'aimerais trop voir sa tête !

— Ils nous vireront si on fait ça...

— Demain on lui dira qu'on était malade...

— Moi je ne suis pas malade.

— On va arriver, il faut se décider !

— Le contrôle de maths, Carrère a dit qu'il compterait pour le bac blanc...

— C'est de la trigo ?

— Non, juste une fonction.

— En plus, suis certaine que Carrère va reprendre un exercice de l'année dernière.

Nous venons d'entrer dans Carhaix. La voiture d'Hélène est arrêtée au feu rouge du premier carrefour. À droite, la route qui donne sur les grilles du lycée. Tout droit, celle qui mène au centre-ville. À gauche, la rocade et ses panneaux « toutes directions ». Toutes directions vers l'ouest, le bout. Et au bout : Brest même !

Hélène met son clignotant pour tourner à droite. Les terminales sont des incapables. Les terminales sont les plus vieux hommes du monde.

— Arrête-toi là immédiatement !

Ma main s'est posée sur le bras d'Hélène, elle serre sa chair grasse. C'est la main du seconde, la main du sauvage, du singe. Hélène stoppe sa R5 au milieu du carrefour, je ne la laisse pas réfléchir, j'ouvre la portière et sors de la voiture. Claquer la porte, courir au milieu de l'avenue. Pluie qui taquine mon cou. Traverser le terre-plein jusqu'à la rocade. Sourire à la conductrice qui vient de freiner devant moi. M'engager sur la chaussée, me retourner, marcher en arrière. Pouce, bien le tendre.

Il n'est pas question que je laisse des terminales décider de ma vie. Je leur accorde cependant le droit d'être mes prophètes, qu'ils répandent la bonne nouvelle : je suis parti voir la mer.

« Près de la terre basse où l'eau descend »

« Des matelots chantent en dépliant le soir avec leurs voiles »

« La flaque se dessèche quand la mer retire sa langue. Plus rien que la fumée au passage du fond, les dernières lueurs, le cœur. Et l'émotion. »

Je lis Pierre Reverdy, installé dans l'arrière-salle d'une brasserie au Conquet. Autour de moi, il y a quelques familles qui attendent le ferry à destination

d'Ouessant. Je n'ai de l'argent que pour un sandwich et un café. Le pain est humide, le jambon pique. Éclairage de néons, nappes en papier sur des tables métalliques qui passent l'été dehors, mes pieds blessés dans les baskets trempées par la pluie, l'odeur de l'eau de Javel règne.

« Le port s'allonge, le bras se tend vers un autre climat, tous les cadres sont pleins de souvenirs, les rues qui penchent, les toits qui vont dormir.

Et pourtant tout est toujours debout prêt à partir. »

Des dizaines de poèmes avec des titres idiots : « Le bruit des vagues », « Vers la mer », « Vieux port », « Temps de mer »... Comment voulez-vous écrire des poèmes convenables avec des titres pareils ? Reverdy oui. Et soudain un titre magnifique : *La nuit à peine*.

Je ne sais pas écrire sur la mer. Rien que pour définir sa couleur, je manque de mots. Je me rassure en me répétant que les Bretons sont les plus mauvais poètes maritimes du monde. Même Corbière est nul en poèmes de mer. J'avais commencé un truc avec l'idée de la mer comme un granit, genre lave immense, zébrée de mica brillant. Suivaient des considérations sur la mémoire des rochers, et mon cœur balançant au rythme des marées. J'ai tout déchiré dans la voiture du type qui m'a ramené vers les terres. Le type a un peu rigolé en m'observant exploser le morceau de papier où j'avais griffonné depuis le matin, il m'a demandé si c'était une lettre d'amour. Je lui ai répondu que dans un sens oui, on pouvait considérer mon geste comme une rupture. Il n'a pas insisté, ça m'arrangeait, je me voyais mal lui expliquer que je n'écrirais plus jamais une ligne sur la mer, les flots, le littoral et les rivages, les falaises, les baies, marées hautes, marées basses, morte-eau, vague, déferlante, écume, rouleau, plus de houle, de ressac, ni courant chaud, ni Gulf Stream, sirènes, tritons... que j'étais en train de réaliser une importante saignée dans mon vocabulaire.

Il était presque dix-neuf heures quand le type m'a déposé devant l'Intermarché de Rostrenen. Il faisait nuit, début de tempête dans les branches,

les lampadaires tremblaient. Alors que je défaisais ma ceinture de sécurité, il m'a dit qu'il était représentant en charcuterie, et il a esquissé un geste vers moi. J'ai pensé : il veut m'embrasser, je vais me laisser faire, mais en fait il s'est penché entre le siège passager et la banquette arrière, il a ouvert une espèce de glacière dont il a sorti une terrine en céramique blanche.

— Tiens, c'est de la mousse de canard... tu la donneras à ta mère.

— Merci, on adore le canard à la maison.

Le type s'est mis ensuite à manœuvrer bizarrement sur le parking dans des bruits de charrette incongrus, les phares de sa voiture m'ont balayé trois fois avant de disparaître derrière le bosquet secoué d'ifs du rond-point. Une rafale de vent a chassé les nuages, découvrant un ciel crépusculaire. J'ai fait un signe de la main vers la voiture du type, tout en étant convaincu qu'il ne pouvait plus me voir, un signe qui était une vague prière pour le protéger, puis j'ai pris la direction du lotissement avec sa terrine sous le bras. Quand je suis passé devant chez les Le Borgne, je l'ai balancée par-dessus leur haie de lauriers.

J'ai seize ans et vient le temps de l'alcool. Le temps de passer au sexe. Le temps des repas de classe du premier trimestre. Je n'organise rien, je sais juste que nous avons rendez-vous le vendredi 22 décembre dans la pizzeria de Spézet. Veille des vacances de Noël, le lycée nous met à la porte à dix-sept heures. Il n'est pas question de faire un aller-retour à Rostrenen avant de s'asseoir devant notre « quatre saisons ». Je suis à la rue avec Mathieu et Jeanne, sa copine. Je n'ai qu'un pull sur moi, peut-être parce que j'ai oublié mon blouson en quittant la salle de physique, mais je n'en suis pas certain, et je ne peux pas vérifier parce que l'imbécile de concierge a déjà tout fermé à clef, qu'il ne veut pas rouvrir, et que je n'ose pas insister parce qu'il me semble bien que je suis descendu dans le préau avec mon blouson dans la main, j'ai dû le poser sur un banc et un connard l'a emporté comme cadeau de Noël. On fauche vachement dans ce lycée. Daniel qui est carhaisien nous propose d'attendre avec lui dans un bar du centre-ville. Pour qu'on accepte, il nous promet un chauffeur.

— Ma sœur est en fac à Brest, en pharmacie, elle rentre tous les week-ends. Dès qu'elle arrive, elle nous conduira à Spézet.

Nous nous installons sur des tabourets de cuir rouge devant le bar. Le patron de l'Embassy vient à peine d'ouvrir. Nous sommes ses premiers clients. Il ne nous a jamais vus, précise-t-il en prenant notre commande de quatre perroquets. Daniel nous propose de passer chez lui, prendre une douche, se réchauffer, il me semble même qu'il a parlé d'un goûter. Nous refusons. Nous préférons rester boire ici. Il est déçu, il avale son perroquet cul sec, et nous fait promettre de ne pas bouger, qu'il revient vite nous chercher. Il a l'air vraiment paniqué à l'idée qu'on l'abandonne, ça se sent trop qu'il veut jouer avec nous. Francis, le patron qui a décidé de bien nous aimer, nous sert un deuxième perroquet à chacun. Nous parlons de ce que nous allons boire, combien de verres. Jeanne est en avance sur Mathieu et moi, elle possède un historique de cuites impressionnant. Nous buvons un troisième perroquet. Nous parlons des gens de nos classes, nous nous moquons d'Isabelle Quarlier, de Patrice Pédélec et de David Kégou. Puis Jeanne me fait la liste des filles qui aimeraient sortir avec moi. Quand elle a terminé je m'étonne qu'elle ne soit pas sur la liste. Jeanne se penche vers moi, et me roule une pelle. Moi je sors déjà avec toi, déclare-t-elle et Mathieu commande une quatrième tournée de perroquets en rigolant. Nos langues deviennent vertes. Je prends peu à peu conscience que cette fête est comme jouée d'avance, qu'un déroulé des repas de classes existe, une vieille tradition qui se transmet de lycéen breton en lycéen breton. Je suis décidé à suivre le programme. Je me penche vers Mathieu, je lui roule une pelle. Le geste plaît à Francis qui nous épie à l'autre bout du bar. Il plaît aussi à Jeanne. Elle rapproche sa bouche. S'embrasser à trois. Nos dents se cognent. Nos lèvres se gobent. Tendre la langue, fouiller partout. Francis revient avec six verres, il annonce qu'il nous offre la cinquième tournée. Derrière nous, le pub s'est un peu rempli. Un groupe de premières dans la salle du fond. Quelques employés qui sortent du bureau. Une femme qui boit du thé. Jeanne murmure à nos oreilles qu'elle nous trouve beaux, elle dit qu'elle nous aime que jamais elle ne

nous quittera, et elle nous invite à prendre nos verres et à trinquer en hurlant : « J'emmerde le toubib ! » Nous avalons nos perroquets. Et ressaisissons immédiatement l'autre verre plein devant nous. Mathieu fait un drôle de geste, le coude en arrière en beuglant : « Remembrement, ah tiens ! » Nous ne comprenons rien. Il nous apprend, il dit que les jours de foirail, dans les bars de Rostrenen, on croise des paysans qui boivent en se plaignant du remembrement, il dit qu'au moment de trinquer il faut bien lancer le coude en arrière, et secouer la tête en soupirant. Nous l'imitons, et vidons nos verres et Jeanne ne peut plus vraiment s'arrêter de rire. Daniel a posé une main sur mon épaule, il sent l'eau de Cologne, il est rassuré de nous trouver là, peut-être moins de notre état. Il commence à dire qu'il faudra se tenir quand nous serons dans la voiture de sa sœur. Nous le faisons taire en le faisant boire. Nous lui commandons ses cinq perroquets de retard. Il bave un peu sur sa chemise propre. Nous lui apprenons « remembrement ! ». Un homme assis au bar à côté de nous est en grande conversation avec Francis, tout sourire. Daniel nous apprend que c'est le maire de Carhaix, un pédéré paraît-il. L'homme se lève et se dirige vers les toilettes. J'entraîne Mathieu avec moi, nous le suivons. Francis nous lance un regard noir. L'homme s'est installé devant les pissotières. Nous nous mettons aux places libres à côté. Nous dégrafons nos pantalons et les laissons tomber sur les mollets, on fait la même chose de nos boxers. On pisse cul nu, désinvoltes, les jambes exagérément écartées. L'homme semble paniqué, il n'ose rien dire. Mathieu se penche vers moi, nous nous roulons des pelles. L'homme remballé son matériel et se dirige vers la sortie. On se rhabille à notre tour, nous sommes très fiers de nous. En sortant des toilettes, une fille du groupe des premières nous interpelle, elle nous demande où se passe notre repas de classe.

— Spézet.

— Vous allez à L'Étoile, c'est nul comme boîte, personne, faut venir au Kreisker à Landelau.

— On n'a pas de voiture.

— Je peux vous conduire.

— On va réfléchir.

On se rassoit sur nos tabourets et on raconte nos méfaits. On raconte fort, Francis entend tout, il nous sermonne, nous reproche surtout de ne pas l'avoir prévenu, qu'il aurait pu prendre des photos, air de complicité affichée, assurance qu'un soir nous tomberons dans son lit, il est patient et lâche. Sur le bar, il y a des nouveaux perroquets que nous a commandés Jeanne. Mathieu la remercie en l'embrassant. Je sens que Daniel n'attend que ça, alors je l'embrasse aussi. Il a un goût de menthe dans la bouche. Il s'agrippe à mes oreilles comme à une bouée. Francis gueule que c'est pas un bordel son bar, puis il parle à quelqu'un que nous ne connaissons pas, en disant que des secondes comme ça, il n'en avait jamais vu. Une fille un peu plus âgée vient de faire son entrée, une étudiante, une amie de la sœur de Daniel. Il se lève pour lui parler, en fait il se met au garde à vous, et avec sa main, il n'arrête pas de se recoiffer.

Ce soir-là, je limerai Daniel dans la voiture de sa sœur. Nous jouirons vite et ensuite, nous n'aurons plus grand-chose à nous dire. Il me semble que cela m'aura plus plu qu'à lui.

J'écris « j'ai seize ans » et voilà que ma mémoire s'emballe. Les pages s'amassent, comme si je n'étais jamais sorti de ma chambre de lycéen, qu'elle demeurerait le seul endroit exact de ma vie. Il n'est pas inutile de se souvenir, pas désagréable de se leurrer, croire que la mémoire n'invente rien, mais je sais que cela ne m'aidera pas à résoudre mes soucis d'homme punaisé. Toutes les adolescences se ressemblent, qu'on les envisage d'un ton paradeur ou geignard, elles disent toutes l'obsession sexuelle, le désœuvrement, l'amitié et l'existence par morceaux. La mienne s'est jouée entre un cimetière et des corps remplis d'alcool, elle fut souvent immobile et sinistre, souvent alerte et vicieuse. C'était une adolescence bretonne, orpheline, hétérosexuelle, homosexuelle, soit. Elle était aussi enthousiaste : dès que je couchais avec une fille, je ne rêvais que

d'une chose, qu'elle tombe enceinte de moi. Plus j'excitais mes sens, plus je m'impatientais d'être père. Et quand j'ai admis qu'à mes yeux l'homosexualité était l'aventure la plus stimulante, jamais je n'ai attaché à ce constat le renoncement à la paternité. Jamais je ne me suis résigné, dit que c'était le prix à payer. Non, je me lançais dans la vie avec le double espoir d'enculer tous les garçons de la terre et de vivre entouré de mes enfants. Au milieu des rues ensoleillées, j'avançais au galop, droit et souriant, sans me tourmenter à l'idée que l'ombre qui se pressait devant moi était peut-être un intersigne.



9.

J'étais ce midi voisin d'une table de quatre convives, une femme et trois hommes, ils avaient autour de la trentaine, portaient des cravates pour deux d'entre eux, regardaient et commentaient une vidéo sur un téléphone, s'interrogeaient sur ce qu'ils mangeaient, parlaient – n'importe comment –, de la manière dont on pouvait pêcher des couteaux sur les plages l'été, conseillaient à l'un d'eux de ne pas mordre dans le beignet de calamar parce qu'il y avait du chorizo dedans, blaguaient à l'idée que c'était peut-être du « chorizo de poulet », ricanaient, puis l'un des cravatés a repéré le patron qui servait une table à côté, il lui a désigné une corbeille de pain à moitié vide et élevant la voix : « Vous serez gentil... » Les mots se sont regroupés, dressés dans leur suffisance, et comme un bras, ils sont venus balayer ma tête, bousculer ma table, les mots ont défait en moi ce qui n'était pas si entier, ils se sont engouffrés furieusement dans les trous, les peurs, les fatigues de mon corps fêlé, ils m'ont volé en éclats. J'ai poussé un cri bref, une explosion, qui fit régner le silence quelques secondes dans le restaurant. Mon cri avait été une manifestation trop soudaine pour signifier quelque chose, mon regard en revanche, pointé sur eux, fixé, ne pouvait être interprété par mes voisins que comme une déclaration de guerre. Je ne l'ai pas menée cette guerre, je me suis levé immédiatement, ai quitté la table, me suis excusé auprès du patron en réglant ce que je devais, et suis parti me calmer dans la rue.

Mais je ne me calmais pas, j'étais à l'image de ces gens dérangés qui vocifèrent contre un monde qu'ils ne semblent plus capables d'habiter, ces solitaires qui, dans tous les quartiers de toutes les villes, hurlent des heures que l'existence est impossible, que ça va mal finir, que quelque chose menace, quelque chose de terrible et qu'ils sont les seuls à savoir, et quand nous approchons d'eux, quand nous posons une main sur leur épaule, ils se figent, crispés nous donnent un regard vide, effrayé, un regard d'enfant convoqué au tableau et qui ne comprend pas ce qu'on attend de lui. Que m'arrive-t-il ? Suis-je devenu cet homme qui fulmine et s'agite et pousse des cris qui ne s'adressent qu'à lui ? Pourquoi suis-je si vulnérable, démoli par cette phrase anodine, plein d'une colère excessive, convaincu que si je reste proche de certaines personnes, je vais claquer entre leurs doigts ? Depuis quand suis-je malmené par ces sentiments contraires qui me font à la fois emporté et étranger à moi-même, m'agitant comme si je n'avais pas dormi depuis une semaine entière, me terrassant comme si j'étais à bout de course ?

« Vous serez gentil » de mettre à ma disposition, d'ouvrir la porte, de me laisser passer, de nous apporter une autre bouteille, l'addition, nos manteaux, de regagner votre siège. « Vous serez gentil » de ne pas contredire l'autorité que j'ai sur vous, de vous incliner, de sourire à votre asservissement. Condescendance, pouvoir satisfait sous la grimace de l'agréable. Dans les familles aussi, ce ton de grand-mère pour réclamer aux enfants de vider le lave-vaisselle, de rapprocher un cendrier, un portable, une télécommande, « tu seras gentil ».

Après tout, qu'ai-je à lui reprocher à ce « vous serez gentil », ce n'est qu'une variante du « s'il vous plaît », une association rapide, un aplomb, vous pouvez avoir confiance, nous vous décernerons la médaille du mérite à peine le service réclamé ? Non, bien sûr que non, tout « s'il vous plaît » doute, même un peu, même hypocritement, il s'interroge sur l'issue de sa demande, il attend, il espère, il fait comme si on pouvait refuser d'obtempérer, il prie, il respire

l'incertitude, quand le « vous serez gentil » est un rappel à l'ordre, assuré de sa domination, il s'en régale d'avance de toute cette gentillesse qui l'attend, il sait que nous n'avons pas le choix, parce que refuser c'est lui déclarer la guerre sans être armé pour la faire, c'est annoncer sa défaite.

Le punaiseur et le chien semblaient avoir réveillé chez moi un don pour la plainte furieuse. Pourtant, j'étais le premier à détruire sans tapage nombre de ceux que je croisais, les estimant imbéciles, déplacés, pas à la hauteur, défaillants, n'étais-je pas engagé moi aussi dans une bagarre où quotidiennement je tenais à montrer que je n'étais pas dupe ? « Vous serez gentil de ne pas me prendre pour un con »... Soit, mais je n'ai pas le souvenir d'avoir une fois interpellé quelqu'un, un inconnu, avec un « vous serez gentil », jamais je ne me suis senti autorisé à signaler que j'étais le garant du maintien de l'ordre, le supérieur qui tenait l'autre à l'œil, jamais je ne me suis accordé le droit de croiser les jambes et faire reposer mes pieds sur la tête de quelqu'un.

Je ne me le suis tout simplement pas permis. Concentré sur autre chose, travaillant depuis une autre vue, m'efforçant de me tenir convenablement plutôt que prétendant veiller à la tenue de ceux qui m'entouraient. Sur le territoire familial, amical, professionnel, je n'ai finalement cessé de montrer que je n'étais pas à craindre, j'ai anticipé les éventuelles remarques de bonne conduite, j'ai toléré ma surveillance, approuvé que j'étais un cas. Je serai gentil, je ne gâcherai pas la promesse qu'on a placée en moi, je serai gentil et vivrai mes désirs loyalement, bien sûr, il n'était question que de ça, on pouvait compter sur ma discrétion, inutile de me le redire, d'accord pour que certaines heures de ma vie n'appartiennent pas à la vie, inutile de s'inquiéter, on pouvait m'oublier, j'ai consenti, obéi. Pourtant dernièrement, il m'a semblé que certains insistaient, les voix reviennent, régulièrement s'élèvent, comme des vents mécaniques dans des ruines qu'on visite, et même lorsque les voix ne s'adressent pas à moi, qu'elles parlent à d'autres personnes, qu'elles ne disent rien de mon cas, qu'elles disent au jour le jour le pouvoir reconnu, la marque

des puissants sur les impuissants, l'exaspération de ceux qui réclament la gentillesse, je ne peux ignorer qu'elles me ciblent, c'est à moi qu'elles veulent faire entendre raison, je ne peux éviter qu'elles me récitent mes droits et devoirs, « vous serez gentil de ne pas l'oublier, vous serez gentil de respecter vos engagements », les voix regrettent d'avoir à le répéter, il semblait que c'était entendu, mais non, voilà pourquoi cent fois elles m'expliquent la règle...

— Mais je l'ai suivie la règle !

La loi tacite...

— Me reprochait-on d'avoir été un homosexuel non intégré ? Agressif ? Trop visible ? Prosélyte ?

Le contrat...

— N'étais-je pas un homosexuel sans histoire ?

Cent fois, elles prennent la peine de me faire la remarque, parce que je feins de ne pas comprendre de quoi il est question, je feins l'innocence, je m'aveugle, je ruse, je veux duper mon monde, cent fois, c'est incontestable, la trahison, l'infraction, « vous n'êtes pas resté à votre place », il faut prononcer les mots cette centième fois comme une sentence, haut et fort : « VOUS SEREZ GENTIL DE NE PAS FAIRE D'ENFANT. »

10.

La mère de ma fille fait défiler sur l'écran de son ordinateur la liste des centres de vacances de la ville de Paris, elle commente chaque destination, elle semble connaître par cœur les activités qui y sont proposées, de toute évidence elle a étudié le site attentivement avec notre fille, mais elle tient à me donner la possibilité d'avoir un avis, je peux choisir, cette affaire n'est pas censée se décider sans moi, et effectivement, en tant qu'ancien directeur de centre de vacances j'ai un avis, un avis assez négatif sur toutes ces activités exceptionnelles, toutes ces offres spectaculaires qui ne me semblent pas reposer sur des projets pédagogiques sérieux, et je devrais ricaner, soupirer, me plaindre que rien dans cette liste n'évoque l'éducation nouvelle, le temps béni des amicales laïques, je devrais tout chipoter, remettre sur le tapis les Éclaireurs de France, mais au lieu de ça, je murmure avec un grand sourire qu'on a déposé une merde devant ma porte.

— Quand ?

— Il y a une semaine... c'est rien, ça doit être des enfants de l'immeuble.

— Tu en as parlé à Orange ?

— Toi aussi tu l'appelles Orange ?

— Tu sais à force, je me suis habituée, maintenant ça me vient naturellement.

— Mais elle m’a dit que c’était une vieille histoire ces surnoms, qu’Emma et elle ne les utilisaient plus depuis longtemps.

— Elle t’a dit ça ?

— Oui, elle était très affirmative.

— Ah bon, elle craint peut-être que ça ne te plaise pas, elle fait comme si ce n’était pas vrai... Mais tu as découvert qui avait fait le coup ?

— Non. Je n’ai pas cherché. Je n’ai pas pris ça au sérieux.

— T’en as parlé à la gardienne ?

— Même pas.

— Tu devrais.

— Tu crois que quelqu’un pourrait chercher à me nuire ?

— Il faudrait déjà savoir si d’autres voisins ont subi la même mésaventure.

— J’avoue que cela m’a produit le même effet qu’une lettre anonyme.

— Et ça t’inquiète ?

— Non, pas vraiment... Je me dis que c’est peut-être un dommage collatéral de la Manif pour tous, il doit y avoir un excité qui a repéré ma situation, il fait sa petite croisade.

— Ou bien c’est juste une connerie de gamins comme tu disais.

— Exactement.

— Qu’est-ce que tu penses de « Tes vacances à dos d’âne » ?

Je pense qu’il est raisonnable de me taire, qu’affoler sa famille n’est pas la tâche prioritaire d’un père. Un père se doit de ne pas montrer qu’il a peur, il se doit de protéger les siens sans les alarmer. Un père, un vrai, ne s’encombre pas d’angoisses inutiles, il est pilier, arbre, abri, droit, clair, solide, plein, doux, tendre, juste, drôle, il ne tremble pas comme un crétin devant une contrepèterie ou une merde ou une conversation de bistrot. Je pense que j’ai consacré trop d’heures à cette affaire, ce n’est pas une affaire, ce sont des blagues, des querelles de voisinage, des commérages. J’ai une famille sur qui veiller, un film à faire, des amis avec qui m’amuser. Je pense que je suis chanceux, privilégié. J’ai réussi à m’inventer une vie qui s’accorde à mes désirs.

Il ne s'agit pas d'être fier, de pérorer, mais il serait temps de profiter un peu de la douceur que m'apporte cette réussite. Et je pense au soir où j'ai proposé à cette femme de devenir parent avec moi. Ce n'était pas rien que cette demande, aussi émouvante et inquiète qu'une demande en mariage, mais aussi plus solennelle, plus folle, plus insolente. Et je me dis qu'il a fallu une assurance, un esprit de vraie liberté à cette femme pour me dire oui. Nous n'étions pas amants, ni amoureux, nous étions amis et ce projet que nous nous sommes offerts, nous avons chacun œuvré pour qu'il se présente de la manière la plus modeste, la moins fanfaronne, la plus simple possible. Sur son « oui » nous avons construit une histoire sincère, exempte de tout artifice, de toute hypocrisie. Attentifs l'un à l'autre, loyaux forcément, nous nous sommes affranchis des lois de l'imitation, nous avons échappé à ce qu'on nous avait enseigné, refusant l'invitation à un sens prescrit. Ce n'était pas rien de communiquer ensuite notre décision, en parler aux parents, aux amis, ne pas leur demander leur avis, mais les prévenir que quelque chose était en route, une nouvelle fiction, avec laquelle ils devraient désormais s'accorder. Je pense aux jours où nous nous rejoignons pour essayer de faire un enfant. J'imagine que nous nous préparions chacun de notre côté. Je me souviens que ma grande peur, c'était plus qu'une peur, un désarroi, était d'avoir été contaminé par le sida entre deux de nos rendez-vous. Je multipliais les tests de dépistage, je m'astreignais à limiter les risques, limiter les amants, convaincu malgré tout que je ne pouvais pas me protéger absolument, qu'un préservatif pouvait se fendre, une plaie invisible dans ma bouche, irrésolu à choisir l'abstinence. J'avais trente-deux ans, puis trente-trois, c'étaient des années où je plaisais facilement, des années sans histoire d'amour mais pas sans nuit d'amour. Depuis mes quinze ans, j'avais été instruit à considérer le sperme comme la matière redoutable, celle qui condamnait à mort, une mort créée par moi et par les autres et si facilement transmise. Je devais tout désapprendre, à la fatalité substituer la chance ; mais je ne me défaisais pas de l'idée que cette fois, le sida ne me raterait pas, il viendrait se loger dans mon corps au moment où je

m'étais engagé auprès d'une femme à l'imprudence nécessaire, le rapport hasardeux absolu, celui qui devait nous permettre de procréer. Les rendez-vous mensuels s'enchaînaient, et la terreur de tout détruire me rendait de plus en plus débile, incertain, ma logique déraillait : je n'étais pas en train de donner la vie, j'étais l'acteur d'un anéantissement, je répandais la mort. Perdu... Le mot s'était installé en moi, il résonnait. Il y avait en moi quelqu'un qui criait « au secours » et c'était un enfant perdu. Je ne cessais de faire défiler dans ma tête les fous de ma famille, la sœur de ma mère, la mère de ma mère, les oncles suicidés, le poison qui circulait dans nos corps à peau mate, une ronde des fous, une ronde des morts. C'était écrit dans mon sang, je ne devais pas faire bourgeonner ma branche. Tailler net, bouchon de cire. J'avais toutes les dispositions pour réussir l'impasse reproductive. J'étais fou comme eux, c'était écrit et depuis si longtemps.

J'ai onze ans, je suis comme les idiots que je croise le jour de marché, qui bavent et boitent, et veulent m'embrasser et c'est mon père qui me l'apprend. Lotissement des Espaces Verts. J'occupe le bout de la table sous la fenêtre à trois carreaux, à portée de la main de mon père. La main de mon père ne bouge pas, ses yeux fixes, sa bouche aux lèvres minuscules qui me demande si c'est ça que je veux, être un fou toute ma vie, si c'est bien de ça qu'on parle, ma vocation ? Ma sœur ricane. Ou bien c'est terminé, on n'entend plus parler de moi, ou bien ça continue, ça se confirme que je suis fou et donc dès demain, je pars à Plouguernével. On dit « Plouc ». La bouche de mon père dit Plouc. « Je vais te mettre à Plouc avec les zinzins. » Plouc c'est l'asile, l'hôpital psychiatrique, son mur interminable qui longe la nationale, c'est le car qui le mardi déverse les idiots sur la place du marché, c'est très sérieux, répète mon père, je te mets à Plouc et ils te soignent, ça se soigne tu sais. Ma mère tourne par moments sa tête vers moi, regard narquois, elle m'avait averti, maintenant elle ne peut plus rien faire pour moi, elle demande à ma sœur de débarrasser. Mon père attend une réponse. C'est un dimanche d'automne, on a retapissé le séjour une semaine auparavant, l'odeur de colle nous envahit, le jour nous

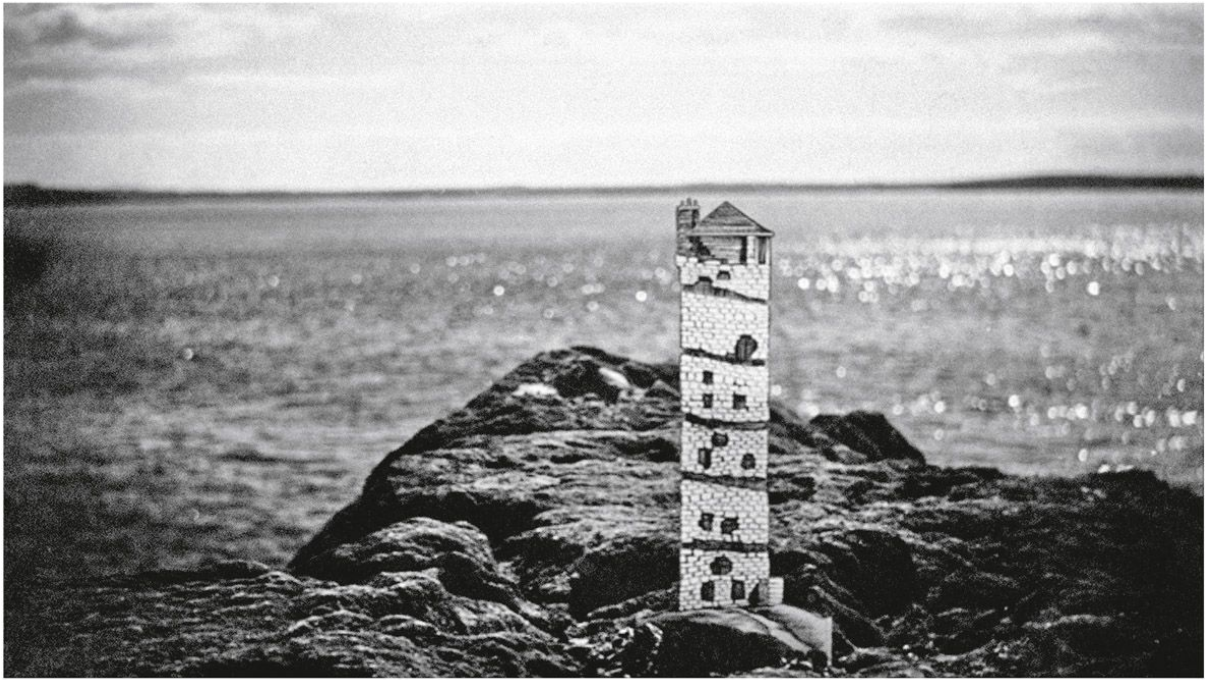
éclaire de manière inhabituelle, une pièce neuve, étrangère, nous ne sommes plus vraiment chez nous. Je suis fou aux yeux de mon père, mais ce n'est pas de la folie héréditaire, celle qui prospère du côté de ma mère, ce n'est pas une question de sang pourri, de constitution nerveuse défaillante, si je suis fou à ses yeux, c'est parce que je suis un enfant homosexuel. Il le voit, il ne voit plus que ça quand il me croise dans la maison.

Vingt ans après, j'ai rendez-vous chaque mois avec une femme pour faire un enfant, chaque mois passer outre le regard brutal de mon père. Outre mon appartenance à ce que l'on désignait comme « le groupe à risques ». Outre l'évidence que les gens de ce groupe ne devraient pas se permettre de faire des enfants. Ils pouvaient s'efforcer de rester en vie, ne pas se contaminer les uns les autres, mais en aucun cas on ne comptait sur eux pour repeupler le pays.

Pourtant c'est arrivé, un matin mon amie me prévient, elle pense que c'est arrivé, son corps s'est mis en marche. Aussitôt les cauchemars, les tourments, l'effroi aiguisé comme une exécution capitale, tout a disparu sous terre, soleil et eau, tout s'est aplati, labouré, semé, germé. Vert, vent, tout a fleuri.

Comme nous n'habitions pas ensemble, nous avons pensé qu'il serait bienvenu de préparer la naissance avec des séances d'haptonomie. *Gestes du père et de la mère sur le ventre, le bébé reçoit des signes d'amour et rentre en communication avec ses parents*, c'était le programme. Mais nous étions des parents timides, empruntés, sensiblement effrayés à l'idée de mettre l'autre mal à l'aise par une main trop doucement posée, qui aurait pu se lire comme une caresse. La sage-femme m'encourageait à exercer des pressions sur le ventre arrondi, d'accompagner mes gestes par des paroles « d'infinie tendresse... Les voix graves, vous savez, sont particulièrement bien transmises à travers le liquide amniotique... » Je n'en doutais pas, mais il n'était pas question que je m'exprime aussi impudiquement en public, et ma main avançait vers la peau tendue, et je cherchais le regard de la future mère de ma fille, je tenais à m'excuser de ce que j'étais en train de me

permettre et m'excuser aussi de ma résistance flagrante à tisser des liens profonds avec ce bébé qu'elle attendait, et dans l'impasse de mes intentions, dans l'incapacité de prendre finalement au sérieux cette situation, ma main a fini par se précipiter vers ses hanches, et je me suis mise à la chatouiller, et nous avons ri ensemble, libérés, complices jusqu'au moment où la sage-femme a hurlé que non, il n'en était pas question, pas ça, et elle s'est mise à parler moins fort et plus lentement pour me faire entendre combien j'étais un père lamentable, agressif, combien ce chatouillis était une attaque envers le bébé, envers sa mère. Nous avons voulu la calmer gentiment, expliquer notre situation, l'amitié qui fondait notre lien, l'embarras que pouvaient provoquer les attitudes sensuelles dans laquelle elle cherchait à nous placer. Mais sans me quitter du regard, la sage-femme a tenu à se débarrasser au plus vite de la conversation que nous menions, sa main agitée répétant qu'elle avait compris, qu'elle n'avait pas besoin d'en savoir plus, que ça ne la regardait pas, puis sa main a agrippé mon poignet, elle m'a entraîné de force vers le ventre, il n'était plus question d'infinie tendresse, elle faisait son travail, elle aurait aimé que je le respecte ce travail.



Ma peau contre la peau de la future mère de ma fille, et la peau de la sage-femme, sa paume humide qui appuie sur le dos de ma main, ces doigts coupants comme des ongles, elle me guide, elle m'oblige à appuyer plus fort, dans la région du bas-ventre, ma main s'enfonce presque, ma docilité à cette femme commence à m'énerver et je sens alors un déplacement, comme des galets dans une rivière qui roulent sous les pieds, et une forme, un poids vient se caler contre ma main, poisson, chat qui se blottit là, chaleur douce, si douce, j'oublie mon énervement, j'oublie le visage de la sage-femme, son visage crispé, sourcils bas, bouche fermée, son air concerné, mais par quoi, par quelle pensée ? Elle semble voir autre chose en nous que des futurs parents qui préparent un accouchement, elle est plus forte que nous, elle voit après la naissance de cet enfant qui est en train de remuer des épaules sous ma main, elle a l'image de notre famille en tête, l'image lui déplaît, et elle relève la main brusquement, emportant la mienne avec elle, elle coupe court, elle estime avoir fait son travail, mais elle n'ira pas plus loin, elle va s'asseoir derrière son bureau, elle se tait d'abord puis annonce que c'est fini, la séance est terminée, on peut se

rhabiller, mais elle ne peut pas se retenir, elle tient à nous informer, elle tient à exprimer un avis, ce n'est pas possible pour elle de ne pas réagir, alors elle ajoute que ce n'est pas une bonne idée pour nous l'haptonomie, elle ajoute : « Normalement ce sont des signes d'amour... », et elle ne dit plus rien, rien que son écœurement.

— Je pense que ce séjour à dos d'âne est parfait. C'est itinérant, ils ne devraient pas leur faire consommer de l'activité...

— C'est son choix numéro un, j'appellerai demain pour vérifier qu'il reste des places.

— Tu n'as pas oublié que je pars quatre jours la semaine prochaine ?

— Non c'est bon, à partir de mardi elle est chez moi. Tu atterris à quelle heure samedi ?

— Dans la matinée.

— On peut dîner tous les trois le soir si ça te va.

— Très bien.

Mon amie referme l'écran de son ordinateur. Je n'ai pas de raison de m'attarder, il est encore temps pour assister à la dernière séance au MK2 Quai-de-Seine, je ne suis pas allé beaucoup au cinéma récemment ; étant en période de préparation pour mon prochain tournage, je renâcle à voir les films des autres, je vais profiter de l'occasion, de ma soirée libre, je vais m'éclipser, je suis décidé, un baiser à ma fille qui dort déjà dans sa chambre et je file, je suis décidé pourtant me voilà, enfilant mon manteau d'un geste désinvolte, porte ouverte, presque sur le palier et questionnant mon amie.

— Tu ne regrettes pas toi qu'on ait fait un enfant ensemble ?

Elle sourit, elle me dit que vraiment non, que notre situation lui va très bien, et comme je me sens tellement nu soudain, lourd, imbécile, je ne la laisse pas débiter une deuxième phrase qui pourrait sonner comme un argument, non, pas un argument, disons un témoignage d'affection, et je m'affole, je répète que je vais louper ma séance, que moi aussi je suis très heureux, qu'on

peut être fiers de nous, elle n'est pas trop ratée cette enfant, et je promets, je téléphonerai avant de partir, et je souhaite une bonne nuit, j'espère qu'il sera bien ce film, et disparaiss dans l'ascenseur.

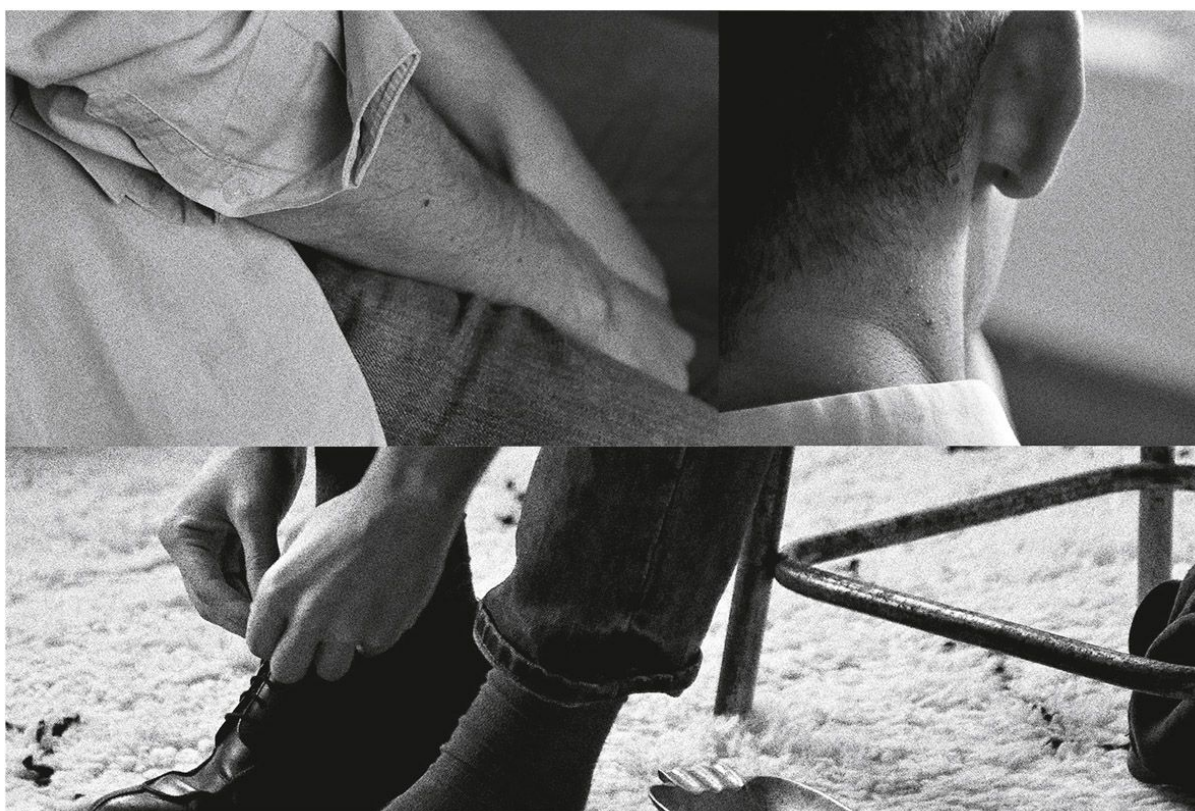
Boulevard de La Villette, il pleut sur les prostituées chinoises, elles protègent leurs coiffures lissées avec des petits sacs en plastique qu'elles tiennent au-dessus de leurs têtes. Je vais remonter jusqu'à Stalingrad à pied, un peu d'exercice sera profitable.

OceanofPDF.com

11.

Dans la file d'attente devant la caisse, j'ai vite repéré Benjamin. Il est accompagné d'un garçon de nos âges, les cheveux très courts, des épaules de nageur, un blouson de cuir vert d'eau, sourire américain, relâché. Je n'ai pas douté un instant que ces deux-là étaient amants et je me suis étonné de ne ressentir aucune jalousie, j'étais heureux pour lui, sincèrement, je priais juste qu'il ne se retourne pas, je ne voulais pas être présenté. Benjamin semblait avoir minci, ça ne lui allait pas vraiment. Ils s'éloignèrent vers le premier étage quand j'approchais pour payer ma place. J'étais sauvé. Sauf qu'ils se sont arrêtés sur le palier des machines à pop-corn et cette pause a aboli la distance qui nous séparait et, alors que je montais à mon tour les escaliers, il nous fut impossible de ne pas nous croiser. Nous saluer. Embrasser ce garçon qui devait en fait avoir dix ans de moins que nous et sentait bon. Je n'ai pas pu m'empêcher de faire remarquer qu'il était interdit de manger au cinéma, Benjamin n'a pas pu s'empêcher de se plaindre comme c'était chiant d'aller au cinéma avec moi, petits rires inutiles, puis il m'a demandé des nouvelles de ma fille, et nous avançons tous dans la même direction, et j'ai angoissé : avaient-ils choisi le même film que moi ? Non, ce n'était pas le goût de Benjamin, mais malgré tout si c'était le cas, comment m'asseoir à côté d'eux sans mourir pour de vrai ? Je devais anticiper, les interroger sur ce qu'ils allaient voir. C'était bien mon film, et ils m'ont interrogé à leur tour, j'ai bafouillé, j'ai répondu que moi

c'était la salle juste à côté, la 6, voilà la salle 6, et qu'ils n'avaient pas intérêt à faire du bruit en grignotant leurs saloperies parce que l'insonorisation de ce cinéma était plutôt défailante, il n'était pas question qu'ils me pourrissent ma séance, petits rires inutiles, Benjamin a eu l'air surpris, il a insisté, quel film allais-je voir ? J'ai pris une drôle de voix, un accent mal imité de fantôme ou de castor enroué, c'est le fameux film de la salle 6, allez bonne projection les gars, oui c'est bien moi qui ai prononcé « les gars », puis j'ai franchi avec précipitation la porte battante sans réussir à lire sur le petit tableau de leds rouge le titre du film qui m'était destiné.









Je me suis assis en bout de rangée, exténué. Il n'y avait presque personne dans cette salle. Je me suis penché vers une étudiante devant moi, je me suis excusé, je voulais savoir si c'était bien la salle pour... J'ai laissé les points de suspension enfler entre nous.

— C'est pour *Alibi.com*...

— Parfait, je vous remercie.

Connard de Benjamin.

Nous nous sommes rencontrés un mois avant la naissance de ma fille. Après plusieurs nuits occupées à baiser, nous nous sommes trouvé du charme l'un à l'autre, une certaine tendresse s'est installée, quatre ans avaient passé quand j'ai annoncé que notre histoire manquait à mes yeux d'un peu d'amour. Depuis, nous nous étions rarement croisés.

Mon téléphone a vibré. J'avais reçu un texto de Benjamin, il me proposait qu'on se retrouve dans trois minutes aux toilettes du couloir. Le coquin. J'ai commencé à calculer le temps qu'il me faudrait pour le rejoindre, je ne voulais pas arriver le premier, et puis je fantasmais Benjamin déjà installé, debout face au mur dans un des cabinets, porte entrouverte, son pantalon baissé à mi-cuisse, les fesses cambrées, c'était le genre de petite mise en scène qui nous plaisait lorsque nous étions ensemble, mais j'étais préoccupé de n'avoir sur moi ni gel, ni préservatif, j'imaginais Benjamin dans la même situation, peut-être alors qu'il aurait préféré se mettre à genoux, qu'il ne désirait que sentir mon sexe dans sa bouche, sa gorge, sur ses joues et ses paupières, il était temps d'y aller, les trois minutes étaient largement écoulées, peut-être que ne me voyant pas venir, Benjamin serait retourné s'installer auprès de son amant aux cheveux courts, je devais me dépêcher, j'ai remonté l'allée en courant, porte battante, couloir, toilettes. Benjamin était debout face au lavabo, il se lavait les mains. Il a parlé en direction de mon reflet dans le miroir qui lui faisait face.

— Je voulais pas t'embarrasser devant Kevin, oui il s'appelle Kevin et je ne t'autorise évidemment pas à faire le moindre commentaire, ni sur son prénom, ni sur son âge, mais bref, toi, tu vas comment ? T'as l'air très soucieux, t'as mauvaise mine, tu as des problèmes ?

— Non... Pourquoi j'aurais des problèmes ?

— Je sais pas, je me suis dit que peut-être dans ton travail ou bien...

— Ça va, je tourne bientôt, au printemps, là dans trois semaines.

Benjamin fait demi-tour vers moi, les mains en l'air, mouillées, sourire satisfait.

— Ah mais c'est une bonne nouvelle, je suis content pour toi.

Ton paternel, il me pousse un peu pour accéder au séchoir dont le moteur se met en marche et m'oblige à parler plus fort que je ne le souhaiterais.

— Tu voulais seulement savoir comment j'allais...

— Oui.

— Et maintenant tu vas retrouver Kevin ?

- Oui, je peux pas rester longtemps. Mais j'étais content de te voir.
- D'accord. File, il doit s'impatienter.
- C'est sec. Parfaitement sec. Je suis content que tu ailles bien.
- Tu es un garçon très sec et très content, dis-moi.
- On ne va pas commencer...

Benjamin s'est sauvé. Je suis revenu voir le film que je ne voulais pas voir.

On est toujours entré et sorti de ma chambre avec facilité. Toujours on s'est allongé à mes côtés pour ensuite m'abandonner seul dans mon lit. On a su où me trouver et où me quitter. On n'a jamais douté que je ne partirais pas d'où on m'avait laissé. On ne m'a pas donné la possibilité de dégager de chez moi. On n'a pas cherché à me faire voyager. On est venu me rendre visite toute ma vie. Auprès de moi on s'est installé pour un moment. On a profité de mes affaires et de la chaleur qui régnait. On m'a fixé. Je n'ai rien connu de la vie des autres quand ils n'étaient pas assis au bord de mon lit, ils n'ont jamais tenu à m'en faire part. On m'a entretenu dans l'idée qu'ils n'existaient qu'à mes côtés, jusqu'au jour où tous sont partis retrouver leurs vies sans moi. J'ai vécu avec les autres comme mon père dans sa tombe a vécu avec moi. Et je crains qu'un soir où je serai mort déjà, ma fille vienne me voir dans ma chambre. Elle voudra savoir si je vais mieux et si je pense qu'il neigera la nuit prochaine et si elle tiendra jusqu'au matin et d'autres choses inutiles auxquelles je serai bien incapable de répondre avec mon cerveau éteint. Puis elle se déshabillera un peu et entrera dans mon lit. Ses pieds seront froids. Elle sera inquiète. Nous serons fin décembre. Son visage ne ressemblera pas vraiment à celui qu'elle a aujourd'hui. Elle me parlera d'une voix à peine audible et très vite. Elle ne prendra pas le ton de la prière. Elle ne sera pas tant décidée que ça à ce que je l'écoute. Je m'efforcerai de ne pas faire attention à elle. Je la laisserai s'approcher. Elle me redira combien elle est émue à l'idée que je dois être gelé et si profondément seul et ce sera comme le prologue d'une conversation qu'elle hésiterait à avoir avec moi. Puis brusquement son corps se regroupera et en une pirouette, elle s'assiera sur le bord du lit. Elle tendra ses pieds nus vers le

parquet. Elle se plaindra que ce n'est pas possible : elle ne peut pas continuer à me rendre visite pour rien, hiver comme été, elle dira « pour rien », parce que je n'étais tout de même pas grand-chose, je pouvais l'admettre, je n'étais même pas un ami pour elle, d'ailleurs à quoi lui aurait servi mon amitié ? Elle avait beau croire à l'éternité, elle se trouvait bien seule à saigner sur terre, puis elle m'expliquera que j'avais été comme ces pères qui s'endorment dans les cafés pour ne pas rentrer chez eux, que je n'avais pas été un père réel, un père réel ne meurt pas si facilement. Je ne tenterai pas de me défendre. Je la regarderai se rhabiller dans le silence. Elle quittera la chambre sans s'occuper du lit défait. Je continuerai à être mort.



12.

Ma petite Orange,

Cette lettre n'est pas pour toi, je te l'adresse mais je ne te la donnerai pas à lire, pas maintenant. D'abord parce que je me suis toujours méfié des parents qui s'adressent trop sérieusement à leur enfant, c'est tellement facile en tant qu'adulte d'adopter un ton solennel et de lever le rideau au moment juste, le moment qui doit changer les choses, celui où la vérité auparavant dissimulée doit se révéler. Je suis pour des méthodes moins spectaculaires, pour que la vérité advienne peu à peu, jour après jour, et pas lors de cérémonies dont on a réglé le protocole. Je suis pour les multiples prises de parole, les mots éparpillés, les mots frais, taquins, doux, curieux qui ruissellent chaque soir, au dîner, au coucher, au retour de l'école, une suite disparate d'interventions, petites touches légères qui finissent par composer un motif, un sens vivant et diffus, une chanson commune qu'on partage. L'autre raison, c'est que je ne suis sûr de rien en ce moment de ce que je pense et écris, je change de point de vue constamment, or tu n'as pas l'âge encore d'accorder ton indulgence à une déloyauté d'adulte, surtout si elle est commise par ton père. Mais j'ai besoin de toi, j'ai besoin de t'avoir constamment à mes côtés, parce que cela m'aide, cela me soutient, parce que te parler est la manière la plus saine de ne pas céder à mes tourments. Il n'est pas extravagant de prétendre que depuis des semaines je me suis épris d'un sentiment de méfiance généralisée. Et je le vis comme une

liaison, qui me balance entre excitation et détresse. Je ne parviens pas à me défaire de cet état, c'est une complaisance, je l'admets parfois, c'est aussi une alerte, l'époque ne me convient pas mais je m'y conforme. Il n'est pas impossible que comme des millions d'autres personnes – j'hésite à écrire d'autres Français, pourtant il s'agit bien de nous, de la situation de notre pays –, je vive dans un affolement né des attentats qui se sont succédé ces dernières années, dans une stupeur née d'une campagne présidentielle qui a viré en théâtre de la corruption, que tout cela me porte à éprouver une absence d'espoir, comme une maladie à laquelle je m'abandonnerais. Je m'étonne d'en être tombé si rapidement, si facilement amoureux, de cette maladie, je m'interroge sur les événements qui ont pu préparer le terrain, effacer le système de défense, le filtre maléfique, le souffle vénéneux qui a endormi ma résistance, et il m'apparaît que cela date des premières manifestations contre le « mariage pour tous ». Pourtant, tu t'en souviens, nous avons pris ça à la légère. Tu étais sur mes épaules quand nous avons marché de Denfert à Bastille. Ils ne nous effrayaient pas, nous nous sentions du bon côté, celui de l'avenir joyeux. Nous avons cru leur échapper, mais non. Ils nous ont dénichés, encerclés, assoiffés, ils nous ont rappelés au malheur. Et le manque d'espoir dont je me sens souffrant et épris, dit la victoire de ce malheur. Il rôde sur moi, sur toi, sur nous, sur tous ceux qui se considéraient à l'abri. Nous nous sommes mis à vivre dans le froid, dans l'immense froid auquel ils nous vouent. Je suis dans une chambre d'hôtel à Cambridge, dans le Massachussets, l'hôtel Veritas, et ce soir je déteste mon épuisement, je me déteste de ne pas parvenir à chasser les horreurs qui me traversent l'esprit. Alors je t'écris et une multiplicité d'images me repeuple. Ce ne sont pas des images insensées, elles ne disent rien d'exceptionnel, mais leur familiarité, leur modestie, voilà ce qui parvient à m'apaiser. Je nous vois dans une baignoire, tes avant-bras de bébé qui appuient sur mon torse, ta tête rieuse aux yeux à peine ouverts que tu tentes de relever pour mieux profiter du jet d'eau tiède qui s'écoule sur toi ; je nous vois assis face à face dans un train, tes pieds qui cherchent mes jambes et viennent se poser sur mes cuisses ; je nous

vois mangeant à tour de rôle le même sandwich avant d'entrer dans un cinéma, je nous vois dans les vagues, tu te prépares à plonger entre mes jambes écartées et je pousse sur tes fesses quand tu es sous l'eau pour que tu émerges plus vite ; je nous vois dans des jardins le soir, dans des voitures la nuit ; je nous vois choisir des fleurs, des livres, des chaussures, des coins de plage ; je nous vois dans un couloir de l'hôpital de Mâcon, tu es emmaillotée dans un linge, je te porte dans mes bras, ton front contre ma joue, tu n'as pas encore une heure, ton odeur de caramel fumé, la baie vitrée derrière nous donne sur une voie express, des quartiers pavillonnaires, des maisons aux toits recouverts de tuiles noirâtres, des immeubles de quatre étages, des grilles blanches le long d'une ligne de chemin de fer, des sapins, des tags délavés sur des murets, des parkings, des champs, des entrepôts, des ponts, des files de voitures, des jardins ouvriers avec des tôles colorées, un Buffalo Grill, des talus fleuris, des lignes à haute tension, un château d'eau, tu es dans mes bras et je te montre notre monde, sois fière, et je ne mens pas lorsque je te dis qu'il t'attend, que tu ne dois pas être inquiète, que tu es ici la bienvenue.

Après t'avoir écrit, j'ai rejoint les deux professeurs qui ont organisé la rétrospective de mes films sur le campus. David et David sont un peu plus vieux que moi, un peu plus gros, en tout cas je vois qu'ils s'efforcent de l'être pour donner par contraste un éclat de jeunesse à mon corps, un minuscule brillant avenir à ma carrière. Ont-ils compris que j'étais dans une période d'abattement ? Ils tiennent à ponctuer nos conversations de phrases françaises dont je saisis rarement le sens, sinon des « oh là là » qui reviennent à fréquence régulière. Ils s'appliquent à construire des théories où cohabitent Jean-Luc Godard et Judy Garland, tu te souviens de Judy Garland ? *Le Chant du Missouri*, le portrait sur quatre saisons d'une famille qui espérait que jamais rien ne change, rien ne bouge, que le monde vienne à eux sans qu'ils aient à le parcourir ? L'un des David prend des notes sur son téléphone dès que je pérore sur le cinéma, l'autre David jubile dès que je massacre un de mes films. Ils s'amusent à batailler, à décortiquer mon travail ; le qualificatif *queer* apparaît en

première ligne, comme un passeport. Cela semble être mon identité initiale à leurs yeux, je suis un artiste queer, je fais des films queer, j'ai une réflexion queer sur le cinéma, je suis représentant d'une culture queer. L'adjectif sonne exotique à mes oreilles, légèrement inquiétant, mais je flotte dans une incertitude trop douloureuse ces temps-ci pour leur reprocher de me définir ainsi aussi nettement. Leur assurance me fait l'effet d'un vin consommé sans modération. Comme tout cinéphile, nous finissons par rêver ensemble d'une anthologie du cinéma, une collection de fragments de films qui isoleraient le style de l'anecdote. Canudo est convoqué : « Le cinéma doit être un merveilleux instrument de lyrisme. » Puis Delluc, autre père fondateur (oui je ne peux m'empêcher d'ajouter un versant pédagogique même à une lettre, pense à m'en remercier plus tard) : « La photogénie est au cinéma ce que la couleur est à la peinture. » Nous nous mettons d'accord avec Epstein : « Appelons photogénie la propriété de certains aspects des choses, des êtres et des âmes de nous paraître plus beaux au cinéma que par tout autre mode de représentation. » Ils connaissent mieux que moi ses écrits : *Le Cinéma du diable*, *L'Intelligence d'une machine*, *L'Élément photogénique*, *Le Monde fluide de l'écran*...

(Et grâce à eux je découvre l'existence d'un texte d'Epstein écrit sous le pseudonyme d'Alfred Kléber et qui n'a été publié que dernièrement. Il s'intitule « Ganymède, essai sur l'éthique homosexuelle masculine », je te livre sa première phrase : « Avant le jour et le faux-jour de l'histoire, à l'aube, dans les premières clartés de la fable dont les dieux visitent encore la terre, déjà apparaît l'amour de mâle à mâle. » Jamais tu ne m'entendras utiliser cette expression de « l'amour de mâle à mâle », « la fable dont les dieux visitent encore la terre », j'en suis moins préservé, mais tu vois, moi qui pensais te transmettre ma part bretonne en te faisant regarder *Finis Terrae*, *L'Or des mers* ou *Le Tempête*, qui espérais te convier à des rapsodies de coques de bateaux qui se cognent contre la jetée, des paquets sifflants de vent et d'eau, des bruits d'ajoncs, c'était au final bien des corps que je t'offrais, des marins bretons qui secourent des jeunes garçons restés à terre, des mains, des cuisses, des amitiés

tactiles. Mon club n'était pas si académique que je m'en plaignais, j'étais prêt à te confier à d'autres homosexuels que moi !)

... Nous évoquons *Moonlight* qui vient d'obtenir l'Oscar, comme je suis absolument saoul (vin dans le restaurant italien pendant la projection, troisième bourbon dans le bar qui nous accueille après le débat), je ne prends aucune précaution pour démolir le film. J'ai des arguments en tant qu'homosexuel, le film est revenu au bon temps de « l'homosexualité, ce douloureux problème », il est réactionnaire parce que pensé depuis la morale bourgeoise ; arguments de cinéaste : le film est un récit sur la honte mais sa forme elle-même se plie à la honte, au dogme du recevable, rien de la sexualité du personnage enfant ou adolescent ne nous est montré, on reste dans une culture permanente de l'évitement, comme une entente entre le public et le cinéaste, un contrat de non-agression, un asservissement consenti du cinéaste à l'unanimité hétérosexuelle, il n'y aurait pas besoin de montrer, nous savons de quoi nous parlons, un gros plan de deux mains qui se joignent suffirait à « tout » dire. Le héros ressent sa sexualité, mais ne la vit pas – on (se sont accrochés à nous deux autres professeurs, plus âgés, plus gros et toujours garlandiens) objectera que c'est justement son problème, je balaie l'objection par un « oh là là » qui les ravit, ni dans le scénario qu'on lui assigne, ni dans la mise en scène qui le stylise, le personnage n'existe comme homosexuel. Or c'est faux, il est impossible de ne pas vivre son homosexualité. Même dans l'abstinence forcée, le dégoût de soi, la peur de soi, la vie homosexuelle est une somme d'actions visibles, filmables. Ce film-ci ne montre rien du sujet qu'il proclame. Je me désole de ne pas voir ce que la bande d'enfants qui pourchasse le héros gamin a vu de lui, quels gestes, paroles, actes l'ont rangé dans la catégorie honnie de l'homosexuel, cela doit-il suffire, « oh là là », d'observer cet enfant danser quinze secondes devant un miroir ? Ce que je voudrais contempler c'est de quelle manière le héros devenu adolescent et injustement incarcéré décide de se construire un corps qui est à la fois une arme et une machine à baiser. Ce que j'exige de regarder, ce sont les sollicitations provoquées par ce corps fétiche chez

les femmes, chez les homosexuels qu'il croise à sa sortie de prison. Évidemment, rien de cela n'est présent dans le film, sûr de son bon goût, de son sujet, le film déroule un programme de scènes convenues qui n'échappent ni au maniérisme publicitaire, ni aux facilités dramaturgiques... Les quatre professeurs américains jubilent, ils m'encouragent, je dois bien être capable d'encre plus de mauvaise foi, je dois bien être capable de dire que ce film pue l'hétérosexualité castratrice, allez, un autre bourbon, et excitons-nous, remettons dans la marmite les titres des films à nos yeux intouchables, saints, portons un toast à la poésie exemplaire de *Tongues Untied* de Marlon T. Riggs, à la sensualité intègre de *Sweet Sweetback's Baadasssss Song* de Melvin Van Peebles ! L'un des David me ramène à l'hôtel, il tient à me raccompagner jusqu'à ma chambre, je chancelle, puis à me mettre au lit, je chancelle. Il a la délicatesse de tirer les rideaux avant de partir.

J'ai repris le train pour New York. Je suis installé dans un *quiet car*, et je t'assure que ça ne rigole pas, ce *quiet* est totalitaire, interdiction même de murmurer, tous les passagers ont fait vœu de silence. J'en profite pour me plonger dans le livre de Jean Epstein que m'ont offert mes amis de beuverie de Harvard. C'est un vrai essai, qui mêle sociologie, psychologie, philosophie, il se présente sous la forme d'un manifeste avec des têtes de chapitres comme « Détermination anatomique et physiologique de l'homosexuel », « L'homosexualité n'est pas l'hétérosexualité travestie », « La religion homosexuelle de la beauté »... Je découvre dans la préface de Christophe Wall-Romana qu'il succède dans l'écriture au *Corydon* de Gide ou au *Livre blanc* de Cocteau ; Epstein l'a rédigé à l'époque du Front populaire et de l'Allemagne nazifiée. Au fil de ma lecture, je suis souvent mis mal à l'aise. Epstein se permet pour servir son apologie des preuves par l'absurde et des analogies parfois assez spécieuses, il affiche une franche misogynie lorsqu'il cherche à démontrer l'incompatibilité entre homme et femme et qui s'imposerait comme une nécessité déplorable ; quelques propos rances insistent : « Les femmes sont souvent les meilleures élèves, rarement des maîtres. » Je commence à sauter des

pages, lecture diagonale, montage, rêverie, théâtre de la mer qui regarde passer le train, puis je tombe sur ce passage : « L'homosexualité pousse plus loin la différenciation entre l'amour et la reproduction. Dans les unions hétérosexuelles, la liberté d'engendrer ou non n'est que la faculté de priver l'amour de sa fin naturelle, de l'interrompre dans son développement normal, de le décapiter d'une partie de lui-même. L'homosexualité ou l'impossibilité de procréer n'empêche pas la passion d'exister, elle fait paraître l'amour et la reproduction non plus comme deux parties séparables d'un même tout, mais deux phénomènes différents et distincts »...

Ai-je un jour pensé que ma vie se jouerait sans passion si je ne procréais pas ? N'ai-je pas cédé à la pression sociale, ne me suis-je pas soumis à une norme hétérosexuelle en fabriquant un enfant ? N'ai-je pas au fond toujours douté de la fin naturelle d'une histoire d'amour homosexuel, de son développement normal, de son couronnement ? Ne me suis-je pas toujours demandé ce que l'homosexualité avait en tête, si elle était guidée par une force qui dépasse le plaisir ? Ne pourrait-on pas aisément me convaincre que l'amour homosexuel ne possède aucune valeur créatrice, qu'il ne mène qu'à l'égoïsme et à la solitude ? Face à un jury d'homosexuels, ne serait-il pas facile de me faire condamner pour haute trahison ? Ne serais-tu pas alors convoquée lors de ce procès en tant que pièce à conviction, mobile et arme du crime ? N'ai-je pas voulu échapper à mon destin d'homosexuel ? Ai-je rejoint les lignes ennemies par idéologie ? D'ailleurs je ne t'ai pas conçue avec une femme lesbienne mais hétérosexuelle, et je t'élève avec des Pâques en famille, des conseils de classe, des goûters d'anniversaire, des vacances chez tes grands-parents... Ne nous ai-je pas construit une vie standard d'hétérosexuels ? Ne suis-je pas sujet de ma honte ? Quand je croyais me révolter, n'étais-je pas en train de plier ? Où pouvait-on lire mes contestations de l'hétérosexualité dominante ? Dans quels propos, livres, films ? Était-on bien sûr de cet adjectif, *queer*, pensait-on vraiment qu'il convenait à ma personnalité ? Claude Sautet n'était-il pas dans ce cas un cinéaste plus queer que moi ? N'ai-je pas fait abandon de moi-même ?

N'ai-je pas provoqué ma chute ? Depuis quand m'imaginai-je me défendre alors que j'acceptais, que je participais au mouvement qui avait décidé mon malheur, celui qui m'avait voué au froid ? N'avais-je pas ma place dans l'ordre qui décline, s'éteint, s'épuise dans l'époque sans espoir ?

Tu sais, j'aimerais vraiment que tu sois là assise face à moi dans ce wagon Amtrack qui me condamne au silence quand ma tête elle, se remplit de pensées calamiteuses, braillardes et que je crois céder à une clairvoyance inouïe en les accueillant comme des invités attendus. Ces Érinyes qui me poursuivent, je les ai considérées avec trop de déférence ; mon empressement, ma politesse, ma curiosité m'ont piégé, elles ne me lâcheront plus maintenant avant de m'avoir détruit, elles ne doutent de rien, établies du bon côté, garantes du pouvoir en place que j'ai défié pour que tu sois là. Mais tu n'es pas là. Je n'ai qu'un David à mes côtés et il dort avec un sourire de bébé repu. Ce livre d'Epstein est trop dangereux pour moi, c'est une pomme, un diable, je suis trop faible pour le tenir ; je l'abandonnerai dans la prochaine chambre d'hôtel que je quitterai.

Il neige sur New York depuis une nuit et un jour. Il faut que je te raconte, peut-être n'aurais-je dû te raconter que ça, cette épiphanie que j'ai vécue dans cette ville où le printemps s'est mis à ressembler à Noël, où règnent les silences des bougies aux fenêtres, des flocons et des rues désertes. Ce soir, j'ai marché dans le blizzard et je me suis perdu. Je m'étais d'abord rendu à Dashwood Books, cette librairie entièrement consacrée à la photographie, et j'y suis resté plus d'une heure à feuilleter les livres que déposait devant moi une employée japonaise amusée et attentionnée. Je cherchais des références architecturales, esthétiques sur les années 90 pour mon prochain film ; la pile des livres qui auraient pu éventuellement m'intéresser grandissait sans fin, l'employée tenait à ce que je prenne tout mon temps, que je m'installe, elle a approché des lampes, des tabourets et nous avons passé des minutes si douces, penchés sur le travail de photographes dont j'ignorais l'existence. Cette image orangée de nous deux dans cette cave avec la neige qui s'amasse au dehors est une image d'album pour enfants, je suis certain que si tu fouilles dans ta bibliothèque tu

finiras par tomber dessus, elle existe sûrement dans un des tomes de *La Famille Souris* de Kazuo Iwamura. Je suis sorti de là avec deux grands sacs remplis, heureux, fumeur, et comme j'étais dans East Village, j'ai voulu aller dîner chez Schiller's, parce que j'y ai tourné en clandestin il y a cent ans une petite séquence d'un petit film qui s'intitule *Homme au bain*. Mais je ne me souvenais plus de l'adresse exacte et je me suis perdu. J'ai dérivé jusqu'à East River, dans des quartiers modernes et sombres, je ne croisais personne dans les rues à qui demander mon chemin, et alors que j'aurais dû céder à l'abattement, l'énervement, je baignais dans une tranquille joie, un tranquille amour, et je ne sentais ni le froid, ni les sacs qui pesaient lourdement, je ne voyais plus la nuit, la neige, les façades inconnues et sinistres, parce que j'étais avec toi et tous ceux qui t'aiment. J'étais avec nos amis, nos familles, nos voisins, j'étais avec ceux à qui, depuis ta naissance, chaque premier janvier, nous envoyons une photo de nous deux, que nous prenons devant une horloge qui indique le chiffre de la nouvelle année, et je me disais que pour, ou contre, ou face à un punaiseur et un chien, il y avait une assemblée de bienfaiteurs, de personnes robustes et alliées qui ne souhaitaient que notre bonheur. Alors j'ai fait demi-tour devant la rivière gelée, je me suis dit que je finirais par trouver ce restaurant et j'avais raison, c'était le soir où j'avais enfin raison, et j'y ai mangé avec vous tous assis à ma table et j'ai pris un dessert pour me récompenser de ma sérénité retrouvée.



OceanofPDF.com

13.

Je ne sais pas s'il va me faire signe de la prendre ou s'il va l'ouvrir lui et dévoiler ce qu'elle contient. Son nom et son prénom et l'adresse de l'école sont écrits au feutre rouge sur l'enveloppe qui est posée sur son cartable posé lui-même sur le radiateur, contre la fenêtre depuis laquelle je peux voir ma fille, seule dans la cour où il lui a demandé de m'attendre. Il répète qu'il est très embarrassé, qu'il n'a jamais été confronté à une pareille situation, qu'il a préféré me prévenir avant d'en parler à la directrice, que peut-être il aurait mieux valu jeter ça à la poubelle et ne même pas me contacter. Je lui souris, et il me semble que c'est avec tendresse que je le regarde, je le rassure, aucune inquiétude à avoir, cela ne peut pas être si terrible, je fanfaronne.

— Tenez ouvrez.

Ce sont deux feuilles de format A4 avec une impression couleur de mauvaise qualité au recto et les mêmes mots écrits à la main sur chaque verso : « Comment M. Honoré met sa gloire dans ce qui fait sa honte. »

Sur la première photo je reconnais le bureau de ma fille. La chaise bleue, l'étagère rouge près de la fenêtre, la poubelle blanche avec l'autocollant « Van's », les cartes postales de Nouvel An dessinées par Yves Saint Laurent scotchées au mur, un Polaroid pris face à la mer en Bretagne, et le bazar habituel : trousse, livres, cahier à spirales, une étoile de mer séchée, une boîte de Mentos rose fluo, une figurine de cheval, crayons, brosse à cheveux,

chouchous, un Kidrobot, et bien visibles, au centre de l'image, avec les reflets du flash sur la jaquette de plastique, un DVD pornographique dont la photo de couverture représente deux hommes nus, l'un se fait doigter les fesses pendant qu'il suce l'autre.

Sur la deuxième photo, prise aussi dans la chambre de ma fille, on voit son lit, la couette jaune, la table de nuit encombrée et sur l'oreiller, il y a... On a écarté les jambes de son vieil éléphant en peluche qui était son doudou quand elle était bébé et on y a déposé un godemiché de latex noir.

Le DVD et le godemiché m'appartiennent, ils sont habituellement rangés avec d'autres accessoires sexuels dans un sac de cuir caché sous mon lit. Je relis la phrase, « met sa gloire dans ce qui fait sa honte », puis je glisse les deux feuilles dans l'enveloppe que je garde ensuite dans ma main. Je ne sais pas ce que dois faire de cette enveloppe, durant peut-être une seconde, seul m'importe de savoir à qui appartiennent désormais ces deux photos. Puis la situation se rétablit, je suis un parent d'élève face à un instituteur, ce n'est pas un ami, ce n'est pas quelqu'un que je connais suffisamment pour lui raconter le punaiseur et le chien, j'ignore ce qu'il pense de moi. Je sens une attaque de tremblements nerveux qui s'empare de mon visage, et par un réflexe confus, j'essaie de me protéger en me retournant vers la fenêtre. Je ne veux pas ennuyer cet homme, mais j'anticipe que je ne vais pas pouvoir contrôler longtemps mon émotion. Je m'oblige à des longues respirations quand mon regard retombe sur ma fille, elle s'est assise contre un arbre, ma fille qui doit se demander ce qui se passe là-haut, pourquoi soudain son instituteur a eu besoin de me parler, ma fille qui doit se demander ce qu'elle a fait de mal, et tandis que je partage son angoisse, des larmes brûlantes commencent à s'annoncer, mon cœur se serre. Je maintiens mes yeux grands ouverts, par discipline, si je ferme les paupières je sais que les larmes se mettront à couler sur mes joues. Je remue les yeux à droite à gauche, une gymnastique, comme si ce mouvement pouvait balayer les larmes, tout effacer, et je souris, les lèvres fermées, je souris le plus fortement possible, mon visage se crispe, je respire profondément, et j'observe ma fille, je voudrais

tellement lui dire qu'elle n'a rien fait de mal, ce n'est pas de ta faute, je ne veux surtout pas que tu aies peur, que tu aies honte, je serai toujours avec toi, tu peux compter sur moi, il n'y a rien que je refuserais de faire pour toi... mais le chagrin m'envahit, je pleure cette fois pour de bon. L'instituteur s'éloigne vers son bureau, il se penche pour attraper une boîte de mouchoirs, il me la tend.

— Je comprends, c'est dégueulasse... Je n'ai aucun commentaire à apporter, mais sachez que je trouve ça dégueulasse. Prenez votre temps, asseyez-vous. Je suis catholique, personne n'est parfait, mais du coup je connais la Bible, et je sais d'où vient cette phrase. C'est dans saint Paul, le chapitre trois de l'épître aux Philippiens... « Leur fin, c'est la perdition, eux qui font leur Dieu de leur ventre, et mettent leur gloire dans ce qui fait leur honte. » Je ne dis pas ça pour étaler ma science, juste parce que je pense qu'un enfant n'écrit jamais ça. C'est un adulte, c'est certain et un adulte pour le moins militant, il me semble. Et puis de toute façon, connaissant votre fille, je ne l' imagine pas du tout inventer ce genre de blague, même entraînée par des copines. Je dis blague, mais vous me comprenez... Quelqu'un s'est introduit chez vous et a réalisé cette mise en scène dégueulasse... Moi je pense que vous devriez aller porter plainte au commissariat.

— Qui vous a donné l'enveloppe ?

— La concierge l'a mise dans mon casier ce matin, je ne l'ai ouverte qu'à la récréation de cette après-midi. Si je me fie au cachet, elle a été postée avant-hier. Vous n'avez pas été cambriolé, votre porte n'a pas été forcée dernièrement ?

— Non. C'est quelqu'un qui a la clef. C'est forcément quelqu'un qui a ma clef et qui sait où je peux planquer ce genre d'affaires... C'est quelqu'un que je connais.

Peut-être qu'il n'était pas nécessaire de lui faire entendre que la mise en scène en question avait été fabriquée avec des choses qui m'appartenaient, peut-être que l'honnêteté qui s'est alors imposée à moi, la conviction étrange que je ne devais rien dissimuler, n'apparaîtraient pas à ses yeux comme un signe de mon

innocence. Pourtant, dans le ton modéré de sa voix, l'attention avec laquelle il choisissait ses mots, j'ai pensé qu'il ne pouvait pas être contre moi, jouer hypocritement la complicité, j'ai pensé cet homme ne me prend pas pour un fou, il sait qu'on a cherché à me piéger, il est témoin de la défense, il veut m'aider.

— Oui ça semble probable que ce soit une personne de votre entourage, c'est pour ça que je ne voulais pas alarmer la directrice, commencer à répandre l'affaire. Si c'est une question privée, vous pouvez compter sur ma discrétion, je ne l'ébruiterai pas.

— Je vous remercie. Je peux garder l'enveloppe ?

— Bien sûr, elle est à vous, enfin... Je n'ai rien dit évidemment à votre fille, peut-être qu'on peut se mettre d'accord, comme ça on lui présente les choses de la même façon. Si ça vous va, disons que je vous ai proposé de venir en classe parler de votre métier, du cinéma, comme un petit atelier pédagogique, d'ailleurs j'y pensais depuis un moment, donc voilà, je vous fais officiellement une demande d'intervention dans ma classe.

— Vous êtes très gentil. Je viendrai, je vais arranger mon agenda pour... Merci beaucoup de votre délicatesse.

— Je vous ai écrit là mon numéro de portable, n'hésitez pas si durant le week-end vous voulez me poser une question, ou juste en discuter, je suis vraiment sans aucun jugement moral sur ce truc... Ça va aller ?

— Oui, je vais descendre récupérer ma fille, je vous souhaite un bon week-end.

— Ne craignez pas d'aller au commissariat, je pense qu'ils seront très compréhensifs.

Ma fille et moi sommes rentrés chez nous. Nous avons dîné. Je l'ai couchée. J'ai vérifié sous mon lit le contenu du sac de cuir, les deux accessoires photographiés étaient bien là. J'ai attendu une heure pour être certain que ma fille soit profondément endormie, j'ai écrit un mot à son attention si jamais elle

se réveillait : « Il est vingt-deux heures, je suis parti voir un ami, je ne resterai pas longtemps, si tu t'inquiètes téléphone-moi depuis le fixe. Des baisers. Papa. » J'ai pris mon casque et l'enveloppe puis j'ai roulé en scooter jusqu'à Stalingrad où habite Benjamin.

Mais les choses ne se sont pas déroulées comme je les avais imaginées, elles n'ont pas basculé dans la vérité brandie, la colère, les cris, les coups que j'avais souhaités. Benjamin n'était pas chez lui, il était chez Kevin, qui habitait Clichy, c'était un trajet trop long pour moi, je devais renoncer, et de toute manière, dès que j'ai entendu sa voix au téléphone, j'ai commencé à me délester des raisonnements implacables qui m'avaient mobilisé depuis que nous avions quitté l'école. Mais je ne voulais pas en discuter avec lui au téléphone, il insista, il me proposa de venir me rejoindre, il était inquiet, il pensait qu'il était arrivé quelque chose à ma fille, et moi, à l'autre bout du fil, je n'arrivais plus à dire un mot, à articuler une phrase, je ne cherchais pas à lui faire peur, mais vraiment je ne comprenais plus ce que j'étais venu chercher là, chez lui, comment j'avais pu me convaincre que c'était lui qui nous voulait du mal et qui s'amusait depuis trois mois à me pourrir la vie. J'ai voulu raccrocher, j'ai fini par réussir à déclarer que ce n'était rien, une sale histoire qui me tombait dessus, mais qu'il n'y avait pas d'urgence, je lui en parlerai peut-être une autre fois ; je m'étais fait des films parce qu'il faisait partie, avec la mère de ma fille et la gardienne, des trois seules personnes qui avaient mes clés et que quelqu'un... Benjamin m'a interrompu, m'a demandé si c'était ça le problème, si je voulais qu'il me rende mes clés, que j'étais con, pas la peine d'en faire un cirque, il comprenait, comme je l'avais vu avec Kevin, c'était normal, on n'était plus ensemble depuis presque six ans, il n'était pas certain d'ailleurs de savoir où elles étaient mes clés, mais il les chercherait, promis et de l'entendre se justifier fut comme une berceuse pour moi, j'ai senti mon corps s'apaiser, s'amollir, cela avait toujours été une qualité de Benjamin, sa faculté à apporter à ma vie du réconfort. Mon corps s'est déchargé de sa colère, de ses peurs, du souvenir abominable des deux photos imprimées et il a glissé le long du mur, il est venu s'asseoir

tranquillement à même le trottoir, avenue de Flandres, à la hauteur des roues des voitures, il était soudain soulagé, il était prêt à tout dire. Une voix calme s'est mise à raconter à Benjamin la contrepèterie, la merde, l'école, la sale histoire.

— Élise.

Élise est la fille de la gardienne de mon immeuble.

Elle a vingt-deux ans.

Elle habite toujours avec sa mère dans la loge.

Je l'ai connue elle avait six, sept ans, elle jouait souvent dans la cour avec sa corde à sauter et nous nous entendions bien. J'ai commencé à lui offrir mes livres pour enfants au rythme de leur parution, je lui en ai même dédié un qui s'intitulait *Le Bon Côté des choses*. C'était une enfant brillante à l'école, particulièrement dans les matières littéraires. Quand elle est entrée au collège, j'ai continué de lui fournir des livres, je lui avais donné l'autorisation de venir se servir quand elle voulait dans ma bibliothèque. Elle gardait parfois ma fille si je sortais, j'avais une totale confiance en elle. Un soir, nous devions assister à une représentation au Théâtre de la Ville avec Benjamin, mais au dernier moment, découragés par le programme de salle qu'on nous avait distribué, désespérés par la prétention des intentions affichées, nous nous étions levés de nos fauteuils et sans hésitation avons pris la direction d'une sortie de secours. Une fois dehors, nous nous réjouissions à l'idée de revenir à la maison, passer une soirée devant la télévision et manger des pizzas. Avant de quitter l'appartement, j'avais annoncé à Élise que nous serions de retour autour de vingt-trois heures ; il était vingt et une heures trente quand en fait nous franchîmes ma porte d'entrée. Élise n'était pas installée dans le salon comme elle en avait l'habitude. J'ai pensé que peut-être elle s'était allongée avec ma fille dans son lit. Quand je voulus le vérifier, je l'aperçus sortir précipitamment de ma chambre. Je me suis étonné de la trouver là, Élise refusa de me répondre. Elle courut récupérer ses affaires qu'elle avait laissées dans la cuisine, et sans adresser la parole ni à Benjamin, ni à moi, elle se sauva et claqua la porte

derrière elle. Avec Benjamin, nous avons inspecté ma chambre, cherchant une explication à ce comportement bizarre, mais rien ne nous frappa. Il n'y avait ni désordre particulier, ni trace d'une bêtise ou d'une casse quelconque. J'ai pensé qu'Élise s'était permis par curiosité de visiter un endroit qui, s'il ne lui était pas interdit, était implicitement privé. Elle avait dû se sentir coupable lorsque nous l'avions surprise. Je ne voulais pas accorder trop d'importance à une faute qui n'était pas si sérieuse, elle n'avait que seize ans. Je me suis dit que je m'arrangerais le lendemain pour la croiser, discrètement afin de ne pas affoler sa mère, et je l'assurerais de ma confiance et de mon amitié. Il était temps de commander les pizzas, mais Benjamin venait de glisser sa main sous le lit et il a fait apparaître le sac de cuir dont la fermeture éclair était grande ouverte.

— Je crois qu'Élise a fouillé dans nos petits secrets.

Il aurait été difficile de prouver qu'Élise avait effectivement fouillé dans ce sac, mais tout portait à le croire. Je ressentis de la honte puis de la colère. Il n'était plus question d'accueillir cette fille chez moi. Quand nous eûmes plus tard l'occasion de nous revoir, Élise ne manifesta ni regret, ni gêne, elle se comporta avec ma fille et moi presque comme si rien ne s'était passé, elle se débrouillait juste pour ne plus avoir à m'adresser la parole. C'est sa mère qui un matin m'annonça qu'Élise ne voulait plus faire de baby-sitting, qu'elle devait se consacrer à ses études. Par lâcheté, je me suis satisfait de cette explication. Ma fille a grandi, Élise a quitté le lycée, elle est entrée en lettres supérieures, puis en khâgne, et il y avait déjà longtemps que ma mémoire avait effacé cet épisode. Benjamin lui, n'avait pas oublié.

Nous venons de raccrocher. Il faut que je me redresse, que je me tienne debout, que je monte sur mon scooter, que je rentre chez moi. J'ai un chez moi, ma fille y dort, elle est mon foyer. Il faut que je reprenne le dessus, mais quand je lève la tête, c'est comme si tout Paris me jetait un regard de fatigue. Qu'est-ce qui m'attendait ? Une explication franche avec cette fille ? Une main courante déposée au commissariat ? Une enquête à mener, des preuves à récolter, ma fille

qu'on interroge ? Est-ce qu'Élise l'a attendue un soir en rentrant de l'école, est-ce qu'elle a été menaçante avec elle ou, au contraire, a-t-elle cherché à l'amadouer ? Lui a-t-elle demandé le prénom et le nom de son instituteur ? Avais-je besoin de me venger de cette fille, de la faire punir ? Pouvais-je continuer à habiter là sans craindre qu'un jour elle commette un acte plus grave, qui mette mon enfant en danger ? Cette mission lui avait-elle été confiée par des gens qu'elle fréquentait ? Qu'avait-elle lu, entendu qui la confortât dans la légitimité de ses méfaits ?

J'ai abandonné mon scooter avenue de Flandres, et j'ai fait le chemin jusqu'à Parmentier à pied. Élise, Élise, grande fille aux épaules étroites, pleine d'esprit et de lettres et qui est tout l'espoir de sa famille. *Élise ou la Vraie Vie*. Élise, cinq lettres qui me bouleversaient d'une manière très différente du désarroi que j'avais nourri depuis des semaines. Elles venaient scalper mon angoisse, elles coupaient court aux voix qui semblaient chuchoter constamment derrière moi. Élise, ce n'était pas le nom d'un intersigne, ce n'était plus celui de la petite fille qui avait lu mes livres, Élise était un cri empêché, une plainte perdue qui sans cesse me répéterait qu'elle valait mieux que moi.

Quand je suis revenu dans mon appartement, ma fille dormait en diagonale sur son lit, la couette avait glissé par terre. Je me suis penché pour embrasser ses pieds nus puis je l'ai recouverte. Plus tard, je me suis installé à la table de la cuisine. J'avais pris deux décisions. D'abord celle de déménager au plus vite. Ce n'était pas si compliqué pour moi. L'année prochaine ma fille rentrerait au collège, j'allais me rapprocher de Belleville où habitait déjà sa mère, nous l'inscrivions à Françoise-Dolto, elle retrouverait là-bas plusieurs de ses amis de l'école primaire. Ensuite, je voulais écrire à Élise dès cette nuit et le lendemain matin, me présenter à la loge. Je lui remettrais ma lettre en mains propres. Je lui demanderais gentiment de la lire devant moi. Si elle voulait discuter, je l'écouterais. Sinon, je n'insisterais pas.

Élise,

Je t'ai donné beaucoup de livres quand tu étais plus petite, cette fois ce ne seront que quelques lignes d'un écrivain anglais que tu dois connaître. Peut-être que je me trompe, et que tu n'as rien à voir avec des choses très désagréables qui me sont arrivées dernièrement. Mais si je ne me trompe pas, prenons je t'en prie ces quelques lignes comme un traité de paix.

Christophe.

« Permettez-moi de vous conter là-dessus une histoire », dit le lapin.

« Est-ce que l'histoire me concerne ? Demanda le rat d'eau. Si oui, je veux bien l'écouter, car j'aime beaucoup la fiction. »

Oscar Wilde, *L'Ami dévoué*.

« Je ne comprends pas pourquoi vous me faites lire ça », m'a dit Élise en tendant vers moi la lettre. Puis son regard s'est installé tranquillement dans le mien, elle paraissait, ahurie, les sourcils levés, la bouche grossièrement déformée par une grimace qui voulait marquer son incompréhension mais soulignait sa culpabilité. Elle ne s'en cachait pas, la situation l'amusait. J'ai repris la lettre. Je lui ai annoncé que j'allais déménager.

— Ma mère sera triste de vous voir partir, mais vous n'allez pas quitter le quartier j'imagine ?

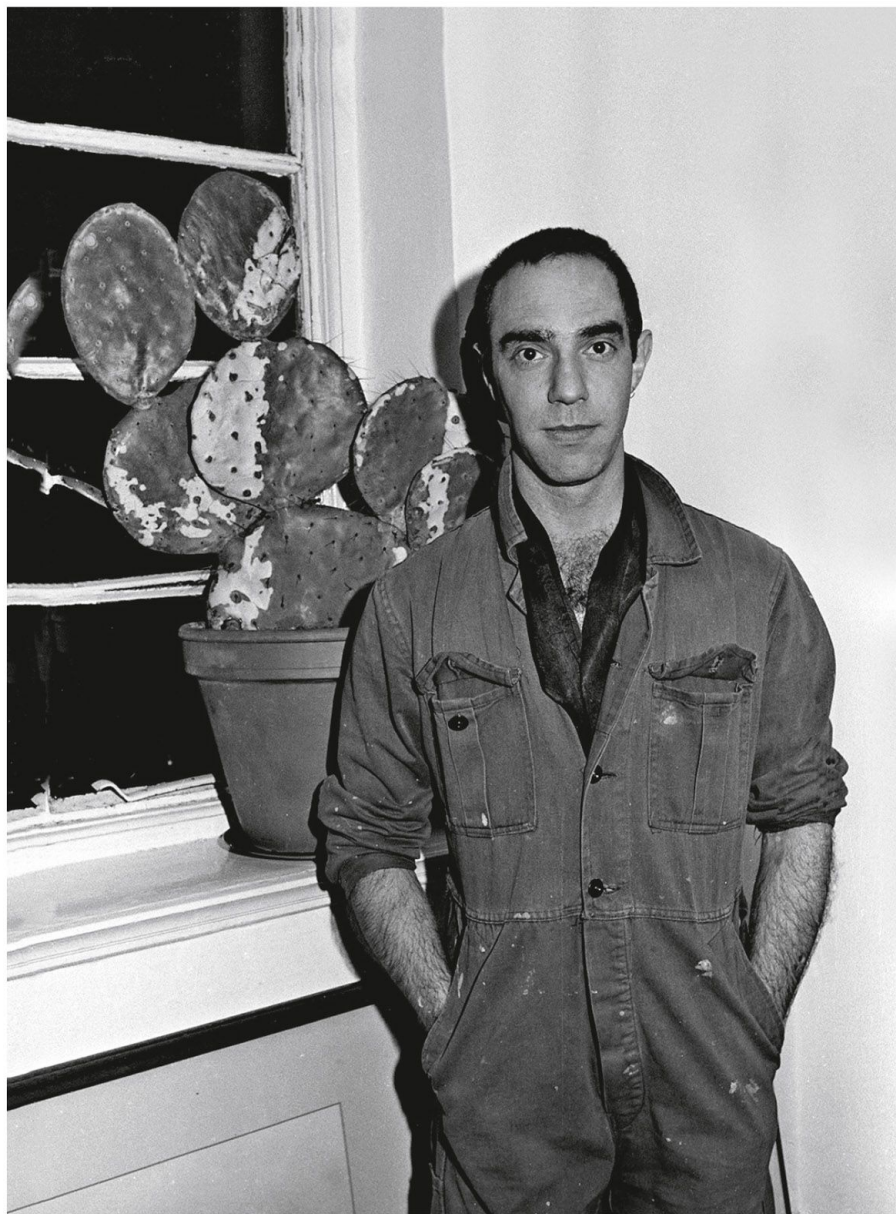
— Tu es décidée à ne jamais me laisser tranquille, c'est ça ?

— Je ne comprends pas de quoi vous parlez.

— Très bien Élise, je n'ai pas envie de discuter avec toi. Sache juste que si je te vois approcher ma fille d'ici notre départ, je n'hésiterai pas à porter plainte contre toi.

Un instant Élise a perdu l'équilibre, comme si elle s'était sentie précipitée dans un piège ; les sourcils sont retombés, la grimace a renoncé, mais vite l'ironie a ressauté sur sa figure, et avant de me refermer la porte de la loge au nez, elle a pris le temps de me dire :

— Vous penserez à nous donner votre nouvelle adresse, que ma mère fasse suivre votre courrier...



14.

Il me semble que c'était un dimanche. J'avais pris un train le matin depuis Rennes où j'étais alors étudiant à la faculté de lettres modernes. C'était l'après-midi, au centre Beaubourg, à l'époque où j'ignorais qu'il s'y jouait aussi des spectacles, l'époque où je pensais que c'était un musée, c'est tout. On m'avait conseillé, on m'avait guidé vers les sous-sols. Je ne connaissais pas grand-chose à la danse contemporaine, je ne connaissais rien à la signalétique du centre Beaubourg. C'était l'époque où je voulais tout ressentir et comprendre, où mes vingt ans réclamaient chaque jour du nouveau : un cinéaste, un romancier, un metteur en scène, un chorégraphe, un photographe... chaque jour des bras où me jeter. Il me fallait des inconnus, des étrangers qui, je l'espérais, m'aimeraient un peu. L'époque où je croyais que je venais voir, alors que je venais m'abandonner.

Un gradin. Assis, on domine la scène. À main droite, des enceintes gigantesques, entassées les unes sur les autres. À main gauche d'autres enceintes, des carcasses. Pas le souvenir que c'était une configuration en miroir, aucun souvenir du fond de scène. Il y a des lignes tracées au sol, comme des couloirs sur les pistes d'athlétisme, ou il n'y a peut-être rien. *Jours étranges*, c'est le titre. Pendant que la salle se remplit de spectateurs, on entend ici et là des murmures, voix retenues et concernées, messes basses. La chose est entendue pour la majorité de ceux qui viennent de s'asseoir. Il se répète que « ce n'est pas

l'original que nous allons voir ». J'écoute le public, je ne comprends pas de quoi ils parlent, je mets ça sur mon ignorance de provincial et me recroqueville sur mon siège de peur d'être débusqué. « J'ai vu l'original, moi, il y a quoi, un an, non ? La création... Oui ce sont les mêmes danseurs... Non pas tous... D'autres sont là... Ils tenaient à être là... C'est leur manière de témoigner, la seule vraie manière pour les danseurs, il faut danser. Très important. Dans leurs corps, la mémoire. Eux seuls peuvent dire maintenant, ce que c'était l'original... La partition. Comment danse-t-on après ? La diffusion, ça se fait comment ? Il y a le risque de la prolifération. Tout le monde peut prétendre à... Il suffit d'un stage, d'une heure, soudain, les voilà héritiers. Et ça se dégrade ensuite. Pas du tout la même exigence, il manquera toujours l'œil de celui qui... Ça ne se copie pas même si ça se relit... Mais c'est un plaisir aussi, de le revoir. C'était si beau, l'original. » Je commence à me demander ce que je fais ici, alors que le noir tombe et que résonnent les premières notes d'une musique que je connais. Je la connais par cœur, le plaisir revient, c'est une chanson des Doors, « Strange Days », je l'anticipe, je me retiens de murmurer les paroles.

Sur la scène sont apparus les danseurs. Ils ressemblent à des danseurs. Ils en ont la tenue. C'est *Fame*. Ils s'échauffent, ils tentent un saut, une course. Non, c'est *La Boum*. Ils dansent pour l'autre. Pour le séduire, l'entraîner, lui résister. Ils dansent dans l'excitation amoureuse, la promesse sexuelle. Danse de couple, danse de salon. D'un mur d'enceintes à l'autre. Ils enchaînent les trajets. Ils se défient, ils se courent après, ils se heurtent. Ils vivent pleinement, et la musique qui se suspend, reprend, bégaye, les élève dans un mouvement unique. Des vagues qui déferlent, puis la mer se retire comme une langue qui dessèche, un ciel soudain très beau, quelques secondes, une fausse teinte, très légère, épuisée. La joie dure, elle offre l'opportunité du détail, de l'espionnage. Le cadre se resserre sur les mains, elles scandent puis dessinent dans l'air des combinaisons compliquées, elles se secouent, nettoient, et débutent de nouvelles phrases illisibles. Les pieds tracent des énigmes. Mains et pieds

militent pour un autre temps que celui de l'élan en vue d'ensemble, un temps interrompu, un freinage. Et je ressens ce que je n'avais pas compris. J'assiste à une danse d'après. Nous sommes après la mort de celui qui l'a inventée. Mais nous sommes juste après. C'est une réunion de danseurs jouant comme on jette une fleur dans une tombe, sur le bois autour d'un corps aimé et mort. Se déroule là un événement qui ne nous est pas adressé mais auquel nous sommes conviés. Et si je cadre maintenant les visages des danseurs, je lis des regards perdus, affolés, la peau qui tremble au-dessus des joues, la détresse dans les bouches, la peine qu'on retient mais qui les dévaste tous. Il faut tenir, et courir, s'élancer d'une enceinte à l'autre. Papillonner, flirter, continuer la discipline de légèreté. Tenter d'obtenir ce sentiment impur, inachevé et possible du chagrin heureux.

Le lendemain, j'ai repris le train pour Rennes. Et la semaine suivante, j'ai cherché qui était Dominique Bagouet. C'était l'époque sans internet, où donc étais-je allé chercher ça ? J'ai découvert ce dont j'étais déjà certain, qu'il était mort du sida peu de temps auparavant. J'en étais certain parce que c'était l'époque où tous ceux par qui j'étais aimé mouraient du sida : Koltès, Guibert, Demy, Mapplethorpe, Daney, Jarman, Collard... Cette fois, Bagouet. Jours étranges, non, jours sinistres et terrifiants.

Dans les rues de Rennes, je n'ai plus traîné les pieds depuis des années. Je ne saurai même pas où aller boire un verre, le dernier bar que j'aimais ayant fermé depuis longtemps. J'ai quarante-sept ans et demain je débute dans cette ville le tournage d'un nouveau film. Il se déroule à l'époque où ceux que j'avais choisis comme modèles pour ma vie, mes amours, mes idées se rangèrent tous du côté de la mort. Je serai bien incapable de les faire revivre à travers les corps de mes comédiens, il y a peu d'espoir que fantômes, ils viennent réchauffer ma pellicule ; mais peut-être que le temps de certains plans, je pourrais réussir à croire qu'ils ne sont qu'à quelques centaines de kilomètres de moi, ceux qui ont toujours séparé Rennes de Paris : oui voilà mon rêve pour ce film, les deviner de nouveau à ma portée, comme lorsque j'avais vingt ans, et que je m'étais

secrètement juré de les rencontrer un jour et de m'en faire aimer. La production m'a installé dans une chambre d'hôtel quai Lamennais, les fenêtres donnent sur une station toute neuve de la ligne de métro. Là où il y avait les cinémas Gaumont, un parking a été construit. J'ai cru naïvement que Rennes aurait sauvé du passé ma jeunesse, j'ai pu m'apercevoir lors des repérages pour ce film qu'à l'image d'un dieu sournois, elle s'est plu à effacer mes traces dès que j'ai eu quitté les lieux.

Il ne faudrait pas que je me couche trop tard, je suis convoqué demain matin sur le plateau dès sept heures. Mais avant de rejoindre mon lit, je dois passer trois coups de téléphone. Le premier à ma mère, pour lui promettre que je suis heureux d'être ici de retour en Bretagne, et lui mentir un peu, qu'elle sera la bienvenue sur le tournage, je ne peux pas encore lui dire quel jour, que je suis en forme, pas du tout épuisé et qu'il me tarde d'être à demain pour enfin débiter ce film. Le deuxième sera pour l'acteur ami qui devait tenir le rôle principal et a abandonné le projet il y a quelques semaines. L'acteur qui m'a trahi après m'avoir répété pendant des mois que je devrais faire attention, veiller à ce que ma mise en scène atténue les scènes sexuelles présentes dans le scénario, que cela embarrasse toujours les spectateurs de voir les acteurs nus, surtout les hommes entre eux, cela ne fait plaisir à personne, que les salles ne peuvent pas s'empêcher de penser aux coulisses, de se poser la question de si ça a plu ou non à l'acteur, que cela détruit la fiction, il ne faut pas que nous fassions un film gay, pense au plaisir des gens Christophe, des scènes sexuelles trop explicites, c'est réserver l'accès de ton film à un public spécialisé. Ce soir je ne désire pas revenir sur tes paroles insistantes et déplacées, et qui se sont révélées être le prologue de tes adieux, non mon minime ami, je n'ai pas encore la force de pleurer notre fraternité blessée. Je ne t'appelle ni pour me plaindre ni pour dénoncer ta cruauté. Je t'appelle pour te dire que demain, au premier « moteur » de la journée, je penserai à toi, comme on pense à une personne perdue de vue et qui nous manque. Je vais penser à toi quelques secondes, le temps que l'ingénieur du son puis le chef-opérateur me répondent « ça

tourne », que mon assistant clame un dernier « bien le silence partout » et alors je dirai « action » et ce ne sera pas pour toi, ce ne sera plus jamais pour toi, mais considérable ami, je peux te jurer qu'à l'instant de cette « action », je t'aurai brusquement oublié ; la pensée que je t'adressai se changera en une forme nouvelle, une forme vivace, un affront, un torse bombé, un rouge baiser, elle sera une adolescence, une impureté, elle sera belle et acharnée, comme un mépris pour la mort. Enfin je téléphonerai à ma fille, elle sera déjà couchée, mais sa mère lui passera le téléphone, de toute façon elle attendait de me parler, elle n'aurait jamais dormi avant. Elle me posera mille questions sur la chambre d'hôtel, les costumes, les figurants jusqu'au moment où elle me posera la seule question qui compte à ses yeux : est-ce que ce nouveau film elle aura le droit de le voir ? Je tergiverserai un peu, mais je finirai par lui avouer que non, il ne sera pas de son âge. Elle sera déçue, elle ne se privera pas de me le dire, c'est nul, je ne vois pas pourquoi tu fais des films que je ne peux pas regarder, en plus c'est un film où tu racontes ta vie d'étudiant, pourquoi je n'aurai pas le droit de savoir ce qui t'est arrivé quand tu étais plus jeune, alors que toi tu es prêt à partager tes souvenirs avec des gens qui ne te connaissent même pas ? Je ne saurai pas vraiment quoi lui répondre, elle aurait raison, évidemment, il n'y a pas d'explication recevable à ce que je lui cache des aspects de ma vie, et je le lui dirai, je lui annoncerai que c'est d'accord, elle le verra ; l'an prochain elle sera au collège, le collège c'est l'autorisation accordée de lire tous les livres, de voir tous les films, et d'ailleurs je vais faire mieux, je vais te dédier ce film. Grâce à ma fille, je comprendrai que lui dédier ce film est la seule réponse valable à la question « comment danse-t-on après ? ». Nous nous embrasserons par téléphone, nous jouerons à quelques manches de notre jeu « qui tu es, si je suis ».

— Si rose empoisonnée ?

— Papillon en armure.

— Si John Travolta ?

— Peigne en écailles.

- Si serviette de plage ?
- Nez qui coule en sortant de la baignade.
- Ha ha, allez *ciao bella*, je t'aime.

Puis je me mettrai au lit avec un roman et je m'endormirai, heureux. Mais je ne m'endormirai pas, il est impossible de dormir la veille du premier jour d'un tournage. Je me relèverai dix fois, un verre d'eau, une cigarette à la fenêtre, et je finirai par regarder à la télévision une émission où l'on filme des gens qui se battent à coups d'enchères pour récupérer des lots dans des conteneurs dont ils ignorent ce qu'ils renferment. Il sera deux heures passées et je me rhabillerai et déciderai de sortir dans les rues. J'irai traîner autour du parc du Thabor, avec l'espoir d'y croiser les nouveaux garçons, ceux d'aujourd'hui, qui comme moi quand j'avais vingt ans, parce que c'est la nuit, se sentent un peu seuls, un peu saouls, un peu joyeux à l'idée d'escalader en clandestins les grilles d'un parc à la suite d'autres garçons qui les déshabilleront peut-être, d'une main tremblante et impatiente et les plaqueront trop brusquement contre un arbre ami.

Ce soir j'aimerais être un arbre dans le parc du Thabor, et veiller sur eux le temps de leur toute petite histoire d'amour.

Remerciements

L'auteur tient à remercier Colette Fellous pour sa tunisienne patience, à la fois délicate et tenace, Isabelle Gallimard qui nous a fait confiance, Diastème l'ami voisin indispensable, Philippe Martin pour avoir laissé la littérature prendre le pas un temps sur le cinéma, David Gerstner le passeur américain, Roman Castaingts le doux modèle et Alban, Sylvie, Paulette pour la vie que nous vivons.

OceanofPDF.com

LISTE DES ILLUSTRATIONS

- p. 20 Bernard-Marie Koltès, dramaturge, mort du sida en 1989. Photo © Louis Monier / Bridgeman Images.
- p. 40 Cyril Collard, réalisateur, écrivain et comédien, mort du sida en 1993. Photo © Louis Monier / Gamma-Rapho.
- p. 64 Serge Daney, critique de cinéma, mort du sida en 1992. Photo © Françoise Huguier / VU.
- p. 72 Jacques Demy, réalisateur, mort du sida en 1990. Photo © Guy Breemat / Ina / AFP Forum.
- p. 110 Hervé Guibert, écrivain, mort du sida en 1991. Photo © Hannah Assouline / Opale / Leemage.
- p. 125 *Les feux de la mer*, court métrage de Jean Epstein, 1948. Photo : Prod DB © Films E. Lallier / DR.
- p. 142 Robert Mapplethorpe, photographe américain, mort du sida en 1989. Photo © Graziano Arici / Leemage.
- p. 174 Derek Jarman, réalisateur britannique, mort du sida en 1994. Photo © Janette Beckman / Getty Images.
- Pages 32, 56, 132, 133, 134, 135, 136 et 158 : Christophe Honoré, travail personnel. Photos collection de l'auteur.

Couverture : lettrage de Pierre Alechinsky.

© *Mercure de France*, 2017.

OceanofPDF.com

CHRISTOPHE HONORÉ

Ton père

« Je m'appelle Christophe et j'étais déjà assez âgé quand un enfant est entré dans ma chambre avec un papier à la main. »

C'est par cette première phrase que Christophe Honoré nous fait entrer dans le fulgurant autoportrait romancé d'un homme d'aujourd'hui qui lui ressemble mais qui n'est pas tout à fait lui. Lui, le cinéaste, le metteur en scène de théâtre et d'opéra, mais avant tout l'écrivain.

Sur le papier que sa fille de dix ans a trouvé épinglé à la porte de son appartement, ces mots griffonnés au feutre noir : « Guerre et Paix : contrepèterie douteuse » Alors, très vite, tout s'emballe et devient presque polar. Qui a écrit ces mots ? Qui le soupçonne d'être un mauvais père ? Peut-on être gay et père ? Le livre nous conduit soudain dans tous les recoins d'une vie mais aussi au cœur de l'adolescence en Bretagne, avec la découverte du désir, des filles, des garçons, du plaisir, de la drague.

Un livre à la fois puissant et énigmatique, d'une merveilleuse liberté, à la mesure de son sujet.

DU MÊME AUTEUR

Violentes femmes, Actes-Sud papier, 2015 (théâtre)

La faculté, Actes-Sud papier, 2012 (théâtre)

Le livre pour enfants, Éditions de l'Olivier, 2005 (coll. « Points », n° 1933, Seuil, 2008)

Scarborough, Éditions de l'Olivier, 2002

Le pire du troupeau, Éditions de l'Olivier, 2001 (théâtre)

La douceur, Éditions de l'Olivier, 1999 (coll. « Points », n° 1366, Seuil, 2005)

L'infamille, Éditions de l'Olivier, 1997 (coll. « Points », n° 1365, Seuil, 2005)

OceanofPDF.com

Cette édition électronique du livre
Ton père de Christophe Honoré
a été réalisée le 14 août 2017 par les [Éditions Mercure de France](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782715235656 - Numéro d'édition : 271059)

Code Sodis : N64842 - ISBN : 9782715235663.

Numéro d'édition : 271060

Le format ePub a été préparé par [PCA](#), Rezé.

[OceanofPDF.com](#)